Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR

Le Nivellement De New Orleans

PAR DON PENDLETON

PLON

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Le nivellement de New Orleans

CHAPITRE PREMIER

C'était un endroit idéal pour une embuscade. Étroite et sinueuse, la route serpentait à travers une épaisse forêt où peu de voyageurs s'aventuraient la nuit. Le paysage était plat, marécageux, typiquement de ceux que les Américains appelaient un *bayou*. Des lianes grimpaient aux arbres, retombaient puis s'emmêlaient pour former une espèce d'énorme toile d'araignée qui se tendait d'une branche à l'autre et paraissait enserrer la forêt tout entière.

La jungle à l'américaine, impénétrable sauf par les filets d'eau ou le ruban de macadam.

Bolan s'y trouvait tout à fait à l'aise.

Il était prêt à combattre, couvert des pieds à la tête de sa combinaison noire. Il s'était noirci les mains et le visage. Il avait chaussé des bottes de caoutchouc souple qui lui montaient aux genoux. Une ceinture spéciale lui ceignait la taille, lui servait d'arsenal. Sa principale arme était un 44 Magnum, elle se trouvait parmi d'autres engins de mort. Des bandoulières formaient un X sur sa poitrine et son Beretta se lovait sous son aisselle gauche. Un PM Uzi était suspendu à son cou.

Au sol, à ses pieds, il y avait plusieurs tubes en fibre de verre, des *LAW, (Light Anti-Tank Weapon)* des missiles anti-char, la dernière évolution du bazooka d'antan, capable du pire en toutes circonstances.

Dans une heure ce serait l'aube. Tout était fin prêt, il n'y avait plus qu'à attendre. Comme toujours, Bolan avait minutieusement préparé sa campagne, il n'était pas homme à laisser le moindre détail au hasard. Il avait passé une semaine dans les marécages, il connaissait tous les chemins, toutes les voies d'eau. Il avait répété cinquante fois le déroulement de l'opération. Il savait ce qu'il fallait faire à la seconde près, il connaissait ses chances de réussite, c'est-à-dire ses chances de survie.

Son entourage lui était presque familier. Il se souvint de son étonnement quelques années plus tôt, quand il avait découvert la jungle à quelques kilomètres de Saigon. Ce gosse de la Louisiane, celui qui était tombé dans un piège du Viêt-Cong et qui était mort, le

ventre transpercé par un épieu, et dont Bolan ne pouvait se rappeler le nom, lui avait dit qu'il y avait des jungles beaucoup plus inquiétantes aux abords de New Orléans, à quelques heures de marche.

« Clautier ! Il s'appelait Clautier », se dit subitement Bolan. « Un bon petit gars. »

Mais Bolan ne l'avait pas cru alors. A présent il le croyait.

Un tatou quitta la végétation pour traverser la route, s'immobilisa un instant pour examiner l'homme noir puis disparut dans les roseaux à pas lents.

Malin, l'animal ! Il ne traînait pas sur l'éventuel champ de bataille. Son armure ne lui servirait à rien. Bolan sourit. Curieux animal, tout bardé d'écailles, illustration vivante des monstres préhistoriques. Mis à part la tortue, aucun animal autre que le tatou ou l'armadille ne se cache derrière une armure. Il n'y a que les hommes qui croient à cette mesure de prudence. Bolan fixa les LAW à ses pieds. Peut-être les hommes ont-ils tort.

Le visage de Bolan se rembrunit. Dans quelques minutes le convoi apparaîtrait dans la courbe que Bolan appelait le Point A. Il faudrait dix secondes exactement pour que les voitures rejoignent le Point B où se trouvait Bolan.

Dix secondes plus tard les voitures amorceraient la courbe suivante, le Point C. En tête il avancerait une grosse Cadillac blindée dans laquelle il y aurait huit hommes de main en armes. Derrière suivrait un camion Brinks, bourré des revenus illicites des maisons closes de la Mafia sur le golfe du Mississippi, des gains de jeu, de trafic, de racket. En prime, il y aurait dans le camion cinquante kilos d'héroïne pure, livrés trois heures plus tôt par le capitaine d'un bananier sud-américain, destinés à un laboratoire situé dans le quartier français de New Orléans. Dans le camion se trouveraient aussi des gardes armés qui pourraient faire feu à travers des meurtrières. Enfin une seconde Cadillac, similaire en tout point à la première, fermerait le convoi.

En tout, dix-neuf tireurs, dont certains seraient munis d'armes automatiques. Les mauvais sujets du vieux Vannaducci.

Grâce à une combine particulièrement soignée, les gardes étaient tous pourvus d'une carte de police et le camion était tout à fait en règle. Malgré tout cela, les mafiosi continuaient à parcourir les chemins discrets des marécages comme les voleurs qu'ils étaient.

Ces hommes étaient tous des mafiosi, et avaient fait le serment du sang. Ils allaient verser ce sang d'ici peu. Quant à l'argent noir des rackets, il allait se retrouver dans l'escarcelle de l'Exécuteur. Trois cent mille dollars au bas-mot, disaient certains. Qui osait encore proclamer que le crime ne rapporte pas ?

Le crime rapportait la somme rondelette de soixante-dix milliards de dollars à la Mafia tous les ans, un revenu plus élevé que les trois sociétés américaines les plus puissantes réunies, un produit plus important que le revenu national brut de la plupart des nations.

La famille de New Orléans s'appropriait une bonne part de la fortune annuelle et agissait depuis fort longtemps au vu et au su de tous. Bolan observait les méfaits de Vannaducci depuis quelques mois, et il avait enfin décidé d'y mettre fin.

Ce n'était pas trop tôt. L'implantation de la Mafia à New Orléans remontait à la fin du XIXe siècle. A cette époque la Mafia avait fait assassiner un préfet de police qui refusait de collaborer, puis acheté les jurés chargés de décider du sort des meurtriers. Les tueurs s'étaient vu aussitôt libérer mais ils furent pendus haut et court par d'irascibles honnêtes gens. L'hystérie prit de telles proportions dans les diverses villes américaines que le gouvernement des États-Unis très gêné, dut finalement présenter des excuses au gouvernement italien, et même envoyer des dommages. Évidemment le milieu criminel reprit le dessus et remit ses affaires en ordre. Le sac du Sud continua inexorablement et personne n'y trouva à redire.

Depuis trop longtemps la Mafia vivait sur un grand pied aux frais de la princesse. Il fallait que cela cesse, Bolan était venu pour ça.

Il tenait à la main un petit transistor qui commandait un détonateur. La transmission annoncerait le commencement de la bataille de New Orléans. Bolan était prêt, la jungle était prête.

La lueur de plusieurs phares illumina la courbe du Point A.

Bolan appuya sur le bouton.

Le conducteur donna un coup de coude à Jimmy Lista et gronda :

— Boss !

Lista, le chef de convoi, se redressa brusquement, ouvrit les yeux, marmonna :

— Ouais, quoi ? Pourquoi tu ralentis ?

— Il y a quelque chose devant, sur la route.

— Un accident ?

— Peut-être, fit le conducteur. On dirait des lampes de signalisation comme pour les chemins de fer.

Lista se saisit d'un micro, cracha des ordres :

— Réveillez-vous !

Il n'était pas tout à fait éveillé lui-même et voyait encore trouble.

— Resserrez-vous, je vous veux tous pare-chocs contre pare-chocs !

Tandis que le chef de convoi transmettait ses instructions, le conducteur dit :

— Je ne vois que les signalisations, boss. C'est bizarre. J'aime pas ça.

— Moi non plus, grogna Lista. Fonce !

Il reprit le micro.

— On va forcer le passage ! Collez-moi au cul !

Il s'adressa aux deux hommes assis derrière lui :

— Dégainez et gardez les yeux ouverts !

Durant les secondes qui suivirent, il eut l'impression de vivre à l'intérieur d'un kaléidoscope. Tout se brouilla.

La grosse Cadillac accéléra brutalement tandis qu'un des hommes derrière demanda :

— Et si c'était les flics ? Qu'est-ce qu'on ferait ?

— T'es pas fou, non ! hurla Lista. Avec toute la came qu'on transporte ? On ne s'arrête pour personne !

Une lumière vive jaillit devant eux, au bord de la route, et un arbre s'abattit lourdement en travers.

— Merde ! s'écria le conducteur en écrasant le frein.

— Imbécile ! glapit Lista en essayant de lui prendre le volant pour contourner l'obstacle.

— Mais non, boss ! Ce sont les marécages de ce côté-là !

Les hommes à l'arrière valsaient d'un côté à l'autre du véhicule qui tanguait follement. Ils juraient, poussaient des cris. L'un d'eux tira accidentellement un coup avec son revolver, et l'onde de choc se répercuta à l'intérieur de la voiture.

La Cadillac se mit à déraper, ne put éviter l'obstacle et son flanc alla s'écraser contre l'arbre. Le camion, qui leur collait au cul, vint cogner lourdement contre l'autre flanc.

Pendant sa dernière seconde de lucidité Lista aperçut la silhouette d'un grand type qui longeait le bas-côté de la route, une espèce de tube en équilibre sur l'épaule. A cet instant Lista comprit.

— Eh merde, gronda-t-il. C'est lui !

Puis ce fut le chaos.

Bolan avait choisi le grand cyprès avec soin puis, il avait découpé les lianes parasites et troué le tronc afin d'y introduire du plastic. La détonation avait provoqué la chute de l'arbre exactement comme l'avait prévu Bolan. Peut-être était-il tombé encore plus vite que Bolan ne l'avait pensé.

Les véhicules s'écrasèrent l'un après l'autre contre le tronc. Seule la Cadillac de tête avait essayé de contourner le barrage avant de partir en glissade. Les deux autres véhicules l'avaient carambolée aussitôt, perdant ainsi la première manche de la bataille.

Bolan s'était placé à une cinquantaine de mètres avant le point de chute de l'arbre, il se trouvait donc maintenant dans le dos du convoi. Deux secondes avant l'impact il s'était mis à courir vers les véhicules, muni de tout son arsenal. Un arbre en travers de la route pouvait ralentir le convoi, pas l'anéantir. A moins d'un coup de chance extraordinaire. Mais Bolan n'était pas homme à compter sur la chance lorsque sa vie en dépendait.

Malgré ses prévisions minutieuses il y eut un incident contrariant. Lorsque le camion défonça la Cadillac de tête, une aile fut complètement retournée et le phare, miraculeusement intact, éclaira Bolan de plein fouet. Non seulement le phare l'avait-il rendu visible, mais il l'aveuglait. Bolan dut sacrifier quelques précieuses secondes. A une trentaine de mètres il s'arrêta, dégaina l'Auto-Mag, tira une seule fois. Le projectile suivit le faisceau jusqu'à sa source, fracassa le phare. Mais déjà les survivants réagissaient. On voulut redémarrer. Des portières s'ouvrirent.

Il aurait voulu les supprimer pendant qu'ils étaient encore sonnés. A présent…

La Cadillac de tête ne présentait aucun problème. Un magma de tôles tordues et de chairs disloquées. Les blessés poussaient des hurlements. Un type, en particulier, criait très fort.

Le camion ne semblait pas avoir beaucoup souffert du carambolage mais le moteur ne tournait plus. Les meurtrières s'étaient entrouvertes laissant apparaître les canons.

C'était la seconde Cadillac qui posait un réel problème. Le capot était plié et le pare-brise avait éclaté mais la voiture n'avait pas subi d'autre dommage. Deux hommes en descendirent en titubant, des PM Thompson à la main.

Bolan gagna prudemment son point de tir, posa un genou à terre, se débarrassa de tout son armement sauf un LAW. Les deux types l'aperçurent à peine une seconde après qu'il eût aligné l'arrière de la voiture et envoyé un missile dans le coffre. Le projectile explosa avec une extrême violence et une gigantesque flamme enveloppa le convoi tout entier transformant les deux éventuels tireurs en torches humaines.

De nouveau ses adversaires étaient sonnés, du moins ceux qui étaient encore en vie. Une voix s'éleva, poussant une plainte désespérée. Bolan y répondit en expédiant un second missile à l'intérieur de la première Cadillac. La grosse voiture quitta le sol d'environ un mètre, retomba au moment précis où le réservoir explosa. L'explosion du carburant souda la Cadillac au camion Brinks, et des morceaux de tôle déchiquetée filèrent en tous sens. Une flaque d'essence coula sous le camion, le chauffant comme un réchaud. Un mafioso abandonna sa meurtrière pour ouvrir une trappe de ventilation. Bolan entendit des cris de panique.

Il repartit pour s'approcher prudemment de la zone sinistrée. Les deux Cadillacs étaient entièrement démolies. Des corps brisés et ensanglantés, les membres enflammés, jonchaient le sol de-ci, de-là. Des flammèches voltigeaient autour du camion dont les quatre pneus brûlaient.

Plus aucune voix ne se faisait entendre.

Le camion blindé devenait un four. Les hommes emprisonnés à l'intérieur pourraient sans doute encore tenir quelques instants, mais pas davantage. Bolan savait qu'ils n'avaient plus envie de se battre.

Le tour était joué.

Il abandonna le dernier LAW qui restait, s'approcha du brasier, prêt à faire feu avec le PM Uzi. Lorsqu'il arriva près du camion le conducteur s'écria :

— OK ! Je sors ! Ne tirez pas !

La voix glaciale de l'Exécuteur s'éleva :

— Alors sors ! En courant et ne te retourne pas !

L'homme s'écroula au sol, se débattit un instant pour éteindre les flammes qui grignotaient ses vêtements puis se redressa à grand-peine, trébucha de l'autre côté de la route, disparut dans l'obscurité.

Les types qui se trouvaient dans le camion avaient dû voir la scène. Ils ouvrirent aussitôt la lourde portière arrière et l'un d'eux cria :

— Nous aussi ! On se rend !

— Faites vite ! ordonna la voix glaciale.

Trois hommes en uniforme sautèrent du camion comme un seul homme, les mains en l'air, toussant, trempés de sueur.

— Pas vers les marécages, leur dit Bolan. Partez sur la route. Et vite !

Il les vit disparaître, puis monta rapidement dans le compartiment blindé, saisit les divers sacs de billets, laissa une carte de visite puis ressortit.

Il s'était annoncé maintenant, et la famille de New Orléans allait rapidement comprendre que ce premier coup bas n'avait été porté que pour la ramollir. Une véritable guerre allait suivre. Vannaducci allait pouvoir penser au sort de ses confrères de Pittsfield, de Los Angeles, de Chicago, de Miami, de San Francisco et de Détroit, sans parler des autres. Il allait enfin comprendre leur douleur parce que cette douleur deviendrait la sienne.

Le blitz commençait.

L'Exécuteur était là !

CHAPITRE II

Dans la zone du désastre il y avait une foule d'ambulances, de voitures de patrouille et de camions-citernes. L'endroit était violemment éclairé par des projecteurs de secours. Une voiture arriva, déposa le spécialiste de la brigade anti-rackets du NOPD, *New Orléans Police Department,* Jack Petro.

Il s'éloigna de sa voiture, hâtivement rangée entre une ambulance et une jeep, grimpa sur une barricade de fortune et observa l'ensemble des dégâts. Un agent de la police d'État le reconnut, monta sur le tronc du cyprès tombé et rejoignit Petro du pas lent et mesuré d'un fil-de-feriste.

— Ça vous est déjà arrivé de voir une chose pareille, lieutenant ? demanda le policier avec un sourire ironique.

Le détective retira son chapeau puis examina la scène d'un œil incrédule.

— Expliquez-moi de quoi il s'agit et je vous répondrai, dit-il enfin.

— Il semble que le vieux Vannaducci se soit enfin fait mettre, annonça gaiement le policier. Pardonnez-moi l'expression.

— En ce cas, fit Petro, je n'ai jamais rien vu de pareil.

Il descendit de la barricade, avança lentement à travers le champ de bataille, évitant les débris encore fumants. Par équipe de trois, les infirmiers passaient d'une forme inerte à l'autre tandis qu'un homme à la mine sérieuse, le médecin légiste de St. Tammany, prenait des notes en examinant ce qui restait des morts dont certains étaient allongés sous un linceul, et d'autres fourrés sans égard au fond d'un sac en plastique.

Il retrouva le *deputy sherif* dans le compartiment du camion blindé.

— Merci pour le coup de fil, dit sans préambule le flic de New Orléans.

L'assistant du shérif ne prit pas la peine de lever la tête, tout occupé à prendre une série de photos Polaroïd.

— Je pensais bien que ça vous intéresserait. Le camion appartient à Vannaducci. Cinq minutes de plus, ces gars se seraient trouvés dans votre territoire.

— Ouais, acquiesça Petro. C'est incroyable. Qui aurait pu faire ça ?

— On dirait le travail d'un régiment de *Marines,* fit l'assistant du shérif en se redressant.

Il sourit brièvement à Petro, mais il avait les traits tirés par la fatigue et le dégoût.

— L'arbre est tombé à cause d'une explosion de plastic. Mon spécialiste me l'a confirmé. Il paraît que c'est un travail très professionnel. Détonateur à télécommande et tout, probablement électronique. Les véhicules roulaient à vive allure quand la route leur a été subitement coupée. Aucune chance d'esquiver. Ils se sont carambolés parce qu'ils roulaient trop près les uns des autres. Sortons d'ici.

L'assistant passa devant Petro, descendit du camion.

Le détective jeta un dernier coup d'œil autour de lui puis le suivit.

— Il fait encore chaud là-dedans, observa l'assistant.

Il passa un doigt à l'intérieur de son col.

— Vous pouvez imaginer la fournaise au moment de l'attaque. Tous ces véhicules étaient blindés. Les deux voitures ont été attaquées au bazooka, elles ont été éventrées. Les réservoirs ont été percés, ce qui a provoqué une mare d'essence sous le camion. Le plus étonnant c'est qu'il n'ait pas sauté.

Un policier en uniforme, muni d'une paire de gants en asbeste et coiffé d'un casque en cuir épais, s'approcha de l'assistant du shérif. Petro se tut pour l'écouter. L'homme portait plusieurs tubes en fibre de verre.

— Voilà, chef, dit-il. J'ai trouvé ça à une trentaine de mètres des voitures, dans les roseaux. J'ai marqué l'endroit.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda l'assistant.

— Des lance-roquette. L'armée appelle ça des LAW. On ne s'en sert qu'une fois puis on les jette. Un seul projectile peut faire sauter un char blindé.

— Emmenez-les au laboratoire mobile.

— Bien.

— Eh ben, voilà, voilà, voilà..., murmura l'assistant au policier de New Orléans.

— Comment ces gens obtiennent-ils du matériel militaire ? demanda Petro.

— C’est assez simple si on connaît les diverses filières. Je crois que notre bonhomme les connaît toutes.

— *Notre* bonhomme ? Un seul homme ?

— Ouais. Il a signé son œuvre. Comme d’habitude, il n’a même pas essayé de passer inaperçu. Il a même laissé des témoins.

— Il y a des survivants ? demanda doucement Petro.

— Et comment ! Le conducteur et trois gardes. Le type les a laissé partir.

— Bon, maintenant, dites-moi tout. Quel type ?

— Une seconde, je vais y arriver. On a reçu un coup de fil anonyme vers trois heures du matin. Une voix d’homme. Froide, méthodique, précise. On a envoyé une voiture de patrouille. Tout brûlait quand nos hommes sont arrivés sur place. Les quatre survivants se cachaient dans les bayous, planqués dans l’eau des marécages. L’un d’eux avait des brûlures au second degré sur tout le corps. Ça laisse voir comment s’est passée l’attaque. Ils ont eu si peur qu’ils ont plongé dans l’eau et puis ils y sont restés jusqu’à notre arrivée. Ils…

— Je veux leur parler, interrompit Petro.

— Évidemment. Mais j’ai encore mieux, s’il survit.

— Encore un ?

— C’est à voir. On l’a emmené en hélicoptère. Devinez qui ?

— Qui ? s’impatienta Petro.

— Le petit prince de Bourbon Street, Jimmy Lista. Apparemment c’était lui qui était responsable du convoi. Vous voyez ce que ça implique.

— Quelle somme ? demanda Petro qui savait fort bien ce que la présence de Lista signifiait.

— Personne ne veut le dire. Mais vous connaissez les ragots. Peut-être près d’un demi-million.

Petro poussa un sifflement puis alluma une cigarette.

— OK, fit-il après un silence pesant. Ils ont piqué près d’un demi-million au vieux. Des têtes vont rouler quand ça se saura. Qui a fait le coup ? Qui sont-ils ?

L’assistant du shérif observa longuement la zone sinistrée, un sourire aux lèvres.

— Le croirez-vous ? Il s’agit d’un seul homme.

— Un seul ?

Petro, les mains sur les hanches, se retourna, examina longuement la scène macabre. Son visage changea subitement d'expression.

— Et merde, marmonna-t-il enfin d'une voix résignée.

— Eh oui ! rétorqua l'assistant. Il a laissé une carte de visite dans le camion.

Il tira un kleenex soigneusement plié de sa poche, le défit, tendit à Petro une médaille de tireur d'élite.

— Voilà, soupira Petro. Il fallait bien que ça nous arrive tôt ou tard. Vous avez déjà passé le mot ?

— Pas encore. Par politesse j'ai voulu que vous soyez le premier à savoir. Le type se trouve sûrement sur votre territoire maintenant. Vous possédez le dossier complet ?

— Et je ne le connais que trop bien.

— Je préfère que ce soit vous que moi, déclara l'assistant du shérif avec un sourire cynique. Ici, nous ne sommes pas équipés pour faire la chasse à Mack Bolan.

— Personne ne l'est, rétorqua Petro.

Quelques minutes plus tard, à bord de sa voiture qui filait sur New Orléans, il annonça la nouvelle à la radio.

L'Exécuteur était venu à New Orléans pour le Mardi gras.

Quel carnaval !

CHAPITRE III

En général Philip « Bonbon Phil » Buoni faisait la grasse matinée. C'était le contrecoup de ses débuts lorsqu'il avait dû cavaler nuit et jour pour chiper un dollar, par-ci par-là. A présent il faisait courir les autres, et de son hôtel particulier dans Royal Street, dirigeait toutes les maisons de jeu et tous les claques de New Orléans et de sa banlieue immédiate.

A trente-cinq ans, Buoni était mince et musclé, il avait un grand corps souple, des yeux bleus, des boucles blondes et une dentition impeccable qui était le résultat de plusieurs dizaines d'heures passées dans le fauteuil du meilleur dentiste de New Orléans. C'était un dandy qui s'habillait exclusivement chez Saint-Laurent, qui faisait faire ses chemises et même ses caleçons sur mesure. Trois fois par semaine son coiffeur passait chez lui, accompagné d'une manucure qui soignait diligemment les gigantesques mains du « Maître du Vice de New Orléans ».

Buoni avait horreur qu'on le réveille à l'aube, car il avait vu suffisamment de levers de soleil à l'époque où il traînait dans les rues. Il préférait ouvrir lentement les yeux lorsqu'il y avait déjà du mouvement dans la maison. Les bruits familiers le rassuraient.

L'effroyable silence d'une maison qui dort le terrifiait.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il d'une voix irascible à Scooter Favia, son capitaine de la garde de nuit. Pourquoi tu entres comme ça, au milieu de la nuit ? Éteins cette lumière tout de suite ! Allume-donc la lampe là-bas… Oui, celle-là !

En silence le capitaine de la garde obéit. Scooter Favia était avec Buoni depuis ses débuts. On disait de lui qu'il était un tireur remarquable et qu'il avait maintes fois tué pour plaire à son chef. Il avait servi d'autres hommes au cours d'une carrière de trente ans, et il l'avait fait avec la même loyauté qu'il accordait à Bonbon Phil.

La pouffe pour la nuit, une strip-teaseuse, avec une incroyable poitrine au silicone, s'étira langoureusement puis se redressa d'un seul coup. Buoni lui jeta un regard mauvais, la repoussa sous les draps.

— Couvre-moi ça ! Tu veux lui donner une attaque ou quoi ?

La fille gloussa bêtement, secoua sa longue chevelure blonde, se couvrit la tête avec le drap.

Le « Maître du Vice de New Orléans » quitta le lit et prit lentement un kimono en soie qui traînait par terre. Il l'enfila, noua à peine la ceinture, alluma une cigarette, dit à la fille :

— Bouge pas de là, Chantal !

Il rejoignit son garde du corps près de la porte, lui dit à voix basse :

— Tu sais qu'elle fait de drôles de choses avec des légumes pendant son numéro. Je voulais voir si elle les referait pour moi. Je crois que je vais la rebaptiser Chantal La Carotte. Bon, trêve de conneries, qu'est-ce que tu veux ?

— Zeno a téléphoné, répondit Favia. Mr. Vannaducci vous réclame à la ferme. Tout de suite.

— A cette heure-ci ? Il est… Il est quelle heure, au juste ?

— Un peu plus de quatre heures. C'est ce que Zeno a dit, Phil. Tout de suite. Il avait l'air inquiet.

— C'est cette pourriture d'avocat général, une fois de plus ! ragea Buoni.

— Je ne crois pas. J'ai l'impression que c'est autre chose. Zeno appelle tous les chefs. Rencontre au sommet.

— Eh merde, merde, merde, marmonna Buoni en secouant la tête. Qu'est-ce que ça va encore être ?

Il écrasa la cigarette dans un cendrier, partit en direction du dressing, s'arrêta à mi-chemin pour contempler le lit occupé. Il claqua les doigts à l'intention de Favia.

— Sors-moi ça d'ici, fit-il en montrant la forme sous les draps. File-lui un peu de monnaie pour un taxi.

Favia s'approcha du lit, en extirpa la fille, prit les vêtements qu'elle avait laissé tomber sur un fauteuil, repartit d'un pas lourd, le tout sous le bras. Les yeux ronds, la fille n'en revenait pas mais n'osait rien dire.

Buoni lui lança depuis la porte du dressing :

— Sois sage, Chantal, je t'enverrai un panier de primeurs.

Il défit le kimono, l'accrocha au mur en passant. La soie glissa aussitôt du crochet, tomba par terre. Buoni s'arrêta, revint, se baissa pour ramasser la robe de chambre. Il se figea subitement. Quelque chose de dur et de froid venait d'être collé contre le sommet de son crâne.

— Bouge pas, Bonbon, lui dit une voix glaciale. Sinon tu vas perdre la tête.

Il se passe toujours des choses étranges dans la tête d'un condamné. Les esprits les plus mauvais voient soudain l'injustice fondre sur eux, et s'en plaignent amèrement. Une série de sentiments passa à travers la tête de Philip Buoni : la colère, la traîtrise, le repentir, mais surtout la tristesse. Enfin un suprême dépit s'empara de lui et il regretta infiniment que tout doive s'arrêter là, qu'il n'y ait aucun avenir à envisager.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il d'une voix défaite. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Toi, Bonbon. C'est tout.

Mais l'espoir n'abandonne jamais entièrement les êtres. Fixant aveuglément ses genoux, Buoni gémit :

— Si c'est un contrat, je le rachète ! Je doublerai votre fric ! Je le triplerai ! Non ! Fixez le prix vous-même !

— Si c'est un contrat, c'est le grand parrain dans le ciel qui l'a établi, Bonbon.

Une main d'acier empoigna les boucles bondes de Buoni, le redressa, le fit tourner sur lui-même, le poussa violemment contre le mur. La pression contre son crâne ne diminua pourtant pas d'un poil.

— Si c'est un gag, fit-il, vous arrivez juste à temps pour le carnaval !

— Ce n'est pas un gag.

— Mais c'est insensé ! Il y a douze hommes qui doivent me protéger dans cette maison.

— Cinq.

— Hein ?

— Tu en avais cinq, Bonbon.

— Ils ne dorment que d'un œil, ils… Comment *avais ?*

— Avais. Au passé. Ils dorment d'un sommeil plus lourd maintenant. Sauf Favia.

Je le garde pour plus tard.

Le « Maître du Vice de New Orléans » se démontait de plus en plus. Ce n'était pas juste ! Tout le travail qu'il avait effectué ! Il avait sué sang et eau pour atteindre son but ! Juste au moment où tout commençait à marcher comme sur des roulettes !

— C'est pas juste !

— Je ne suis pas un justicier.
— Qui l'est ?
— Toi. Je ne suis que le jugement.
Buoni se mit à rire, au bord de l'hystérie.
— Je ne comprends pas. Qui vous envoie ?
— Toi. Mais je ne m'attends pas à ce que tu comprennes.
Le canon du pistolet glissa lourdement sur le crâne jusqu'aux vertèbres.
— Plus que dix secondes, Bonbon.
— *Attendez ! Attendez ! Attendez !* On peut parler, non ?
— Je ne crois pas.
L'homme le retourna vivement. Le canon du pistolet vint soulever brutalement son menton.
D'abord Buoni ne vit que l'immense silencieux noir et bulbeux, et la main noire qui tenait l'arme. Mais ce n'était pas la main d'un Noir, c'était une main maquillée. L'homme était tout en noir, des pieds à la tête, bardé de bandoulières, habillé comme un commando de nuit. Non, ce n'était pas un déguisement de carnaval.
A cet instant tout espoir disparut. Buoni sentit ses jambes défaillir, son corps s'affaisser. Le type le redressa brutalement, fourra un objet métallique dans sa paume : une confirmation de sa mort immédiate.
— Mon Dieu, non, Bolan, ne faites pas ça ! glapit Buoni d'une voix désespérée. Ne faites pas ça !
— Donne-moi une raison.
— Quoi ?
— Qu'est-ce que tu aimes plus que la vie ?
— Rien ! Rien du tout.
Buoni s'accrocha à ce sentiment comme un noyé à une bouée de sauvetage.
— J'aime la vie, je l'adore, je l'idolâtre ! Écoutez, je n'ai jamais tué qui que ce soit ! Je ne mérite pas *ça,* Bolan. C'est pas vrai !
— Qu'est-ce que tu mérites, alors ?
— Mais, mais… On ne tue pas un homme pour avoir *volé,* bon Dieu !
Le grand type ne lui répondit pas. Il le fixait avec ce regard incroyable. Il ne semblait pas respirer. Immobile, il ressemblait à une statue de glace, la tête légèrement penchée sur le côté.

Puis Buoni comprit. Le type ne l'écoutait même pas. Les trucs qu'on disait sur cet homme étaient vrais, c'était un surhomme ! Il avait senti Favia bouger au rez-de-chaussée puis commencer à grimper l'escalier. La dernière marche avait craqué et c'est ce qui avait averti Buoni, mais le type avait déjà dégainé un autre pistolet, un gros engin argenté avec un canon ventilé. Le canon pénétra rapidement la bouche de Buoni, l'épingla au mur.

Scooter Favia franchit la porte de la chambre au pas de course avec un bruit d'enfer, mais tout ce que Buoni put voir était le pistolet noir tenu à bout de bras par le type de glace.

Favia avait commencé à gueuler de l'autre côté de la porte :

— Boss ! Sam et ses gars ont été saignés dans leurs lits, la gorge tranchée ! On ferait bien de…

Favia venait de passer la porte du dressing et essayait déjà de freiner net, les yeux exorbités, agitant son 38 à canon court, alignant son adversaire.

Le pistolet noir siffla doucement, se cabra légèrement dans la main du grand type. Buoni aurait pu jurer qu'il avait vu voler la balle qui s'écrasa contre le front de Favia, juste entre les yeux.

Le vieux compagnon bascula en arrière sans un cri, tomba à la renverse dans la chambre, disparut hors de vue.

Buoni s'affaissa, il cassa une de ses jaquettes sur le canon du gros pistolet dans sa bouche. Comme par magie, l'engin disparut, reprit sa place sur la hanche du grand type. Un peu chaud, le canon du Beretta fut appliqué contre sa gorge. La voix de glace reprit, toujours aussi calme :

— Bon, j'accepte une échéance. Une hypothèque sur ta vie pourrie. Tu as deux secondes pour te décider.

« Décider quoi ? » se demanda Buoni.

— Vous voulez que je vous raconte les opérations ? fit Buoni, à la limite de l'endurance.

— Ou mourir. Plus qu'une seconde, Bonbon.

Mourir maintenant ? Ou plus tard, quand les capos apprendraient que Bonbon Phil avait failli à son devoir, qu'il avait sali son serment, qu'il était parjure et traître ? C'était donc ça, le sentiment d'un condamné gracié in extremis ? Fixant les yeux froids à quelques centimètres des siens, serrant la petite médaille dans son poing à s'en couper la peau, le mafioso tout nu respira à fond puis baissa le regard.

— Je n’ai pas envie de mourir, Bolan. Je veux l’échéance.

CHAPITRE IV

Les chefs mafiosi qui se retrouvaient dans la vieille ferme à sucre de River Road au sud de New Orléans, faisaient grise mine. L'ancienne plantation était la demeure de Marco Vannaducci, le parrain du Sud, un vieillard qui essayait désespérément de se montrer respectable. Ses convocations étranges et urgentes se multipliaient depuis un certain temps, devenaient routine. Elles n'en agaçaient pas moins les divers chefs de la communauté criminelle.

Vannaducci avait des ennuis depuis longtemps, tout le monde le savait. Il était vieux et malade. Il n'avait jamais gouverné avec une poigne de fer, et ses territoires lui échappaient peu à peu, saisis par les jeunes loups qui se seraient volontiers entre-tués pour accéder aux ressources innombrables d'un empire qui s'étendait de la Floride au Texas, du golfe jusqu'à Saint Louis. Le royaume de Vannaducci comprenait les ports, les syndicats, les gisements de pétrole, le gaz naturel, les pipelines, des entrepôts, des sociétés de transport routier, des banques, des affaires immobilières, des chevaux de course, des équipes sportives, et surtout New Orléans, vieille prostituée qui souriait cyniquement aux faibles et offrait tous ses charmes décatis.

D'autres familles de la Mafia avaient guigné le territoire de Vannaducci mais aucune n'avait osé s'y immiscer. Vannaducci, seul, représentait le pouvoir, et tout le monde le savait. Il était protégé de tous côtés, il prélevait partout sa part. Le revenu du Sud accroissait chaque année – Little Rock, Atlanta, Memphis, Nashville, Jackson et Montgomery – l'économie était en pleine expansion, et Marco Vannaducci s'était taillé la part du lion.

Parfois, certains *amici* du Nord avaient paru prêts à déclarer la guerre pour envahir le Sud et récolter ses bienfaits, mais Vannaducci avait toujours anticipé leurs intentions et les avait détournés en acceptant d'investir pour eux des sommes modiques qui finissaient toujours par un rendement important. Vannaducci était lucide et comprenait qu'il achetait sa tranquillité. Ses frères du Nord le comprenaient aussi, et certains l'avaient surnommé « l'agent de

change ». Ce manque de respect lui était bien entendu parvenu aux oreilles.

Vannaducci savait tout ce qu'on racontait à son sujet, mais il n'ignorait pas que l'orgueil était un bien grand défaut quand on veut préserver ses biens. Il était vieux et malade, les agents du FBI voulaient l'arrêter ou le déporter, et les jeunes loups n'attendaient qu'un signe de faiblesse grave pour tout lui voler. Il passerait outre le manque de respect pour garder la paix un peu plus longtemps.

Le temps était tout ce qui lui restait. La fin était proche et lui viendrait soit par un assassinat, soit par la déportation, ou bien par l'âge.

Des trois éventualités, celle que Vannaducci craignait le plus était la déportation. New Orléans, c'était chez lui, il y avait vécu presque toute sa vie. Il s'y était enrichi, on l'y respectait et il voulait y mourir. A soixante-quinze ans on pense à la mort et aux droits qu'elle confère. Marco Vannaducci voulait sa tombe dans sa ville et dans son pays !

Surtout pas dans un quelconque pays d'Amérique centrale ou pis encore, en Italie !

Maintenant on disait que ce gamin de Bolan était venu à New Orléans. Vannaducci n'en avait pas peur physiquement, mais il craignait les répercussions de son passage. Aussi pensait-il que les réputations sont parfois fausses, ayant grandi de leurs propres poids. Pourtant ce Bolan avait toujours fait de gros dégâts, il laissait derrière lui des monceaux de cadavres et des territoires entiers en ruine. C'était la dernière chose que voulait voir Vannaducci qui n'aspirait qu'à la paix et la tranquillité. L'important était de tenir le coup jusqu'à une mort respectable.

Vannaducci espérait donc avec ferveur que le cri d'alarme « Bolan ! » n'était qu'une fausse alerte.

Les hommes qui se trouvaient en bas étaient les plus sûrs de tout son empire. Certains étaient encore un peu jeunes mais ils faisaient tous confiance à Marco et le respectaient. On ne pouvait pas en dire autant de tous ses hommes. Il y avait des pourris au sein de l'empire, Vannaducci le savait, mais ces quelques pourris obligeaient les autres à se tenir sur le qui-vive.

Ceux qui se trouvaient en bas… Marco Vannaducci aurait tout risqué pour eux – c'était d'ailleurs ce qu'il faisait en ce moment – parce qu'ils étaient des hommes, des vrais ! Ce n'étaient pas des

chacals, ni des serpents, ni des vautours, prêts à déchiqueter les restes du vieillard moribond. Des hommes !

Il s'approcha des baies vitrées de la chambre à coucher, contempla avec amour le parc, embrassant du regard les magnolias, les mimosas, les tulipes, les saules, tous les buissons et la pelouse qui s'étendaient devant lui. Un jour ce serait un parc public – Vannaducci Park – avec son mausolée au beau milieu !

*

* *

Les lueurs grises de l'aube commençaient à envahir le parc et une ombre incongrue se glissait parmi elles. Une voiture quitta River Road, remonta très lentement l'allée privée. Vannaducci réprima un frisson d'inquiétude en la voyant ralentir au poste de garde où se tenaient des hommes en armes, puis passer lentement. C'était la Continental bleu et blanc de Philip Buoni, mais quelque chose clochait. Bonbon Phil ne conduisait jamais aussi lentement. De deux choses l'une, ou ce n'était pas Bonbon au volant, ou la voiture était en panne.

Vannaducci retira sa veste d'intérieur, saisit son veston sur le dossier d'une chaise, se précipita dans l'escalier en bras de chemise.

Il commença à enfiler le veston dans l'entrée vide, quand Ralph Pepsi, le chef de la garde de nuit, entra précipitamment.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Vannaducci d'une voix qui trahissait son angoisse.

— C'est Mr. Buoni qui vient enfin d'arriver. Mais il a un ennui. Il demande Johnny Powder tout de suite.

— Alors trouve-le ! grinça le vieux capo.

Le chef de la garde de nuit partit rapidement vers l'arrière de la maison. Vannaducci sortit sur le perron. Frank Ebo, le capitaine de la garde du palais, commençait à descendre les marches qui menaient du perron à l'allée. La Continental venait de s'immobiliser contre l'escalier. Derrière le pare-brise, Bonbon Phil Buoni montrait un visage anxieux.

Frank Ebo était un grand type au visage rougeaud qui voyait perpétuellement le danger partout; un agent du FBI derrière chaque arbre, chaque poste de téléphone branché sur table d'écoute, des micros implantés dans tous les murs. Pourtant c'était un capitaine alerte, son pessimisme étant, somme toute, un atout dans son job.

Il fit le tour de la voiture de Buoni, donna un petit coup de pied dans un pneu puis recula pour voir à l'intérieur de la Continental d'un autre emplacement.

— Salut, Phil. T'as un ennui avec la voiture ?

— Non, pas du tout, rétorqua Buoni d'une voix étrangement monocorde, mais cette saloperie va sauter d'une seconde à l'autre.

Ebo ricana complaisamment puis se raidit.

— T'es sérieux ?

— Tu ne me vois pas rire.

— Alors sors ! Qu'est-ce que tu attends ?

— Peux pas. Le type m'a dit que dès que je lèverai le pied – boum ! Qu'est-ce que je vais faire, Frank ?

— Tu peux la conduire ?

— Évidemment. Comment crois-tu que je sois arrivé jusqu'ici ?

— Alors refous le camp !

— Putain, Frank ! J'ai besoin d'aide !

— On t'aidera, mais pas ici près de la maison. Va plus loin.

— Où ? demanda Buoni d'une voix défaite.

— Je sais pas. Sur l'herbe. Oui, va sur l'herbe. Loin.

— Toi, tu sais pas ce que j'endure ! hurla Buoni. Mon putain de pied est comme un bout de bois ! J'ai la circulation coupée ! Ça pourrait glisser, Frank !

Vannaducci l'interrompit.

— Tout ira bien, Phil, t'inquiète pas. On s'enfilera encore des bonbons et des pêches melba ensemble, va. Johnny Powder arrive. Maintenant fais comme t'a dit Frank. Il va te précéder. Tiens, Frank, emmène-le près des buissons en ovale. Phil, suis Frank et vas-y doucement.

Nerveux, Frank Ebo se retourna :

— Tu ne devrais pas rester dehors, Marco. Ce serait mieux si tu rentrais.

— Et si tu laissais à Marco le soin de décider où Marco devrait être ? rétorqua le vieil homme. Maintenant, fais comme j'ai dit !

Le capitaine de la garde fit demi-tour, partit dans l'allée puis sur la pelouse, lançant des ordres à des gardes invisibles :

— Vous approchez pas de la voiture ! Elle est piégée ! Alfie et Herman, restez auprès de Mr. Vannaducci ! Que deux d'entre vous aillent rejoindre l'équipe au portail, mais ne vous montrez pas ! Ça pourrait être un coup ! Gardez les yeux ouverts ! Vous tous, circulez !

Il précéda la voiture au centre de la pelouse, à une cinquantaine de mètres de la maison.

Vannaducci descendit dans le jardin et le suivit de loin, un garde de chaque côté. D'autres hommes sortaient de la maison, attirés par le vacarme. Parmi ces derniers il y avait Harry Scarbo, l'homme de Vannaducci à Algiers, de l'autre côté du fleuve, Rocco Lanza, le conseiller financier du vieux capo et son homme de paille pour les sociétés semi-légitimes et Enrico Campenaro, l'homme fort de la région, celui qui dirigeait toutes les opérations violentes.

Johnny Powder, maître artificier, arrivait derrière eux, mais les dépassait d'un pas rapide. Il portait une boîte à outils et il était en bras de chemise.

Sur la pelouse Frank Ebo se tenait à une distance raisonnable de la voiture, rassuré par son éloignement de la maison.

— Qu'est-ce que c'est comme bombe, Phil ? demanda-t-il d'un air tranquille comme s'il voulait distraire l'autre.

— Ben j'en sais rien, c'est…

— A quoi ça ressemble, je veux dire. Le gadget, le truc sur lequel tu appuies ?

— J'appuie pas dessus, je l'écrase ! C'est une espèce de boîte, juste une petite boîte. Quinze centimètres carrés, épaisse de cinq centimètres. Elle est collée au plancher près du frein. Il y a un bouton sur le dessus, un truc en métal. Le type l'a armée et il a dit que j'avais quinze secondes pour baisser le bouton et le maintenir à fond.

— Quel type ?

— Comment, *quel* type ? Putain, tu ne sais même pas quel type !

Buoni ne se contrôlait plus, sa voix était montée de deux octaves :

— Écoute, Frank, je ne sens plus mon pied… Et ma jambe commence à trembler ! Faut faire venir quelqu'un ! Ne me pose plus de questions idiotes !

— Johnny arrive, Phil. Calme-toi. Penche-toi en avant, frotte-toi le pied. Fais circuler le sang. Ou appuie sur ton pied avec l'autre. Maintiens la pression.

— Je vais essayer de me le masser, répondit Buoni d'une voix plus sûre.

Il se pencha en avant, sa tête disparut sous le volant.

Vannaducci, qui avait tout entendu de son emplacement, happa Johnny Powder au passage. Il le prit par le bras et le fixa durement :

— Faut que tu nous sortes Phil de là, Johnny. On ne l'oubliera pas !

L'expert acquiesça, les yeux inquiets et repartit.

Le capo suivit, s'arrêta près de Frank Ebo. Le capitaine de la garde expliqua à Johnny Powder ce que Buoni lui avait dit.

— C'est vraisemblable ? demanda-t-il enfin.

— Bien sûr, rétorqua tranquillement l'expert. C'est un simple interrupteur de circuit. Une tige isolante empêche le contact. Il y a des ressorts. Si tu relâches le pied, t'as un contact. Si t'as un contact, t'as un grand boum…

— On ne veux pas de ça ! lança immédiatement Vannaducci.

— Il ne pourrait pas le relâcher et calter à toute vitesse ? demanda Ebo.

— Peut-être, peut-être pas. Je ne voudrais pas me prononcer, c'est trop risqué. C'est… C'est bien Phil Buoni là-dedans, non ?

— Ouais. Il se laisse aller, il perd les pédales. Tu n'auras peut-être pas beaucoup de temps, Johnny.

— Qu'est-ce qu'il fout ? Je le vois même pas.

— Je crois qu'il essaye de maintenir son pied avec les mains. Il dit que sa jambe tremble, qu'il a des fourmis dans le pied. Il jure qu'il ne se rendrait pas compte si son pied glissait du machin.

— Il s'en rendrait compte, déclara Johnny Powder d'une voix peu rassurante. Et nous aussi.

Il regarda Vannaducci d'un air inquiet.

— Qu'est-ce que tu peux faire ? s'enquit le vieil homme.

— Ça dépend. On pourrait sauter tous les deux. On verra bien…

Il alluma une cigarette, tira une longue bouffée, la laissa tomber dans l'herbe, l'écrasa du pied puis avança vers la voiture, lançant d'une voix très calme :

— Allez, Mr. Buoni, ne levez pas le pied et pensez à autre chose !

Le visage effrayé de Buoni refit surface.

— Ma… ma jambe saute dans tous les sens ! J'essaye de l'empêcher de bouger…

— Vaudrait mieux. Vous pouvez pas atteindre la boîte des mains ?

— Non, le volant…

— Je vais ouvrir la portière. Ne bougez pas le pied, hein ? Appuyez à fond. Vous verrez, on en rigolera demain en se tapant une paire de nanas ! Hein ?

Buoni caqueta nerveusement, fouilla dans sa poche, extirpa un bonbon à la menthe qu'il fourra précipitamment dans sa bouche.

— Oui, oui, Johnny ! Tu parles ! Tout ce que tu voudras !

— Alors une paire de belles nanas pour demain !

Johnny Powder s'était mis à genoux et avait passé la tête et les épaules à l'intérieur de la voiture. La boîte à outils était posée près de lui sur l'herbe. Après quelques instants il dit à Buoni :

— OK, ça y est, mais attendez une minute, ne vous détendez pas encore. Ne bougez surtout pas avant que je vous le dise. J'ai mis une pince sur la chaussure. Mais il n'y a pas une très bonne semelle, à vrai dire c'est une piètre godasse, Mr. Buoni. La pince pourrait glisser si on ne fait pas très attention. Voilà ce qu'on va faire. Je vais déboucler la chaussure. Quand je vous le dirai, vous dégagerez votre pied, mais tout doucement. Il faut surtout ne pas faire bouger la chaussure d'un poil.

— Je ne sens plus mon pied, je ne sens même plus ma…

— Je vais vous aider. Voilà, allez… Doucement… *Dou-ce-ment*…

L'expert poussa un long soupir de soulagement.

— On les sautera demain, ces baiseuses, Mr. Buoni…

Le « Maître du Vice de New Orléans » quitta son véhicule à quatre pattes comme s'il avait le feu aux fesses, rampant à toute vitesse pour s'éloigner de la zone immédiatement. Ebo, se lançant en avant, le saisit par le bras et le tira vigoureusement jusqu'à Vannaducci. Dans son état d'extrême nervosité Buoni avala le bonbon à la menthe de travers et se mit à tousser plié en deux tandis que les autres se mirent à lui frapper sur le dos comme des sourds.

Johnny Powder resta accroupi près de la voiture.

Scarbo, Lanza et Campenaro avaient rejoint le capo à la limite de la zone dangereuse.

Buoni, le visage empourpré, réussit enfin à recracher la sucrerie offensante, s'affaissa sur le dos, respira longuement à fond, le corps secoué de hoquets convulsifs. Ebo, agenouillé près de lui, demanda :

— Comment t'as fait pour te fourrer dans un pareil pétrin ?

Avant que Buoni ne puisse répondre le maître artificier s'écria subitement :

— Il y a quelque chose de drôle ici ! C'est une autre…

Il y eut un petit claquement sec puis un sifflement sourd. Johnny Powder se rejeta en arrière, roula sur lui-même dans l'herbe. Au

même instant il se produisit une mini-explosion à l'arrière de la voiture qui fit sauter le coffre et jaillir les portières arrière.

Instinctivement Ebo s'était jeté par terre près de Buoni et avait entraîné Vannaducci dans sa chute prudente. Les autres chefs firent de même. Campenaro se laissa tomber au sol mais dégaina par réflexe.

Johnny Powder, sain et sauf dans l'herbe, gémit :

— Malin, le fumier ! Il a collé un deuxième engin en dessous du premier. Dès que je l'ai déplacé…

— Et alors ? gronda Vannaducci. C'est tout ce que ça va faire ?

L'expert se releva aussitôt, affronta de nouveau le problème. Doucement il se pencha au-dessus du coffre puis lança un regard surpris vers les hommes agenouillés plus loin. Enfin, il se repencha près du coffre. Se redressant presque aussitôt il lança :

— Je crois que ce sera tout. Je pense que ça c'est pour vous, Mr. Vannaducci. Vous pouvez venir voir vous-même. Il n'y aura plus de surprises.

— Venir voir *quoi ?,* gronda nerveusement le capo en avançant prudemment.

Les autres le suivirent et formèrent un cercle autour de la voiture très légèrement touchée.

Johnny Powder expliqua :

— Les serrures étaient plastiquées. C'est du bon, du très bon travail. Le type aurait pu faire n'importe quoi, obtenir n'importe quel effet.

Mais ce n'était pas le professionnalisme du plastiquage qui fascinait les hommes réunis autour de la Continental, c'était le contenu. Un cadavre était recroquevillé dans le coffre. Il lui manquait une bonne partie du front, mais il n'y avait pas de doute : les restes ensanglantés étaient ceux de Big Ed Latina, chef du territoire Ouest de la Louisiane.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Buoni. J'étais pas au courant !

— Il y en a un autre derrière le siège, annonça quelqu'un.

— C'est Skipper Watson, précisa un autre.

Watson avait été l'homme de paille de Vannaducci pour une société d'exploitation de pétrole maritime.

— Et nous voici tous réunis, constata Vannaducci d'une voix où se confondaient la rage et la tristesse.

— J'étais pas au courant pour Big Ed, ni Skipper, répéta Buoni avec insistance. Mais Scooter et tous ses hommes sont morts aussi. Tous morts, Marco. C'était Mack Bolan. Il a fait tout ça.

Le vieil homme prit la médaille de tireur d'élite qui se trouvait dans la main rigide du défunt dans le coffre, la tritura puis la tendit à Campenaro.

— C'est donc vrai, déclara-t-il d'une voix sinistre. Ce type se déplace rapidement. Écoutez-moi, vous tous. C'est pour ça que je vous ai fait venir. Quelqu'un a fait sauter notre fourgon ce matin sur la route de Pearlington. Jimmy Lista s'en tirera peut-être… peut-être pas. Tous ses hommes sont morts.

Un silence pesant enveloppa le groupe. Johnny Powder referma doucement le coffre, s'assit à moitié dessus pour le maintenir baissé. Un des chefs alluma un cigare, un second se cracha dans les mains puis se les frotta vigoureusement.

Frank Ebo fut le premier à rompre le silence. Bien qu'il n'était pas, à vrai dire, un chef, il en imposait à cause de l'énorme responsabilité de ses fonctions.

— J'aime pas ça, que Phil se soit amené ici, tout prêt à sauter. Il l'a mené jusqu'à nous. C'était maladroit, Marco.

— Tu parles ! fit Buoni d'une voix sèche, monocorde. Ce fumier n'avait pas besoin que je lui montre quoi que ce soit. Il s'est servi de moi comme messager, c'est tout. Tu imagines ! Se servir de *moi* comme triporteur !

— Drôle de livraison, grogna quelqu'un.

— T'as un cul incroyable, Phil, suggéra un autre chef.

Vannaducci poussa un soupir.

— On va rentrer pour causer de tout ça. Ce gamin ne perd pas de temps, et je crois qu'on va vraiment avoir des ennuis pour une fois.

Vannaducci n'espérait plus éviter la catastrophe. Mack Bolan s'était annoncé net et clair. La facture serait élevée.

A cet instant Richard Zeno, le *consigliere* de la famille Vannaducci, apparut, traversa la pelouse au trot.

— Marco ! appela-t-il d'une voix essoufflée, on vient de téléphoner… Il paraît que Mack Bolan fait des ravages dans le quartier français. Il a fait sauter la boîte de Toby Never, celle de Joe Delmonico et le cabaret de Marty Jackson. Ça saute dans tous les coins !

Décidément le « gamin » ne perdait pas de temps, et « l'agent de change » savait fort bien qu'il ne se contenterait pas de lui enlever quelques actions.

CHAPITRE V

Revu et corrigé par la ville de New Orléans, Mardi gras dure deux semaines pendant lesquelles les habitants de la ville et les touristes venus de partout se comportent comme les Romains d'antan dans les orgies dédiées à Bacchus.

Il est quasiment impossible de maintenir l'ordre à cette époque de l'année. Le paroxysme est atteint le jour du Mardi gras avec près d'un million de touristes s'entassant dans les rues du quartier français. Ce qui lui a valu d'être décrit comme étant le « plus grand asile psychiatrique du monde ». Il y a des défilés monstres, des bals costumés, des élections de rois et de reines de carnaval. Il ne fait pas bon s'y promener pour les cœurs sensibles. Le quartier est interdit à la circulation des voitures particulières. La police montée fait ce qu'elle peut pour assurer un semblant de sécurité, mais il arrive aussi que les policiers « flippent » et basculent dans la folie ambiante.

Tous ces problèmes assaillaient Jack Petro qui se trouvait dans la salle de conférences où les membres de l'administration municipale, accablés, lisaient et relisaient les rapports circonstanciés sur l'individu qui avait des fortes chances de devenir le vrai « Roi du Carnaval ». Sa seule présence dans leur bonne ville de New Orléans posaient des problèmes autrement plus graves que toutes les questions, presque insolubles, du maintien de l'ordre pendant les fêtes.

Le maire était agité à l'extrême.

— Pourquoi maintenant ? demanda-t-il d'une voix plaintive. Que vient faire cet homme ici, à cette époque ?

Personne ne prit la peine de lui répondre parce que la réponse était évidente et parce que le maire la connaissait de toute façon. Au moment du carnaval Mack Bolan pouvait aller et venir comme il le voulait sans que la police ne puisse jamais savoir où il se trouvait ni ce qu'il préparait.

Les rues étaient perpétuellement encombrées par les noceurs, et les policiers de la municipalité se rappelaient en gloussant une dame venue de Omaha, qui s'était fait sauter cinq fois la même nuit en pleine rue, sans jamais s'être déshabillée ni avoir aperçu les goujats qui l'avaient troussée sans façon par-derrière. Les policiers juraient

l'avoir revue chaque année depuis l'incident. Mais il s'était aussi passé des incidents moins plaisants au cours des années, et les registres des commissariats en étaient remplis. Il n'y avait aucun moyen de contrôler la population pendant Mardi gras.

Petro reprit la lecture des rapports. Dès huit heures du matin Bolan avait accompli de quoi remplir la journée d'un honnête homme. Il avait pris un camion blindé en embuscade, tué quatorze hommes et gravement blessé un quinzième dans la foulée, et emporté plus de quatre cent mille dollars. Ensuite, il s'était pointé chez Bonbon Phil Buoni dans Royal Street et y avait fait cinq morts. Quant à Phil lui-même, il avait disparu sans laisser de trace. Après, il s'était promené dans Bourbon Street et en avait profité pour faire sauter les trois bouges les plus mal famés du lieu. Aucun mort, mais de gros dégâts matériels et une pléiade de personnes terrifiées.

On disait d'ailleurs que Joe Delmonico, l'un des patrons des trois boîtes visées, cherchait désespérément à quitter le pays. La boîte de Toby Never, une combinaison de boîte de nuit et bordel au fin fond de Bourbon Street, s'était subitement vidée de clients à l'aube. Sur la porte il y avait maintenant un écriteau : *Fermé pour Mardi gras*. Pourtant les boîtes ne fermaient jamais pendant le carnaval, surtout pas une comme celle de Toby. Le cabaret de Marty Jackson, soi-disant mécène pour les musiciens de jazz sur le retour, un endroit plus habituellement fréquenté par les trafiquants de stupéfiants, affichait curieusement : *Fermeture annuelle*. On disait que le propriétaire s'était volontairement rendu dans un centre de désintoxication pour drogués.

Bolan n'avait pas perdu de temps.

Petro se remit à réfléchir. Une voix lui dit doucement à l'oreille :

— Lieutenant, il y a un appel pour vous. Un gars avec l'accent nordiste. Il ne veut pas s'identifier mais dit que c'est important, que ça ne peut pas attendre.

Le spécialiste anti-rackets remercia le ciel de lui avoir donné un prétexte pour quitter la salle de conférences. Il suivit le policier dans l'antichambre, s'adossa au mur et alluma une cigarette, prit l'appareil :

— Petro à l'appareil, annonça-t-il.

Une voix agréable demanda :

— Le même Petro qui a témoigné devant une commission du Congrès il y a quelque temps ?

— J’avoue tout, rétorqua le lieutenant. Qu’est-ce qui est si pressé ? Et qui êtes-vous ?

— Bolan.

— Qui ?

— Mack Bolan.

Petro arracha la cigarette de sa bouche, fit un geste impératif en direction du policier qui appuya aussitôt sur un interrupteur au bas de l’appareil.

— Allez, gronda Petro, cessez ce jeu, je n’ai pas de temps en ce moment.

— Croyez-moi ou pas, Petro, mais ne raccrochez pas. Si je ne me trompe pas c’est vous qui assurez la liaison avec la *New Orléans Crime Commission ?* C’est bien ça ?

— Exact. Dites, c’est vrai ce que j’ai appris au sujet de Maloy, le propriétaire du cabaret Marty Jackson ? Si vous êtes vraiment celui que vous dites être, vous devez le savoir…

— Il y avait un paquet pour Maloy à bord du camion blindé. Cinquante kilos d’héroïne pure qui sont arrivés ce matin à Gulfport sur bananier sud-américain. J’ai trouvé le paquet et je l’ai brûlé. Le choc a été trop fort pour Maloy, il s’est mis au vert.

— Et Phil Buoni ?

— Il est allé à la ferme voir le vieux, dit Bolan avec un petit rire. C’était pas le pied, si j’ose dire.

— Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Vous lui poserez la question. Il se trouve encore chez Marco avec ce qui reste de chefs loyaux. Une rencontre au sommet.

— Et Scooter Favia ?

— Trop impulsif. J’ai dû le supprimer. Vous êtes satisfait maintenant ?

Le policier fit un signe de tête négatif à Petro. L’appel était impossible à situer.

— Admettons, reprit Petro. Qu’est-ce que vous me voulez ?

— Des renseignements.

— Allez vous faire foutre ! cracha le détective.

— D’accord, mais si je tombe, j’entraînerai la ville avec moi. Si vous tenez à éviter des ennuis à New Orléans, vous pourriez coopérer. Je vous propose un échange.

— Contre quoi ? demanda Petro d’une voix plus amène.

— Contre quelques renseignements recueillis par la commission anti-crime. Vous les trouverez dans les livres de comptes et les dossiers qui ont été photocopiés par la commission qui s'intéresse aux affaires semi-légales de Vannaducci.

— Comment savez-vous tout ça ? demanda Petro, ahuri.

Il entendit un petit rire ironique.

— Je me débrouille.

— Depuis combien de temps êtes-vous à New Orléans ?

— Un certain temps, comme on dit dans l'armée. A présent je sais tout ce que je dois savoir sur leurs opérations. Je compte tout balayer, faire place nette. Mais si je faillis en chemin… Il vaudrait mieux que vous sachiez certaines choses.

— Mais que voulez-vous en échange ?

— Quelqu'un fait surveiller électroniquement le conseiller financier, Rocco Lanza. Ce n'est pas les fédéraux ni la police locale. Je dois savoir si c'est la commission anti-crime qui dirige les opérations.

Petro hésita un instant.

— Pourquoi devez-vous le savoir ?

— Une nécessité, croyez-moi et laissez tomber. Ce renseignement nous évitera à tous une foule d'ennuis. Dites, Petro, ça ne me procure aucun plaisir de mettre votre ville à sac. Surtout à cette époque de l'année. J'aimerais mieux passer en vitesse avec un maximum de discrétion. Alors vous me le donnez, ce renseignement ?

— Mais pourquoi est-ce que c'est si important ?

— Ça l'est, c'est tout.

— Euh… Comment savez-vous qu'il ne s'agit pas de la police ?

De nouveau il entendit rire son interlocuteur, mais cette fois le rire n'avait rien de gentil. C'était plutôt le son de plusieurs glaçons s'entrechoquant.

— Comment croyez-vous que j'ai pu survivre jusqu'à présent, Petro ?

— Vous croyez que Marco fait surveiller les siens ?

— J'y avais pensé. Mais il y a d'autres éventualités.

— Lesquelles ?

— Peut-être les *amici* du Nord font-ils surveiller Marco.

Petro se tut un moment pour y réfléchir puis poussa un soupir.

— Vous avez peut-être raison.

— Merci. J'accepte ça comme réponse. Vous recevrez ce que je vous propose en échange par courrier spécial. C'est déjà en route.

— Bien sûr.

— Vous pouvez me croire, rassura la voix de Bolan. Je n'ai aucune raison de vous monter un bateau là-dessus.

— Bolan, attendez ! Vous êtes là ?

— Oui.

— Écoutez, vous avez raison, c'est une époque difficile à New Orléans. On a près d'un million de touristes sur les bras. Partez. A quoi croyez-vous que servent les flics ? On nettoiera notre ville nous-mêmes.

— Depuis quand avez-vous la Mafia sur le dos à New Orléans, Petro ? Vous êtes trop jeune pour vous en souvenir. Votre père le serait aussi.

— Nous faisons tout ce que nous pouvons ! rétorqua Petro d'une voix vive.

— Ce n'est pas assez. Vous le savez aussi bien que moi. C'est comme si vous essayiez de guérir le cancer avec des aspirines. Vous amortissez les effets immédiats mais la maladie continue à vous bouffer.

— On ne vous fera pas de quartier ici, Bolan ! cracha Petro. On tirera à vue !

— Je ne vous ai pas demandé quartier. Et si vous m'apercevez, tirez autant que vous voudrez.

— Écoutez, Bolan, nom d'une pipe… Attendez, ne raccrochez pas. Je ne vais pas vous raconter des salades. La moitié des flics de la ville préférerait vous serrer la main qu'autre chose. Officieusement, bien sûr. L'autre moitié est sans doute marron et a peur que vous foutiez en l'air les projets d'une retraite précoce. Mais tout cela n'a aucune importance. Écoutez, vous êtes un type bien, c'est un fait que je reconnais. Vous n'avez jamais fait feu sur un flic, et je suis prêt à parier que vous ne le ferez jamais. L'important c'est qu'il y a près d'un million de civils en ville et d'autres arrivent toutes les heures. Ils sont déjà à moitié dingues. Si jamais vous provoquez une fusillade en pleine rue, quelques milliers de personnes se feront massacrer. Il faut que… Dites, ce n'est pas bon de parler au téléphone. Rencontrons-nous. Dites-moi où et quand. Je vous promets que je serai seul.

La voix froide se radoucit perceptiblement.

— Vous êtes un bon flic, Petro. Je le savais avant de vous téléphoner. Mais je ne peux pas vous rencontrer. Ça n'aurait pas de sens. Ne vous en faites pas pour le carnaval, il n'y aura pas de fusillade.

— Mais attendez…

— Désolé. Merci pour la confirmation. Faites attention à vous.

Bafouillant inutilement, Petro découvrit qu'on avait raccroché.

— Je n'en reviens pas, dit-il doucement au policier à côté de lui.

— J'ai tout enregistré, répondit celui-ci. Qu'est-ce que je fais de la bande ?

— Passez-la au rapport du matin, marmonna-t-il. La semaine prochaine.

Il quitta le bureau, voulut retourner dans la salle de conférences puis s'arrêta net et partit en direction de la salle de réception pour attendre le paquet que lui avait promis l'Exécuteur.

CHAPITRE VI

Vers neuf heures du matin Bolan revint dans un quartier qu'il avait minutieusement repéré auparavant, et qui se trouvait au bord du lac Pontchartrain, à côté de la Lousiana State University, loin de la foule déchaînée du carnaval.

C'était là que vivait Rocco Lanza, propriétaire d'une grande villa moderne dont les baies vitrées étaient faites de glace anti-balles. Il y avait un patio recouvert aux vitres pare-balles également, au centre duquel se trouvait une superbe piscine. La bâtisse s'élevait au cœur d'un grand parc qui semblait s'étirer vers le lac et des chiens policiers couraient en liberté dans l'enceinte.

Lanza était indiscutablement le rouage le plus important de la machine à sous de Vannaducci car, grâce à ses dons de financier, des millions de dollars étaient subtilisés chaque année à l'industrie légale puis réinvestis par des biais extrêmement subtils pour regonfler l'économie florissante du Sud et rapporter d'immenses bénéfices aux investisseurs clandestins qu'il conseillait.

Bolan s'était intéressé à Lanza dès son arrivée à New Orléans. Aussi avait-il appris par le plus grand des hasards que d'autres s'intéressaient également au « Cerveau » de Pontchartrain. Il avait commencé par s'infiltrer en douceur chez Lanza, muni de fléchettes soporifiques à l'intention des chiens de garde. Il avait examiné toutes les pièces, y compris la cave, et déposé ses micros émetteurs.

Deux jours plus tard en écoutant les émissions de ses gadgets, il avait fait une fausse manœuvre et branché par erreur son récepteur sur une mauvaise longueur. Immédiatement il entendit un faible filet de son déformé. Il repassa la bande magnétique à vitesse normale et distingua enfin la voix de Lanza. L'enregistrement était mauvais parce que les micros ne se trouvaient pas dans l'axe des ondes.

Il avait ensuite passé plusieurs jours à essayer de situer l'emplacement de l'émetteur accéléré, sans grand succès. Quant au récepteur clandestin, les possibilités étaient sans fin.

Mais cette fois Bolan était revenu muni d'un théodolite. Aussi avait-il loué un puissant cabin-cruiser. Il arriva à temps pour capter la première émission de la journée et jeta l'ancre à l'endroit où la

réception était la meilleure. Utilisant récepteur, théodolite et jumelles, il trouva enfin l'émetteur qu'il cherchait.

Le visage sombre s'éclaircit d'un large sourire. Futé, très futé, l'installateur. Un minuscule boîtier, pas plus de dix centimètres de large, attaché au système d'antenne de télévision sur le toit de la villa de Lanza, qui transmettait en accéléré les renseignements recueillis par une douzaine de micros-magnétophones installés à travers la maison. C'était bien plus efficace que l'installation de Bolan qui avait pourtant fait ses classes avec les meilleurs techniciens.

L'antenne paraissait neuve. L'ancienne avait dû mystérieusement disparaître et d'aucuns avaient sûrement manigancé pour assurer la présence immédiate de leur homme qui avait installé le nouveau système, muni bien entendu d'une oreille électronique.

Il fit demi-tour pour suivre la trajectoire de l'onde. Immédiatement un autre bateau apparut dans le champ des jumelles, un hors-bord couleur acajou, infime tache inconséquente au centre du lac qui s'étendait sur quelque trente kilomètres au nord.

L'Exécuteur se coiffa d'une casquette de yachtsman, poussa à fond le cabin-cruiser, décrivit une longue courbe. Il ne savait pas exactement ce qu'il allait trouver mais était persuadé que ce serait intéressant, surtout pour la suite de sa campagne.

Son démarrage avait été aperçu, ce qu'il avait prévu, mais le petit hors-bord n'était pas de taille à distancer la vedette. La petite embarcation bondit de son emplacement, vira au nord, mais il y avait du vent et des vagues, et le petit bateau filait à contre-courant.

La vedette gagna du terrain. Quelques secondes plus tard Bolan leva ses jumelles, découvrit le ravissant profil d'une jeune femme apparemment terrifiée, qui se trouvait seule à bord. Bolan serra les mâchoires, accéléra davantage.

Il la rattrapa au large et vit le blanc de ses yeux lorsqu'il dirigea sur elle l'immense Auto-Mag.

La fille baissa les épaules, coupa le moteur du hors-bord, fixa fièrement son poursuivant un moment, puis laissa tomber les yeux, défaite.

Il fit un tour sur lui-même tandis que le petit bateau perdait son élan, s'approcha de la fille, attacha ensemble les deux bateaux.

— Montez à bord, dit-il à la fille.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? s'écria-t-elle furieusement en se levant.

Il lui tendit la main, la fit grimper sur le pont de la vedette. C'était une jeune femme assez petite mais très bien faite. Le vent s'écrasait contre sa poitrine et ses cuisses. Un coupe-vent et un pantalon blancs, laissaient deviner un corps gracieux. Son regard lumineux lançait des éclairs vifs qui indiquaient simultanément la peur et la colère, la défaite et l'espoir. Elle était très belle et son visage paraissait vaguement familier à Bolan. C'était exactement ce dont il n'avait pas besoin à ce moment-là.

Elle sauta agilement sur le pont de la vedette, essaya de le gifler séance tenante.

Il lui saisit la main, y pressa une médaille de tireur d'élite.

— Ne vous énervez pas, dit-il. On pourrait bien être des alliés sans s'en douter.

Elle fixa stupidement la médaille puis regarda le visage de granit d'un air incrédule.

— Oh ! s'écria-t-elle. Oh merci, mon Dieu ! Merci pour ce miracle !

Bolan lui sourit lentement.

— Je suppose que ça veut dire que nous sommes amis.

— Je m'appelle Toni Blancanales, déclara la fille. Ne supposez plus, nous le sommes ! En effet !

Bolan qui était parti à la recherche d'un ennemi en puissance, venait de tomber sur la petite sœur de son vieux compagnon d'armes, l'un des deux survivants de l'Équipe de la Mort, Rosario « le Politicien » Blancanales.

Maintenant il savait qui avait fait l'extraordinaire installation électronique chez Rocco Lanza. Gadgets Schwarz. L'autre survivant.

Mais pourquoi ? Et pour qui ? Comment le Politicien et Gadgets s'étaient-ils laissé embarquer dans une aventure à New Orléans ?

Plus étrange encore, pourquoi la sœur cadette de Blancanales s'y trouvait-elle mêlée elle aussi ?

Les réponses l'intéresseraient beaucoup.

CHAPITRE VII

L'Équipe de la Mort avait été montée au début de la guerre contre la Mafia. A Los Angeles, Bolan avait rassemblé neuf hommes dont chacun avait apporté ses talents et ses spécialités. Ces hommes n'avaient en principe aucun point commun sinon qu'ils avaient tous fait la guerre au Vietnam et qu'ils n'arrivaient pas à s'habituer à la monotonie de la vie civile.

Chaque membre de l'équipe s'était enfin réalisé, était devenu un expert dans l'art de la destruction d'autrui. Pourtant l'Équipe de la Mort n'avait pas été faite de tueurs sanguinaires dont le seul but était le massacre, mais d'hommes qui ne parvenaient pas à accepter la vie morne et paisible de simple citoyen après avoir connu l'ivresse de la peur et de l'action au Vietnam.

Chacun d'eux avait joyeusement laissé tomber une existence de zombie lorsque Bolan avait lancé son appel.

Un autre phénomène les liait; ils avaient tous pour l'Exécuteur une admiration sans bornes.

Maintenant il comprenait combien il avait mal conçu cette équipe et à quel point il l'avait mal exploitée. Ses hommes avaient pourtant bien compris les risques qu'ils prenaient, et qu'ils ne pourraient pas continuer indéfiniment à malmener une foule de mafiosi. Bolan ne se pardonnait pas de les avoir embarqués dans sa propre guerre, et la mort de sept d'entre eux constituait un terrifiant fardeau à porter.

Seuls Blancanales et Schwarz avaient survécu à l'ultime attaque contre la famille DiGeorge de Los Angeles, et encore ils avaient fini par purger une peine de prison. Grâce à l'argent que Bolan avait mis à leur disposition et grâce à la bonne volonté d'un avocat général qui était sympathique à leur cause, le Politicien et Gadgets avaient dû plaider coupable pour des inculpations mineures. De ce fait leurs peines avaient été légères. Pourtant ils avaient été repérés par la Mafia et condamnés à mort à brève échéance. Mais dès leur sortie leur vie était devenue à nouveau terne et banale.

Quant aux sept morts, Bolan y pensait souvent, et c'était à cause du désastre de Los Angeles qu'il avait toujours refusé de prendre des alliés. Depuis, à une exception près, il avait toujours travaillé seul,

malgré les amis de naguère et les amis nouveaux qui semblaient perpétuellement croiser son chemin.

L'exception à la règle s'était passée à San Diego. Blancanales et Schwarz, bien entendu, l'avaient appelé au secours. Il s'agissait de sauver la réputation de leur ancien commandant au Vietnam. Le siège de San Diego avait laissé de mauvais souvenirs à Bolan mais heureusement pas celui de la mort de ses vieux compagnons. Comme lui, ils avaient survécu à la bataille de lors de leurs adieux, il leur avait conseillé de monter ensemble une affaire et leur avait donné la totalité de sa bourse pour les aider à démarrer.

La guerre contre la Mafia avait continué – bien des kilomètres et une foule de cadavres séparaient San Diego de New Orléans – et il n'avait jamais eu l'occasion de revoir ses amis. Il avait complètement ignoré leurs activités et ne savait pas s'ils avaient fini par monter leur affaire, ou même s'ils se trouvaient toujours aux États-Unis.

A présent il savait.

Toni Blancanales lui raconta, pendant le trajet jusqu'au port, qu'ils avaient bel et bien monté une société qu'ils avaient baptisée « Able Group », dont la spécialité était la sécurité industrielle et la surveillance électronique, et qu'ils étaient venus à New Orléans pour un travail.

D'après la jeune femme, Able Group n'acceptait aucune affaire illégale. Le groupe agissait comme service de contre-espionnage industriel et électronique et se mettait à la disposition de sociétés qui, pour une raison ou une autre, avaient lieu de se croire surveillées.

Cela avait bien marché dès le début. C'est, expliqua Toni, l'époque qui veut ça.

Able Group était venu en Louisiane à la demande d'un bureau politique au nord de l'État. Les politiciens se demandaient si on les écoutait illégalement. Able Group confirma leurs craintes, retira les micros émetteurs cachés dans les bureaux et enseigna au personnel du centre comment déjouer les pièges de ce genre. Cette réussite procura au groupe un autre contrat à Bâton Rouge, et là, Blancanales et Schwarz avait reçu la visite d'un Mr. Kirk qui leur présenta une carte d'identité proclamant son appartenance au cabinet du gouverneur de la Louisiane.

Mr. Kirk proposa un travail extrêmement délicat et confidentiel à Able Group. Il leur tendit à la fois un contrat lucratif et une

autorisation de surveillance électronique, signée par un juge fédéral et endossée par l'administration de l'État.

Le travail consistait à établir une table d'écoute pour espionner Rocco Lanza.

Ni Blancanales ni Schwarz n'avaient entendu parler de Lanza, mais l'histoire que leur raconta Kirk parut plausible et le document d'État paraissait authentique. Malgré cela ils avaient hésité avant d'accepter, humant instinctivement le roussi.

D'abord ils ne devaient avoir aucun contact ni avec la police ni avec les agents du gouvernement, Kirk devant être leur seul lien officiel. Leurs honoraires et frais devaient être versés en liquide, et venaient d'un fonds spécial, alimenté par Washington.

D'autre part, Kirk insista sur le besoin impératif du secret absolu vis-à-vis de la police en attendant une inculpation parce que l'administration et la préfecture étaient probablement impliquées dans l'affaire.

C'était le premier très grand contrat d'Able Group, et les deux associés le signèrent malgré certaines réserves.

Il leur avait fallu deux semaines pour monter le réseau d'écoute. D'une part, il avait fallu entrer dans l'enceinte de Lanza, dissimuler les micros, placer un émetteur, d'autre part commencer l'écoute proprement dite.

Ils avaient mis le système au point trois jours avant que Bolan ne soit arrivé.

Les deux hommes avaient disparu depuis.

Toni Blancanales était très inquiète. Elle faisait partie du groupe, accomplissant des travaux techniques et ceux du secrétariat tout en remplissant des fonctions de gérante. En général, elle participait à la réalisation d'un projet, se faisant souvent passer pour une vendeuse et profitait de son joli visage pour vendre le morceau. C'était elle qui avait convaincu Rocco Lanza qu'il lui fallait une nouvelle antenne de télévision avec des prises dans toutes les pièces, y compris les salles de bains.

— Avant, j'avais déjà fait de la vente. Ce n'est pas plus difficile de placer des micros émetteurs que de vendre des encyclopédies ou des appartements.

Bolan n'eut pas de mal à la croire. Elle avait du charme à en revendre, elle était aussi un peu plus âgée qu'il ne l'avait pensé. Elle faisait dix-huit ans mais en avait vingt-cinq. Elle avait quitté

l'université de Colombia après trois années d'études puis avait été hôtesse de l'air avant de se marier. Elle avait ensuite divorcé et occupé plusieurs postes, son travail se révélant presque toujours insatisfaisant.

Elle avait été folle de joie lorsqu'on lui avait proposé de faire partie d'Able Group. Le groupe était devenu sa raison d'être.

— Les gars n'ont jamais disparu comme ça, sans donner signe de vie, dit-elle d'une voix morne. Quelque chose s'est passé, je le sens.

Bien entendu elle n'avait jamais pu retrouver Mr. Kirk ni quelqu'un qui le connaissait. L'autorisation de surveillance était un faux. Toni avait téléphoné à la morgue, aux commissariats et à tous les hôpitaux.

Finalement elle était revenue chez Lanza, soi-disant pour voir si tout allait bien, si le client était satisfait. Tout le monde avait été charmant et, apparemment, on ignorait la présence d'un émetteur.

— Donc ce matin je suis sortie en bateau pour voir si l'émetteur était encore opérationnel. Il l'était.

Elle lui montra une bande.

— A moins que je ne me trompe, c'est le second relevé. La dernière fois que j'ai vu Rosario et Gadgets, ils partaient chercher le premier relevé. C'était il y a une semaine. C'était pour voir si tout fonctionnait bien. Si ça allait, on devait ensuite tout remettre entre les mains de Kirk qui se chargeait du reste. Notre boulot était fini dès ce moment.

— Mais vous ne les avez jamais revus, dit Bolan. Vous ne savez même pas s'ils ont fait ce premier relevé ou contacté de nouveau Kirk.

— Exactement. De plus Kirk est devenu une espèce de fantôme. Je me demanderais s'il existe vraiment si je ne l'avais pas vu moi-même.

— Vous l'avez *vu !*

— Oui. Au moment de la signature du contrat. C'était dans le cabaret de Marty Jackson, un bouge de Bourbon Street.

Bolan sentit les poils se dresser sur sa nuque.

— Qu'y a-t-il ? demanda Toni en voyant son expression.

— Rien. Continuez.

— Mais c'est tout. Kirk ne m'a pas vue, moi, si c'est ce qui vous gêne. Du moins, pas avec Rosario et Gadgets. Je me trouvais dans le bar, je faisais l'innocente touriste. Pendant ce temps Rosario et

Gadgets se trouvaient avec Kirk dans un coin sombre du cabaret. Je… Je…

— Vous assuriez leurs arrières, suggéra Bolan.

— Oui. Nous le faisons de temps en temps. Gadgets appelle ça un « fond de secours »… Il est très prudent pour ce genre de chose.

— Il a fait ses classes au Vietnam, dit Bolan avec un sourire amer. Vous pouvez me décrire ce Kirk ?

— Oui. Il est grand, blond, mince, très élégant…

Le regard de Bolan se durcit perceptiblement.

— Ah oui ?

— Oui, rétorqua Toni en imitant sa voix dure. Et il a un tic. Il mange tout le temps des sucreries.

Bolan détourna les yeux, préférant que la fille ignore ses pensées et la conclusion qu'il venait de faire.

A cet instant Bolan aurait parié n'importe quoi qu'il ne reverrait jamais Blancanales ou Schwarz.

L'Équipe de la Mort avait fini par disparaître complètement.

CHAPITRE VIII

Bolan ne doutait pas une seconde que Bonbon Phil Buoni était le mystérieux Mr. Kirk, responsable de l'opération d'écoute électronique montée contre Rocco Lanza. Mais pour quel motif ? Buoni agissait-il pour son propre compte ? Exécutait-il l'ordre de Marco Vannaducci ? Ou agissait-il pour le compte d'un tiers ?

Il était peu probable que l'opération ait été montée dans le seul but de piéger Blancanales et Schwarz. Si ces derniers avaient été identifiés par le milieu, le premier contact avec Kirk aurait été le dernier, car il les aurait fait supprimer séance tenante.

Bolan fit rentrer les deux bateaux au port, les amarra. Il demanda à Toni :

— Se servaient-ils toujours de leurs fausses identités ?

Elle acquiesça.

— Oui, Morales et Logan. Rosario ne me présente jamais comme sa sœur. Je me sers de mon nom de femme, Davidson. Pourquoi ? A quoi pensez-vous ?

— A rien qui tienne debout. Au fait, vous n'ignorez pas qu'il y a un contrat sur leur tête.

— Oui, je suis au courant, mais…

— Mais vous n'aviez pas encore compris que Lanza fait partie de la Mafia ?

La jeune femme écarquilla les yeux.

— Calmez-vous, fit tout de suite Bolan. Ça ne tient pas debout. C'est une coïncidence, voilà tout. Écoutez, Toni, je vais devoir faire très attention. J'avais l'intention de blitzer mais maintenant je ne sais plus exactement où je vais poser les pieds. Vous comprenez ?

Elle acquiesça, l'expression calme.

— Pour Rosario vous étiez une espèce de dieu. Il disait toujours : Mack ferait comme ci, Mack ferait comme ça… Il parlait de vous sans arrêt.

Elle lui sourit brièvement puis reprit :

— Je comprends parfaitement. Vous me dites poliment : Au diable mes copains, j'ai un travail à accomplir.

Bolan ne put décider si elle le narguait ou disait simplement ce qu'elle pensait. Pourtant le Politicien lui avait dit un monde de bien

de cette petite sœur, et lui avait montré sa photo à plusieurs reprises.

Bolan sourit tristement en pensant à son compagnon d'armes, alluma une cigarette en réfléchissant au problème tel qu'il se présentait. Il souffla une bouffée de fumée vers le large, fixa l'autre côté du lac où se trouvait la ville de verre et de pierre de Lanza.

— C'est ce que vous croyez, n'est-ce pas ? fit-il.

— Oui. C'est aussi comme ça que réagirait le Politicien si vos rôles étaient renversés. Vous êtes fous tous les deux. Vous attachez tant d'importance à…

Bolan fixait toujours la villa éloignée. Il parla à voix basse, comme pour lui-même.

— J'irais jusqu'en enfer si je pensais pouvoir les récupérer. Mais je ne sais pas du tout ce que j'y trouverais. Je ne peux plus m'infiltrer en douceur, la Mafia sait que je suis dans le coin. Tous les mafiosi de New Orléans marchent sur des œufs en ce moment. Au fait, votre Kirk est un sotto-capo qui s'appelle vraiment Phil Buoni, Bonbon Phil. Je l'ai rencontré et je lui ai remis une médaille. Il ne bouge pas à moins de s'être entouré d'une brigade de torpilles.

— Je vous demande pardon, dit la jeune femme en baissant les yeux pour examiner ses mains. Je juge trop rapidement les gens. Je vois que vous êtes réellement inquiet à leur sujet.

— Évidemment je suis inquiet. Mais vous ne m'avez pas donné le temps de terminer. Il y a un autre problème. Le temps.

— Comment ?

— Le temps. Ça fait une semaine qu'ils ont disparu. C'est trop long. Vous comprenez ?

Toni poussa un soupir en frissonnant.

— Je crois comprendre, oui.

— Bon, je vais faire tout ce que je peux pour eux. Mais je n'ai pas beaucoup de temps à ma disposition. Je me suis fait un plan de bataille bien avant de connaître l'existence d'Able Group, et je dois le suivre. C'est sûrement aussi ce que je pourrai faire de mieux pour le Politicien et Gadgets. S'ils sont encore vivants – je dis bien *si* – ils se trouvent entre les mains d'un des groupes que je suis venu briser. La seule idée qui me vient est de continuer à faire sauter la baraque et espérer que mes amis vont être délogés dans la mêlée.

Toni retroussa légèrement la lèvre supérieure avec mépris.

— Un peu comme si vous faisiez sauter à la dynamite un immeuble en flammes pour déloger les gens emprisonnés au dernier

étage, quoi.

— C'est à peu près ça, avoua Bolan. Mais la population criminelle m'attend à présent, voilà le problème. Il faudrait que je vous explique un peu la situation, Toni. Ensuite c'est vous qui choisirez la route à prendre. Marco Vannaducci est l'homme à abattre, c'est lui qui détient les rênes du pouvoir. Mais il est vieux, malade, mourant. Il a les fédéraux aux fesses. C'est un homme désespéré qui arrive à peine à retenir ce qui lui appartient. Ses possessions, son empire lui rapportent environ un milliard de dollars chaque année. Un milliard.

— C'est énorme ! fit Toni, les yeux tout ronds.

— Plus que ne peut imaginer la plupart des gens. Effectivement c'est une énorme somme qui agit comme un aimant sur une bande de coupe-gorge qui trahiraient leur meilleur ami pour une poignée de sous. Le vieux Marco a désigné ses héritiers, Lanza et Buoni et encore quelques types du même genre. Voilà pour la couleur locale, mais il y a encore une douzaine de familles de la Mafia qui dirigent le reste du pays et qui aimeraient s'emparer de ce coin. Vous me suivez toujours ?

La jeune femme le fixait attentivement.

— Je pensais, dit-elle lentement d'un air réfléchi, qu'Able Group s'était fourré sans le savoir dans de très sales draps.

— C'est le moins qu'on puisse dire, mais ce n'était pas votre faute. Vannaducci se cache derrière une pléiade de sociétés tout à fait légales, les unes imbriquées dans les autres, et le système est si compliqué que la plupart de ses sous-fifres n'y comprennent rien. Lanza est différent, c'est le cerveau de l'entreprise. Et là ça se complique davantage, car il y a des jaloux. Tous s'agitent pour gagner du terrain. Pour le moment Lanza est mieux placé que les autres, ne serait-ce que parce qu'il comprend ce qui se passe au sein de l'empire. Les autres sont des petites frappes, des types de la rue qui sont arrivés au sommet parce qu'ils étaient plus méchants que les autres. Ils ne sont pas forcément plus intelligents, seulement plus décidés. Dans un sens ils ont besoin de Lanza. Mais d'un autre côté ils ont peur qu'il rafle le gros lot pour lui. Alors…

— On s'est vraiment mis dedans, marmonna Toni.

— Il y a plus encore. J'ai manigancé quelques petits coups. Je laisse mijoter et j'attends que les types du Nord commencent à s'impatienter. La meilleure façon de détruire une organisation comme celle-ci est de forcer les uns à manger les autres…

— Diviser pour régner, quoi.

— Exact. Permettre à l'ennemi de s'entretuer. Ensuite c'est plus simple de supprimer les survivants. Ce n'est pas par hasard que je suis venu à cette époque. J'ai appris que la famille de New Orléans allait passer un très mauvais moment pendant le carnaval. Je suis allé chez Buoni ce matin parce qu'il me semble être l'héritier le plus sûr. Je voulais le renforcer un peu.

— Je ne comprends pas. Le renforcer contre quoi, contre qui ?

— Contre les mafiosi qui vont débarquer de New York et St. Louis. La coalition existe depuis longtemps. St. Louis est le territoire le plus défavorisé des États-Unis. Un besoin d'expansion se fait vivement ressentir. Les capos de New York ont décidé qu'il était temps d'intervenir avant que le vieux Marco ne laisse toute son affaire crouler au cœur d'une guerre entre rivaux. La famille de St. Louis a reçu la permission d'envahir New Orléans. J'attendais le bon moment, je crois qu'il est arrivé. Je n'ai pas envie que les gars de St. Louis entrent ici en conquérants, je veux qu'ils aient un peu de fil à retordre. Je veux anéantir les deux groupes.

— Eh ben ! fit Toni. Mack est donc le diminutif pour Machiavel…

— Je fais ce que je peux, avoua Bolan. Parfois ça marche bien. Mais je vous ai parlé de mon plan d'action et j'y vois une alternative où vous pourriez m'être utile. A vous de choisir. Ça pourrait être dangereux. Pourtant si vous faites exactement ce que je vous dis, le risque sera minime. Qu'en pensez-vous ?

— Est-ce que j'ai le choix ? demanda-t-elle avec un curieux sourire. Je suis d'accord.

— Allez trouver Lanza. Racontez-lui tout. Enfin, tout ce qui concerne Able Group et Kirk. Vous venez de découvrir que le groupe a été persuadé d'établir une écoute illégale, vous tenez à rectifier les choses, à prévenir la victime. Racontez-lui comment vous l'aviez convaincu de monter la nouvelle antenne, montrez-lui tous les micros que vous avez fait installer chez lui.

— Mais il va m'étrangler ou me noyer dans la piscine, non ? demanda Toni qui avait pâli.

— Vous l'avez convaincu une première fois, vous réussirez la seconde. Réfléchissez. Lanza sait très bien ce qui se passe autour de lui. En somme, vous lui rendez un immense service. Vous désignez ses adversaires. Surtout en lui parlant de ce Mr. Kirk qui adore les bonbons.

— Il comprendra ?

— Il comprendra. Si vous vous débrouillez bien, vous aurez un ami pour la vie. Il sera peut-être même enclin à se montrer galant et vous aider à retrouver vos associés. C'est comme ça qu'il faut lui présenter les choses. Vous avez un ennemi en commun. Mais – c'est très important – vous n'avez jamais vu ni entendu une bande relevée chez lui. Vous ignorez tout de ses activités. Jouez la conne.

— Ben voyons, ce sera facile, répondit Toni d'une voix tremblotante. Je joue les connes innocentes. Et j'ignore qu'il fait partie de la Mafia.

— Exact. Vous avez peur, vous regrettez ce que vous avez fait et vous voulez retrouver vos associés.

Toni dégagea sa chevelure d'un coup de tête.

— OK, j'y arriverai. Ça vous rendra service aussi, non ?

— Peut-être, avoua Bolan. Mais il faut vous souvenir que ça pourrait tomber à plat et vous y resteriez. Je ne veux pas vous pousser à prendre ce risque mais si vous voulez agir…

— Ou je le fais, ou je la ferme. C'est ça, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire.

— Non, mais ça revient au même. Je tapais du pied en insistant pour que vous fassiez tout le travail. Si je veux aider, je dois participer. Ce que vous me dites…

— Attendez, je ne vous dis rien du tout, je suggère, c'est tout. Moi je ne peux rien faire avec Lanza. Vous, vous pouvez, si vous en avez envie.

Il consulta sa montre.

— La rencontre chez Vannaducci s'est terminée il y a une heure. Lanza est chez lui de nouveau. Il doit renforcer la garde. Alors…

— Comment savez-vous tout ça, demanda-t-elle en souriant. Vous êtes voyant ?

— Je connais mes ennemis, je sais comment ils agissent, expliqua Bolan. C'est le seul moyen de les battre. Alors, qu'en dites-vous ? Vous vous sentez de taille à jouer la comédie pour Lanza ?

— Oui, je crois, soupira-t-elle. Comment nous retrouverons-nous ? Enfin, je veux dire… Nous nous reverrons, non ?

— Je passerai à l'angle de Claiborne et Canal à midi puis toutes les heures jusqu'à votre arrivée. Je promets que je ferai de mon mieux.

— Bien. Il n'y a aucun endroit où je pourrais vous joindre. Par téléphone ou…

— Aucun. Mais si vous avez besoin de moi, criez. Il y a de bonnes chances pour que je vous entende.

— Vous avez placé des micros à travers toute la ville ?

— Disons aux points cardinaux.

— Gadgets m'a dit une fois que vous étiez un très bon élève.

— J'avais un très bon professeur, répondit sérieusement Bolan. Vous êtes prête ?

— Si on veux, fit-elle d'une voix qui se voulait légère et cynique mais qui trahissait la peur.

Bolan lui sourit.

— OK, allez-y. A vous de jouer. Faites attention.

— Oui, bien sûr.

— Toni…

— Oui ?

— Vous êtes une fille bien.

— Merci. Et vous vous êtes un type bien. Faites attention aussi.

Elle s'éloigna sur le quai sans se retourner.

Bolan compta jusqu'à dix puis commença à la suivre. Il n'était pas prêt à la laisser affronter la Mafia toute seule. Mais il tenait à rester en arrière, à se montrer discret. Il valait mieux qu'elle ignore sa présence.

Bolan aussi était un homme prudent.

Il y aurait, près de chez Lanza, une unité de secours…

CHAPITRE IX

Bolan avait un nouveau char de guerre pour la bataille de New Orléans, une caravane longue de six mètres, construite à l'origine pour les grands sportifs, chasseurs ou pêcheurs. Mais Bolan n'était pas un sportif, c'était un guerrier et la caravane avait été transformée en QG mobile. Elle était remplie de tout un attirail électronique pour l'écoute à distance et la surveillance par radar.

Elle avait coûté près de cent mille dollars. Involontairement, la Mafia avait fourni la majeure partie de l'installation ultra sophistiquée avec un peu de cet argent qu'elle semble perdre aussi facilement qu'elle le gagne.

Les instruments électroniques étaient ceux employés pour le programme spatial, installés par un ingénieur de la NASA et un ami électronicien qui avait construit une espèce d'ordinateur pour les besoins particuliers de Bolan.

L'ingénieur de la NASA avait dit que la caravane était un « module terrestre », égal en tout aux modules lunaires, utilisés par les astronautes.

Bolan aimait bien la caravane mais se sentait un peu intimidé par toutes les possibilités techniques de son nouveau jouet. Gadgets Schwarz n'en serait pas revenu. Mais la seule signification importante aux yeux de Bolan était l'amélioration de ses chances vis-à-vis de la Mafia. Tout le matériel de la caravane dépendait évidemment de l'intelligence de l'homme qui s'en servait. Bolan pouvait passer dans une rue et écouter ce qui s'y disait. Grâce au radar il pouvait déterminer s'il y avait d'inhabituelles masses métalliques dans les véhicules qu'il suivait ou dépassait. Il pouvait passer près de micros émetteurs et relever en accéléré les bandes enregistrées, les reconvertir puis les passer au rythme de la parole normale, sans jamais quitter le volant. La seule chose que la caravane ne ferait jamais à la place de Bolan était de monter à l'attaque.

Les autres installations étaient plus classiques. Il y avait une table pliante avec une lampe directionnelle pour étudier les cartes et établir un plan d'attaque. Il y avait un compartiment équipé en atelier d'armurier, dans lequel Bolan pouvait modifier toutes sortes d'armes ou construire une bombe.

Les parois de la caravane étaient faites de glaces sans tain et repeintes pour banaliser l'apparence des flancs. Ainsi Bolan pouvait tout observer à l'insu des personnes à l'extérieur.

Le gros moteur Toronado avait été quelque peu modifié. La suspension était assurée par des coussins d'air hydrauliques qui se contrôlaient depuis le tableau de bord. Bolan pouvait rectifier la position de la caravane sur un terrain en pente.

Il y avait aussi une mini-cuisine, une douche, un cabinet de toilette et pour finir un lit confortable à l'arrière.

Le nouveau char de guerre donnait une complète indépendance à Bolan qui souhaitait s'en servir longtemps et précisément, dans l'immédiat pour la campagne de New Orléans.

D'autant plus qu'elle lui était d'ores et déjà très utile. Il s'était garé au bord du lac et pouvait regarder la villa de Lanza. Il avait ouvert une portière et attaché au pare-chocs avant une canne à pêche qui était en fait une antenne de radio déguisée. Puis il s'était confortablement enfoncé dans le grand siège capitonné derrière le volant et regardait un petit écran, installé près de son genou, qui évaluait à quelques centimètres près la distance de sa cible.

Dix minutes plus tôt Toni était entrée dans la villa. Bolan avait pu suivre sa première démarche au portail grâce à un micro dirigeable. Les gardes avaient d'abord essayé de se débarrasser d'elle, disant que Mr. Lanza était très occupé et ne voulait être dérangé sous aucun prétexte. Toni avait insisté, s'était mise à pleurer.

L'un des gardes était finalement venu lui ouvrir le portail. Dès cet instant Bolan avait perdu le contact auditif mais avait pu les suivre visuellement jusqu'à la villa. Lorsqu'ils arrivèrent dans l'entrée il les entendit de nouveau grâce au micro-émetteur qu'il avait installé quelques jours auparavant.

Utilisant le panneau de contrôle, il les avait suivis à travers la villa jusqu'au bureau de Lanza près de la piscine. Lanza s'était montré sec et peu accueillant puis il était devenu d'abord incrédule, ensuite furieux et finalement très inquiet. Toni lui avait tout dit sur l'implantation des micros.

Écoutant les ordres hâtivement donnés dans le bureau, Bolan leva son regard, vit presque aussitôt deux gardes jaillir de la villa, les yeux braqués sur l'antenne de télévision. Sans recourir à son micro directionnel il entendit l'un des gardes s'écrier :

— Ça y est ! Je le vois !

Il regardait toujours, un sourire aux lèvres, quand d'autres gardes arrivèrent, munis d'une échelle qui fut dressée contre le mur de la villa.

En attendant il n'entendit plus un mot à la radio. La raison en était fort simple : apprenant qu'il y a chez eux des micros dissimulés, les personnes les plus bavardes se transforment subitement en carpes.

Le type sur le toit lança le petit boîtier aux hommes sur la pelouse.

Quelques secondes plus tard Bolan entendit s'ouvrir une porte, des pas, puis le choc d'un objet sur un bureau.

— C'est ça, dit alors Toni d'une voix inquiète. Vous pouvez parler maintenant. C'est le noyau central et l'émetteur. Personne ne peut plus écouter.

— Bon Dieu de merde ! explosa Lanza. Euh… Pardon, madame. Je n'en reviens pas ! Cette petite boîte permet d'écouter tout ce qui se dit chez moi ? Dans toutes les pièces ?

— Les micros sont dissimulés dans les prises d'antenne un peu partout dans la maison. Ils sont inutilisables maintenant.

Lanza se détendit, reprit d'une voix chaleureuse :

— Eh bien, ma petite dame, je vous dois une fière chandelle. Mais je n'arrive pas à comprendre. Qui pourrait vouloir m'espionner, moi ? Je ne comprends pas du tout. C'est sans doute de l'espionnage industriel, non ?

— Sûrement, dit Toni. Normalement ma société s'occupe de la protection d'hommes comme vous, Mr. Lanza. Lorsque j'ai appris que nous avions été bernés… Eh bien, j'avais très, très peur de vous l'avouer. Mais j'avais encore plus peur de ne rien dire. Mon Dieu, je…

— Oh, mais vous avez très bien fait, interrompit Lanza. Je vous admire. Ce n'est pas tout le monde qui ose avouer s'être trompé. Euh… Comment s'appelait-il, ce type qui vous a engagés ?

Toni reprenait courage. Elle continua d'une voix ferme :

— Il a dit qu'il s'appelait Kirk. Ses papiers avaient l'air d'être en règle, mais maintenant je suis persuadée qu'il s'agissait de faux. Je pourrais vous le décrire si vous voulez.

— Bien sûr, bien sûr, fit aussitôt Lanza d'une voix encourageante. Attendez une minute…

Bolan entendit un bruit de chaise puis de papier.

— OK, à quoi ressemblait-il ?

Toni parla lentement, choisit ses mots.

— Eh bien, il était assez grand, mince, très élégant, blond, les cheveux un peu frisés. De très belles dents, très blanches.

Lanza ne parut pas très heureux.

— Rien d'autre ? Vous savez, cicatrices, tatouages, marques de naissance ? Ce genre de chose.

— Non, fit lentement Toni en faisant semblant de réfléchir. Mais il avait un tic, il n'arrêtait pas de manger des sucreries qu'il prenait dans la poche de son veston. On aurait dit des petits anneaux à la menthe…

— Des bonbons ! s'écria subitement Lanza. Des bonbons !

— Oui, c'est ça. Vous connaissez quelqu'un qui mange tout le temps des bonbons ?

Lanza ne dit plus rien pendant un instant, puis reprit d'une voix très calme :

— Euh, non, pas vraiment. Mais c'est un indice. Vous savez, je n'oublierai pas votre délicatesse, madame Davidson. Alors vos associés ont disparu, vous dites ? Avant de mettre le réseau en route ? Vous en êtes sûre ?

— Absolument, répondit Toni d'une voix affirmative. Je crois, Mr. Lanza, je pense que mes associés se sont aperçus de la supercherie et qu'ils sont allés voir ce Mr. Kirk. Je suis persuadée qu'ils ne lui auraient jamais remis les détails du réseau s'ils avaient eu des doutes quant à son honnêteté…

Lanza parut se détendre.

— OK, je comprends. Bon, je ne veux plus que vous vous fassiez du mouron pour vos amis. Je suis assez puissant à New Orléans et je vous promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider à les retrouver. Donnez-moi votre adresse et votre numéro de téléphone. Là, sur ce carnet. Je vous appellerai. Ne vous en faites pas. Maintenant vous devez m'excuser, mais j'ai cent cinquante mille choses à faire…

— Oh, bien sûr, fit tout de suite Toni. Vous prenez ça très gentiment. J'espère que vous me permettrez de vous dédommager en quelque sorte. Je veux dire…

La voix de Lanza était encore assez distante, comme s'il réfléchissait à autre chose.

— Mais vous l'avez déjà fait, croyez-moi. Cependant si vous ne me croyez pas, je vous parie qu'on trouvera un moyen. Peut-être

pourriez-vous m'inviter à dîner. Après le carnaval, hein ?

— Banco ! déclara Toni. Oh vous êtes un monsieur formidable ! Vous savez, j'avais une de ces trouilles en venant…

Lanza se mit à rire.

— Eh bien, cela prouve combien on peut se tromper, n'est-ce pas ? Bon, je n'oublierai pas cette invitation à dîner. J'y compte. Dès que j'aurai retrouvé vos amis, j'insisterai.

La voix de Toni s'éloigna du micro.

— Vous ne pouvez pas, savoir combien je vous suis reconnaissante…

Bolan perdit l'écoute des voix, entendit des bruits de pas puis une porte. Apparemment Lanza raccompagnait Toni. De nouveau il la suivit à travers la villa jusqu'à la porte puis la vit descendre l'allée en compagnie du garde qui était venu lui ouvrir le portail. Lanza avait disparu.

Lorsque la voiture de Toni quitta son emplacement, Bolan entendit crier la voix de Lanza :

— Appelle Zeno ! Dis-lui qu'on arrive et qu'on a des choses à raconter au vieux ! Et si cette pute de Buoni est toujours dans le coin, qu'il y reste ! Quel fumier, celui-là ! Attends un peu que je le tienne, je vais lui enfoncer un sac de menthe au fond du gosier ! Ah la salope ! Me faire écouter avec des micros, moi ! J'en reviens pas…

Bolan sourit, coupa la radio.

Mon Dieu, que ça allait chauffer !

CHAPITRE X

— Il était temps ! dit le meilleur ami au monde de Bolan.

Un appel longue distance avait été établi entre la caravane et une cabine publique dans le Massachusetts.

— J'allais m'en aller bredouille pour la troisième fois ! Dis, t'as une idée de combien de temps il me faut pour venir ici de mon bureau ? A pied ?

Bolan roulait sur le boulevard Robert E. Lee, à quelques centaines de mètres derrière le convoi automobile de Lanza.

— Désolé, Sticker. J'étais occupé.

Sticker était le nom de code de Léo Turrin, un important mafioso du Massachusetts, qui était surtout et avant tout, un agent du FBI. Turrin menait deux vies en même temps, chacune aussi risquée que l'autre. Son amitié pour Mack Bolan aggravait sérieusement son cas, car Bolan était l'ennemi déclaré des deux camps auxquels appartenait Turrin. Ils étaient devenus amis lors de la bataille de Pittsfield, la ville natale de Bolan.

— Oui, je sais que tu as été occupé. On m'a donné tous les détails, répondit Turrin. On me parle de toi de tous les côtés. J'ai parlé à Washington il y a une heure. Quelqu'un fait des pieds et des mains pour envoyer la brigade anti-Bolan en Louisiane. Hal Brognola croit que ça vient de Floride.

Harold Brognola, de l'US Department of Justice, était aussi un ami de Mack Bolan. Il avait la tâche délicate de commander la brigade anti-Bolan du gouvernement des États-Unis.

— Fais attention, dit Bolan. C'est une ligne ouverte.-

— D'accord. J'ai obtenu les renseignements que tu m'as demandés hier soir. Tu es prêt ?

Loin devant, le convoi de Lanza vira au sud sur Pontchartrain Boulevard. Bolan fixa brièvement un panneau électrique sur lequel il y avait un plan de la ville, appuya sur un bouton, laissa dérouler la carte puis la bloqua sur le secteur en question. Il poussa un grognement satisfait, vira au sud aussi, mais près de l'académie Mount Carmel. Il continua à rouler, parallèle au convoi.

— T'es là ?

— Oui, fit Bolan. Je suis prêt à t'écouter. Vas-y.

— OK. Le contingent arrive de St. Louis. Une cinquantaine d'hommes et suffisamment de moyens pour en recruter davantage sur place. Ils sont arrivés depuis quelques jours, se tiennent tranquilles. Si tu veux t'en rendre compte, il faut faire un tour à Biloxi, à cent vingt kilomètres de New Orléans. Arrête-toi à Edgewater Beach et jette un coup d'œil. Il paraît qu'on y voit des choses bizarres.

— C'est leur QG ?

— Oui. *Bel Hôtel*. Rien à voir avec le syndicat. Ils l'ont choisi au hasard pour monter leur opération.

— Qui dirige la manœuvre ?

Bolan vira à l'ouest sur Fillmore Avenue, se rapprochant de Pontchartrain Boulevard et du convoi.

— Un type qui s'appelle Ciglia, répondit Turrin. Extrêmement mauvais.

— Dur ?

— On ne fait pas plus dur que ce gars-là. Et c'est pas un simple employé. S'il réussit son coup, le territoire lui revient.

— Le gros lot.

— Absolument. Alors fais attention, il sera dangereux.

— Ils le sont tous, marmonna Bolan en tournant sur Pontchartrain.

Il se retrouva cent mètres derrière le convoi.

Turrin émit un petit rire, reprit :

— C'est tout ce que j'ai pu apprendre. Comment ça va ?

— Je ne suis pas encore mort, rétorqua Bolan d'une voix gaie. Qu'est-ce qu'on raconte de l'autre côté ?

— Comme je t'ai dit, il y a beaucoup de cris contre l'homme en noir. Hal contrôle toujours la situation mais il ne sait plus pour combien de temps. Il s'oppose à une offensive contre toi en ce moment. Mais le type en Floride se fait entendre, il a des entrées chez les plus grands. Hal ne veut pas venir, mais tu sais comment ça se passe.

— Oui, fit Bolan. Au fait, j'avais raison au sujet du groupe de New York ?

— Oui. Ils dirigent la bande de St. Louis. Ils semblent croire qu'il faut agir maintenant ou jamais.

— Je ne peux pas leur permettre de réussir, déclara Bolan. Ni maintenant ni plus tard. Tu peux le répéter à Hal.

— C’est pas moi qui vais te contredire. Hal non plus. Il prétend qu’une excursion d’US Marshals va seulement compliquer la situation. Officieusement, mon pote, il est fou de joie que tu sois là-bas. Il dit que tu vas agir comme un catalyseur. Et il m’a laissé entendre qu’il y aurait d’ici quelque temps un complot monté contre Mr. V. On va le déporter parce qu’on croit pouvoir ensuite démonter toute son organisation. Mais on ne le pourra jamais si l’autre groupe prend le pouvoir. Il faudrait des années pour recommencer.

— Des siècles, déclara Bolan.

— Oui. Bon. Rien d’autre ? Besoin de quelque chose ?

— Je ne sais pas. J’ai un problème sur les bras, Sticker. Les derniers survivants.

— Hein ?

— Les deux survivants de mon équipe. Ils se trouvaient dans le coin et sont impliqués dans l’affaire. Ils ont disparu.

— Eh merde !

— Comme tu dis. Bon, je vais agir discrètement pendant quelque temps, et y regarder à deux fois avant de poser les pieds. J’avais espéré passer en vitesse, mais vu les circonstances…

— Fais un tour à Edgewater. Je ne vois pas ce que tu pourrais faire, sinon observer.

— Je sais.

— Je peux t’aider à récupérer tes amis ?

— Non, je ne pense pas. Je crois qu’on ignore toujours leur réelle identité. Je ne veux prendre aucun risque à ce sujet.

— Pas simple, ta vie, mon vieux, dit Turrin.

— C’est assez curieux de t’entendre dire une chose comme ça. Écoute, dis à Hal de se mettre en rapport avec Petro à New Orléans. Je lui ai envoyé un paquet aujourd’hui. Hal sera intéressé.

— Qui est Petro ?

— Hal le connaîtra. Dis-lui, hein ?

— T’as l’air fatigué.

— Ça fait partie des règles du jeu.

Turrin poussa un soupir.

— Fais attention, ne te surmène pas. Tu vas affronter une bande de dingues. Ils ne laisseront pas tomber comme ça.

— Ça jouera contre eux.

— Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Que je tiens à les supprimer tous.

— Pas facile. Tu vas te trouver en face de deux armées. Nord et Sud.

— Ah, il y a bien quelque chose dont j'ai besoin, Sticker.

— Quoi ?

— Le joli minois d'ici. Tu vois qui je veux dire ?

— Celui qui aime bien les sucreries ?

— Oui. Comment le vois-tu dans la hiérarchie locale ?

— En tête de liste, répondit immédiatement Turrin. Prince héritier. Pas de concurrence. Pourquoi ?

— Il a fait un coup pour quelqu'un. S'il l'a fait tout seul, c'est vraiment bizarre.

— Il se renforce ?

— Ou alors il joue un double-jeu. C'est lui qui a contacté les gars de mon équipe. Tu connais leur travail. Le type les a convoqués pour s'occuper du Financier.

— Sans blague !

— Sans blague. La semaine dernière. Ça pourrait être sur l'ordre de Mr. V. bien entendu. J'aimerais bien en savoir davantage. Tu pourrais pas te renseigner un peu ?

— Je dispose de combien de temps ?

— Aucun.

— Parfait. Ce sera facile. Quand me rappelleras-tu ?

— Disons dans deux heures, fit Bolan en consultant sa montre.

Turrin s'esclaffa.

— Effectivement c'est peu, mais tu m'as prévenu. J'essayerai, je ne te promets rien.

— Merci. Sois prudent quand même.

Turrin riait encore avec ironie lorsque Bolan coupa la communication puis accéléra pour se rapprocher du convoi de Lanza. Il compta les hommes dans les voitures et les filma grâce à une caméra vidéo dissimulée dans les parois de la caravane.

Une véritable horde de chasseurs de têtes.

Quand Rocco Lanza partait en safari, il n'y allait pas de main morte.

Bolan sourit, dépassa le convoi, quitta l'artère au croisement I-10 et vira à l'est tandis que les autres voitures continuèrent leur chemin au sud.

Il était sûr que Lanza se dirigeait effectivement vers la ferme de Vannaducci pour confronter le vieux avec les preuves de l'opération

d’espionnage. Trouverait-il Bonbon Phil Buoni à la ferme ?

Bolan était persuadé du contraire.

Toni n’avait pas été suivie après son départ de la villa au bord du lac. Il n’y avait donc aucune raison de s’inquiéter pour elle.

En revanche il y avait de quoi s’inquiéter au sujet de Blancanales et Schwarz. Bolan avait de mauvais pressentiments parce que c’était Buoni qui les avait engagés. Lorsque la Mafia faisait appel à une aide extérieure, il était rare que les employés reçoivent autre rémunération qu’une balle dans la nuque puis un cercueil en ciment.

Il n’y avait qu’un seul espoir. Il était peu probable que Buoni se débarrasse des deux amis de Bolan avant d’avoir été instruit sur le fonctionnement du système qu’il leur avait demandé d’installer. Il pourrait y avoir d’autres complications, mais Bolan était impuissant, il ne pouvait rien prévoir à l’heure actuelle.

Attendre et observer. C’était la seule façon d’agir pour l’instant.

Il y avait néanmoins une chose qu’il pouvait encore faire.

Aller secouer l’armée nordiste.

CHAPITRE XI

Bolan se souvenait du Gulf Coast du Mississippi – près de cinquante kilomètres de plages au sable blanc avec Gulfport exactement au centre – une longue route côtière bordée de palmiers, la US 90, qui va de St. Louis Bay jusqu'à la Bay of Biloxi. De l'autre côté de la route à quatre voies il y a des vieilles maisons coloniales, parfois un motel ou un restaurant. Des jetées privées s'étendent au-dessus des eaux calmes de la baie. Au large apparaissent quelques îles. Au-delà de Gulfport le paysage redevient moins féerique, plus terre à terre et clinquant. Il y a une suite de motels de luxe, de night-clubs, de restaurants, de marinas, de parcs forains, qui se termine enfin à Biloxi où il y a des centaines de bars, de bouges, de MacDonald, de boîtes de strip-tease, de bordels, de casinos privés et d'autres attrape-nigauds. Toutes les raisons pour lesquelles Biloxi a été surnommé la *Petite Las Vegas*.

Il y en a pour les touristes. Il y en a pour les autres. Différentes cultures et influences se côtoient, le résidu du colonialisme espagnol, français puis anglais. Les esclaves arrachés à l'Afrique ont aussi laissé leur empreinte. A quelques kilomètres à l'intérieur des terres il y a des communautés Cajun, des ghettos ruraux et des fermes luxueuses.

Gulfport est un port actif, un centre commercial, et Biloxi est un port de pêche renommé. A quelques kilomètres de St. Louis Bay il y a un terrain d'expérimentation de la NASA, et les techniciens de la base ont acheté des maisons à St. Louis Bay, Pass Christian, Longbeach et même Gulfport. Certaines des villas au bord de l'eau appartiennent à des personnes habitant New Orléans, Jackson et d'autres villes à l'intérieur des terres. Il y a une base et un camp d'entraînement de l'US Air Force à Biloxi. La spécialité de Pascagoula, de l'autre côté de la baie, est la construction de bateaux dans les chantiers du port.

Ainsi il y avait une foule bigarrée dans la région, accrue par la présence de milliers de touristes venus se dorer sur la plage et profiter de la mer. Normalement il aurait été très difficile de retrouver un groupe précis parmi tant d'autres, mais Bolan avait acquis une espèce de sixième sens pour cette sorte de recherche.

Edgewater Beach avait bien changé depuis le dernier passage de Bolan, quelques années auparavant. Un centre commercial avait été construit et une nouvelle marina avait été bâtie devant l'immense et luxueux hôtel. Un pont à l'intention des piétons reliait l'hôtel à la plage. Bolan effectua un passage devant l'hôtel puis fit demi-tour, entra dans le parking.

Il était midi, le soleil était au zénith et une chaleur bienfaisante s'était emparée de la région. Bolan mit des lunettes de soleil, se coiffa d'une casquette de yachtsman, enfila un blouson en nylon pour cacher le Beretta, gara la caravane entre une voiture de sport et une limousine, se dirigea vers le hall de l'hôtel.

Des groupes d'hommes se promenaient apparemment sans but précis à travers les jardins. D'autres se tenaient immobiles à l'ombre du patio. Certains faisaient nerveusement les cent pas dans l'entrée. Ces hommes étaient jeunes – vingt-cinq à trente-cinq ans – bien vêtus, bien élevés. Ils avaient tous l'air très innocents.

Mais Bolan les reconnut.

C'était des tueurs, des soldats, des torpilles qui attendaient que le moment soit venu de passer aux actes et de tuer d'autres hommes.

Il s'agissait d'une race nouvelle. Ces hommes étaient pour la plupart assez intelligents et avaient reçu une bonne éducation. Ils parlaient correctement et pouvaient se joindre à n'importe quel groupe d'hommes d'affaires ou de voyageurs de commerce sans attirer l'attention.

Dans le hall il y avait un écriteau :

MIDWESTERN TRADE GROUP
CONFERENCE ROOM D

Bolan trouva un téléphone intérieur.

— La chambre de Mr. Ciglia, demanda-t-il à la standardiste.

— Comment l'épelez-vous, s'il vous plaît ?

— Avec un C. Il fait parti du Trade Group.

— Je suis navrée, monsieur, mais je ne trouve pas son nom sur ma liste.

« Pas étonnant », pensa Bolan.

— Il n'est pas encore arrivé sans doute.

— Mais peut-être vous vous êtes trompé d'orthographe, monsieur. Nous avons un Mr. William P. Stigni qui est le directeur de la conférence.

— Ah oui, bien sûr. Il vient de St. Louis, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. Mr. Stigni m'a fait savoir qu'il se trouverait dans la salle de conférences D tout cet après-midi. Voulez-vous que je vous le passe ?

— Merci, non. Je le trouverai.

Bolan raccrocha, alluma une cigarette, examina une fois de plus les hommes qui se tenaient dans le hall d'entrée puis partit à la recherche de la salle de conférences.

La porte était entrouverte. Trois hommes se trouvaient dans la salle. Le premier était assis à une petite table et faisait une réussite. Les deux autres se tenaient devant une grande carte épinglée au mur du fond, y plaçaient des punaises de différentes couleurs en parlant à voix basse.

L'homme qui jouait aux cartes, leva les yeux en voyant entrer Bolan.

— Oui ? demanda-t-il d'une voix froide.

C'était plus un défi qu'une question. Bolan lui répondit sur le même ton.

— Mr. Stigni ?

Un homme d'une trentaine d'années quitta la carte, observa Bolan. Brun, trapu, les yeux rieurs mais la bouche cruelle. Il fixa la casquette de yachtsman.

— Je suis Stigni, répondit-il. Que voulez-vous ?

— Je me suis trompé. Je connaissais un type qui s'appelait Stigni. C'était dans le Texas.

— Larry ? demanda l'homme trapu d'une voix intéressée.

— Oui. On l'appelait Larry l'Affreux.

— Moi je m'appelle Bill. Larry était mon cousin.

— Était ?

— Il est mort.

Bolan s'adossa au mur, tira une longue bouffée de sa cigarette, joua avec ses lunettes puis dit :

— Je suis désolé.

L'homme haussa les épaules avec fatalisme.

— Ça nous arrive à tous tôt ou tard. C'est arrivé à Larry un peu plus tôt. Vous… Vous avez travaillé avec Larry ?

— Pas longtemps, répondit Bolan.

Ce n'était pas vraiment un mensonge. Il avait exécuté Larry Stigni à Dallas pendant la bataille du Texas.

— J'ai fait un boulot pour Joe Quaso.

— Joe est mort aussi, déclara Stigni d'une voix sinistre.

— Je le savais pour lui.

— Vous êtes dans le coin pour affaires ?

Bolan se laissa tomber dans un fauteuil près de la porte, allongea les jambes.

— Pas exactement.

Il rehaussa un peu sa casquette.

— Je me repose un peu. Je suis entre deux missions. On m'a appelé de New York ce matin pour me dire de passer voir un certain Mr. Ciglia. On m'a dit qu'il pourrait avoir besoin de quelques conseils techniques. Je suis… Euh… expert en certaines choses.

L'autre personnage qui se tenait près de la carte se retourna pour scruter Bolan. L'homme assis derrière la table se dégagea, le veston entrebâillé, la crosse d'un pistolet visible.

Bolan lui sourit calmement.

— T'énerve pas.

L'homme près de la carte s'esclaffa doucement.

Stigni demanda :

— Comment vous appelez-vous déjà ?

— Je ne m'étais pas présenté. Vous pouvez m'appeler Frankie. Où est Ciglia ?

— Il est sur le terrain de…

— Bill ! aboya l'homme qui se tenait près de Stigni.

Bolan rit doucement, se leva et avança jusqu'à la table sur laquelle étaient étalées les cartes. Il fouilla parmi elles un instant, trouva l'as de pique qu'il plaça bien au milieu de la réussite, puis retourna à son fauteuil, se rassit.

— Où est Ciglia ? répéta-t-il.

Stigni jeta un coup d'œil rancunier à l'homme à côté de lui.

— Jerry fait un petit parcours de golf, dit-il à l'homme qui avait présenté l'as noir.

« Voilà qui est plus coopératif », se dit Bolan.

L'as de pique est le symbole du bourreau de la Mafia – un poste qui dépend directement de la commissione – et de ses acolytes. L'étrange protocole de la Mafia veut qu'on ne montre aucune curiosité quant aux activités de ce bureau. C'est encore plus grave de poser des questions indiscrètes à ses représentants.

L'homme qui se trouvait près de la carte aux côtés de Stigni, avait tout l'air d'une torpille, et il avait complètement changé d'expression.

— Tu seras en ville pendant un moment, Frankie ? demanda-t-il d'une voix aimable.

— Je passe, c'est tout, répondit Bolan d'une voix tout aussi amène.

Il fit un clin d'œil.

— Je vais au carnaval.

Cette déclaration fut reçue avec des rires. Stigni en provoqua d'autres en disant :

— On pensait y faire un tour nous-mêmes.

Puis il ajouta pour Bolan :

— Je vais envoyer quelqu'un chercher Jerry. Il est parti il y a à peine une demi-heure. Il ne rentrera pas avant…

Bolan leva la main.

— Ne te dérange pas. Je passais juste pour dire bonjour. Peut-être revoir quelques amis. Ça va bien à St. Louis ?

— Ça devient difficile, répondit Stigni.

— C'est plus ce que c'était, ajouta son compagnon. C'est comme ça pour l'État tout entier.

— C'est à cause de ce jeunot de gouverneur, expliqua le jeune garde d'une voix plaintive.

Stigni soupira.

— Ce sont les commissions anti-crime de Kansas City et les confrontations armées des maquereaux de Rolla qui nous perdront.

— Eh bien, les choses s'amélioreront après Mardi gras, fit Bolan d'une voix rassurante. Hein ?

Ouais, rétorquèrent tous les autres en riant.

— Vous dominez bien la situation, je vois.

— Je crois, oui, dit Stigni. Enfin, je le croyais. Il y a quelques petits problèmes maintenant.

Il indiqua la carte.

— On reçoit des renseignements de l'intérieur de la famille. Tout est prévu, bien réglé. On pensait passer en vitesse, en douceur. Discrètement. Personne n'aurait rien su avant qu'il ne soit trop tard. Mais maintenant Jerry n'est plus très sûr. Je pense que tu as entendu parler de ce qu'a fait ce fumier de Bolan. Il faudra sans doute faire la guerre maintenant.

Le fumier de Bolan se leva, s'approcha de la carte. New Orléans et sa banlieue. Des punaises multicolores et des cercles au feutre rouge

indiquaient les endroits à prendre. Bolan ne découvrit rien d'étonnant.

— Et le recrutement ? demanda-t-il tranquillement.

— Ça marche très bien, répondit Stigni d'une voix joyeuse. On en a engagé une trentaine ce matin. On en trouvera encore trente ou quarante avant ce soir.

— Ce qui te donnera quoi ? Cent, cent vingt-cinq hommes ?

— Oui.

— Des types bien ?

— Pas mal.

L'homme assis à la petite table, le jeune garde, rit malicieusement :

— Suffisamment bien pour encaisser les premières balles. Mais on ne trouve pas le gratin en raclant les bas-fonds.

— On en a trouvé quelques-uns dans la région Mobile-Pensacola, annonça la torpille près de Stigni. Ils sont meilleurs.

— Tu peux changer de ville, gloussa le jeune tueur, mais les bas-fonds sont les bas-fonds.

Le dénommé Frankie s'apprêtait à repartir.

— Bon. Dites à Ciglia que je vais m'intéresser au problème Bolan. Je pourrai peut-être arranger un peu les choses.

— Ça serait formidable ! s'écria Stigni. Entube-le pour moi, d'accord ?

— Jerry va pas être content qu'on ne l'ait pas fait chercher, annonça la torpille. Il aimerait bien faire ta connaissance, j'en suis sûr.

— Dis-lui qu'on se retrouvera pendant le carnaval.

La torpille lui sourit amicalement.

— D'accord, je le lui dirai, Frankie.

Bolan agita la main, sortit de la salle.

En fait, personne n'avait besoin de dire quoi que ce soit à Jerry.

Bolan se dirigea vers le club house. Il avait l'intention de dire quelque chose à Ciglia.

A sa manière…

CHAPITRE XII

Le club house était vide. Bolan vit un écriteau « Parti déjeuner », prit le grand carnet derrière le comptoir.

Apparemment les golfeurs d'Edgewater Beach, pour la plupart, préféraient prendre le départ de bon matin. Aucun groupe n'était parti après dix heures sauf un groupe « Jackson et compagnie » à onze heures quarante-cinq.

Bolan étudia le plan du parcours, calcula l'emplacement du trio, regagna la caravane, partit à l'intérieur des terres sur une petite route isolée qui longeait le parcours puis commença à traverser les champs en tout terrain.

Il trouva un emplacement rêvé. Un petit bosquet de pins sur un monticule qui surplombait le départ du huitième trou.

Le départ se trouvait à environ cinq cents mètres. Il prit ses instruments optiques et vérifia. Quatre cent quatre-vingts. Ligne droite sur le *fairway*.

Il sortit la Weatherby Mark IV. C'était une grosse pièce lourde qu'il avait encore alourdie, et qui tuerait un grizzly à huit cents mètres.

La meilleure distance de tir pour la Weatherby était quatre cents mètres, car la montée puis la descente de la trajectoire de la balle finissait par annuler tout besoin de rectification. Consultant un graphique, Bolan régla le télescope, jaugea le vent, décida qu'il n'y aurait aucune correction à faire de ce côté-là.

Il examina le champ de tir, le quadrilla, imagina la chorégraphie de la scène, avec les mouvements probables des cibles. Il scruta le fond du paysage et l'avant plan du terrain. Il considéra les possibilités d'un passage devant lui, l'approche des cibles, l'évasion des cibles, l'emplacement éventuel des cibles.

Puis il attendit.

*

* *

Il pensa à la conversation qu'il avait eue avec Stigni et ses acolytes, il pensa à Vannaducci, à Buoni et à Lanza, à toute la famille décatie de New Orléans. Il pensa à Ciglia qui nourrissait des rêves

d'empire, il pensa aux tueurs venus de St. Louis et à la coalition new-yorkaise.

Mack Bolan connaissait bien ses ennemis. A vrai dire il n'y avait pas de famille, ni le sens de la fraternité.

Bolan n'était pas le pire ennemi de la Mafia. Pas plus que les agents fédéraux ou les commissions anti-crime. Pas plus que la police.

La Mafia était sa propre ennemie. La plus implacable.

Une famille !

Une harde de loups, oui ! Une bande de porcs !

Une troupe de fauves qui chassaient ensemble. Mais dès que le gibier tombait sous leurs coups de griffes, ils s'entretuaient dans l'espoir d'arracher les plus beaux morceaux.

Il fallait bien que quelqu'un se charge de les supprimer…

*

* *

L'attente prit fin, les pensées se dissipèrent. Une petite voiture électrique venait d'apparaître dans la mire du télescope, ralentissait près du départ du huitième trou.

Bolan posa la Weatherby, prit ses jumelles. Il examina l'entourage des trois mafiosi, voulant s'assurer qu'il n'y avait pas de promeneurs innocents dans le coin, puis fixa les trois hommes pour confirmer l'impression qu'il avait eue immédiatement d'instinct.

Deux d'entre eux n'étaient que des gardes du corps, ils ne faisaient même pas semblant de jouer au golf. Ils se tenaient chacun de son côté du trou, regardant constamment autour d'eux. Ils étaient jeunes et avaient l'expression cruelle de ceux qui tueraient père et mère si le chef leur en donnait l'ordre.

Le troisième portait un pantalon large et un polo de couleur vive. Il était coiffé d'une casquette dont la visière était en plastique fumé. Assez beau, très brun, le corps un peu gras mais très musclé, il devait avoir dans les trente-cinq ans. Le polo était trempé de sueur et les bras velus luisaient sous les rayons du soleil. Il ne faisait pourtant pas terriblement chaud.

Il n'y avait aucun doute sur l'identité de cet homme. Bolan ne l'avait jamais vu auparavant, mais le visage était bien celui d'un petit général nordiste. C'était Ciglia.

Bolan reprit la Weatherby, colla l'œil au télescope, vit Ciglia essuyer sa balle, faire le tour du *tee* en examinant le *fairway,* se

demandant sans doute de quel bois il allait se servir.

Un golfeur très sérieux. Mais Ciglia prenait sûrement tout au sérieux.

Bolan fixa les gardes à travers le télescope puis refit le mouvement de triple tir, calculant leur réaction probable.

Trois coups rapidement tirés. X, Y, Z. Sans jamais quitter l'œilleton, sans perdre un millième de seconde.

La cible principale n'était pas un homme, mais la petite balle blanche marquée de quatre points bleus, propre et brillante, que Ciglia installait sur le *tee*.

Tandis que Ciglia levait le club, commençait à frapper la balle, le percuteur de la Weatherby tombait par une poussée de plus de deux tonnes, le projectile brûlant devança le bois de Ciglia.

La balle blanche se désintégra sur le *tee*. Ne pouvant arrêter son mouvement, le golfeur fut emporté par son élan, tomba de côté, masquant un instant la seconde cible, un visage ahuri qui emplit le télescope dès que Bolan visa le point Y.

Le visage était braqué vers Bolan, l'homme effaré cherchait d'où était venu ce roulement de tonnerre. Le percuteur frappa une nouvelle cartouche et la balle fila sur quatre cent quatre-vingts mètres pour faire exploser la tête du garde. Déjà Bolan repérait la cible Z qui réagissait en paniquant comme prévu.

Dans sa mire Bolan vit une oreille encadrée de boucles brunes. La cible décrivait un mouvement descendant, se flanquait rapidement par terre. Le type ne s'en relèverait plus. Bolan baissa la Weatherby d'environ deux millimètres, caressa la détente de la grosse carabine. La cible Z cessa d'exister.

Le choc sonore du troisième coup roulait encore quand Bolan posa la Weatherby pour reprendre ses jumelles et évaluer la situation autour du départ du huitième trou.

Les deux gardes du corps n'accompagneraient pas leur patron à New Orléans. Ils avaient tous deux la cervelle généreusement répandue dans l'herbe du Mississippi.

Quant au chef, il rampait aussi vite qu'il pouvait pour s'abriter, la tête baissée, le cul en l'air. Il n'avait plus aucun doute sur ce qui était arrivé à sa balle de golf. Le golfeur qui prenait son jeu au sérieux n'avait plus qu'une idée en tête : sauver sa vie. Il plongea dans un *sandtrap* près du *green* du septième trou.

Bolan rangea la Weatherby et regagna la caravane.

Il n’avait pas voulu tuer le général nordiste dans le Mississippi, il le voulait vivant à New Orléans. Un peu moins sûr de lui pourtant, un peu moins prétentieux.

Ciglia venait de recevoir le message de Frankie.

Il téléphonerait sans doute aussitôt à New York et poserait une foule de questions embarrassantes. Il serait sans doute encore plus embarrassé par les conclusions qu’il tirerait des réponses qu’on lui donnerait.

L’armée du Nord allait passer un mauvais moment à New Orléans.

CHAPITRE XIII

Bolan écoutait la radio de la police d'Etat quand la réaction officielle après le coup d'Edgewater Beach se fit connaître. S'il comprenait correctement les signaux, la police allait tenter de cerner toute la région côtière. Cette rapidité d'exécution le surprit. C'était comme si la police n'avait attendu que le mot d'ordre pour agir. Maintenant elle agissait.

Les principaux barrages avaient été installés pour contrôler les véhicules quittant Biloxi vers l'est, ainsi que ceux qui quittaient Gulfport vers le nord. Bolan avait tout de suite décidé d'éviter l'Interstate 10 pour son retour à New Orléans, et d'emprunter plutôt l'US Route 90 qui longeait la côte. Du moins jusqu'à la frontière de la Louisiane.

Tandis qu'il traversait Pass Christian il entendit un *dispatcher* donner l'ordre à une voiture de patrouille de Bay St. Louis-Waveland de gagner l'extrémité ouest du Bay St. Louis Bridge. Bolan perdit la course d'environ six longueurs.

C'était embêtant, agaçant. La dernière chose dont l'Exécuteur avait besoin à ce moment-là était une fouille de la caravane. Mais il n'y avait pas de quoi paniquer.

Le portrait robot de la police n'était pas très bon. Il s'était offert les meilleurs faux du monde. L'équipement spécial dans la caravane était parfaitement dissimulé, introuvable à moins de démanteler les parois.

En général, les flics qui s'occupent d'un barrage n'ont pas le temps de vérifier chaque véhicule en profondeur, à moins de trouver quelque chose de suspect. Ceux-ci chercheraient sûrement une chose suspecte. Bolan se montrerait parfaitement banal.

Arrivé au barrage il découvrit qu'il n'y avait qu'une seule voiture de patrouille, qu'un seul policier. Du suicide, si le fugitif était dangereux.

Il avança au ralenti, baissa la vitre, sourit largement :

— Alors, on a kidnappé une mouette ? plaisanta-t-il.

Le flic était jeune, mais il avait reçu un bon entraînement policier et n'oubliait pas la politesse de rigueur envers tous les touristes. Il

sourit poliment à son tour :

— Pas exactement, monsieur. Il y a eu une fusillade un peu plus bas sur la côte. Vérification de routine. Vos papiers, s'il vous plaît, monsieur.

Bolan les lui tendit.

— Rien d'autre, monsieur ?

Bolan lui tendit une carte de presse et deux cartes de crédit, chercha d'autres documents au fond de sa poche.

— Ce pont n'était-il pas à péage avant ? demanda-t-il. La dernière fois que je suis passé ici…

— Pas depuis Camille, monsieur.

— Qui ?

— Un ouragan, monsieur. Le péage a été intégralement détruit, et je pense que l'État a décidé qu'il était temps de le supprimer définitivement.

— Ah les tornades, c'est terrifiant. Vous avez bien dit, une fusillade ?

— Oui, monsieur.

Le jeune policier lui rendit ses divers papiers et cartes.

— Navré de vous avoir fait attendre, monsieur. Vous pouvez continuer.

Bolan le salua, démarra.

Une voiture sans insigne mais visiblement envoyée par l'administration arriva en trombe tandis que Bolan repartait. Le renfort arrivait un peu tard ! Bolan recommença à respirer normalement et traversa tranquillement la petite communauté de Bay St. Louis.

Qu'il ait pu passer sans encombre à travers un barrage routier ne le surprit aucunement. Nombreux étaient les vieux flics qui l'avaient fixé dans le blanc des yeux, sans jamais le reconnaître. Son véhicule n'était pas, non plus, précisément celui d'un tueur.

Il n'y aurait plus de barrages sur cette route. Bolan avait maintenant le temps de penser à autre chose, et il y avait bien des choses qui le préoccupaient.

Il se trouvait à une heure de route de New Orléans. Avec un peu de chance il arriverait à l'angle de Claiborne et Canal à quatorze heures, juste à temps pour son rendez-vous avec Toni. En attendant il avait une heure de retard pour appeler Léo Turrin, sans compter qu'il devait être trop éloigné d'un relais pour son radiotéléphone. Il

essaya tout de même, eut la bonne surprise d'obtenir de bonnes conditions de communication et demanda le numéro de téléphone dans le Massachusetts.

La voix prudente de Léo répondit dès la première sonnerie.

— Ouais ?

— Désolé, je suis en retard.

— Je commence à m'y habituer. Mais qu'est-ce que tu essayes de faire ?

— De survivre. Pourquoi ?

— J'étais inquiet. Je viens de parler au bureau de New York, j'allais aux nouvelles. C'est le chaos là-bas. Qu'est-ce que tu as été faire ?

Bolan rit brièvement.

— J'ai un peu bousculé nos amis.

— C'est pire que ça. On envoie une équipe de secours en charter.

— Tant mieux, fit Bolan. Ça énervera encore plus le petit général.

— Les chasseurs de scalps poussent des cris. Ils se demandent comment tu as appris si vite où les types se trouvaient.

— Tu t'es couvert ?

— Oui, bien sûr. Je me fais toujours tout petit. Ça paye d'avoir des copains bavards. Ah, je crois que tu as raison au sujet de la « Confiserie ». Il a parlé plusieurs fois à la *commissione* depuis quelques mois. Lui et un autre.

— Qui ?

— La « croix tordue ».

C'était le mot de code qui voulait dire « la Gestapo », autrement dit l'homme fort de New Orléans, Enrico Campenaro, le bras droit de Vannaducci.

— Très intéressant, fit Bolan. Tes conclusions ?

— Sûrement les mêmes que les tiennes, répondit Turrin. Ils trahissent le vieux. Ils pensent probablement qu'il vaut mieux le tuer eux-mêmes que de mourir avec lui.

— Oui, gronda Bolan.

Malgré tout ce qu'il avait déjà vu, malgré le sang qu'il avait répandu, cette sorte de trahison dégoûtait profondément Bolan. D'après ses renseignements, Marco Vannaducci aimait Bonbon Phil Buoni comme un fils – comme le fils qu'il n'avait jamais eu, le fils qu'il n'avait jamais pu même adopter. Quant à Campenaro, ce n'était

qu'une frappe parmi tant d'autres quand le vieux l'avait fait sortir de Bourbon Street. Il lui avait ensuite remis la garde de l'empire.

Assurément, la Mafia est une drôle de famille.

— Tu es toujours là ? demanda Turrin.

— Oui, désolé, Sticker. Je me disais que nous côtoyons un monde dégueulasse, et que ça nous salit, toi et moi.

— On l'a choisi, lui rappela Turrin.

— Tu as parlé à Hal ? demanda Bolan d'une voix triste.

— Oui. Il te remercie. Il a parlé au type en question, m'a rappelé pour que je te remercie encore une fois. Il dit qu'il n'y a aucune chance qu'il puisse arriver à Nolan avant Mardi gras.

Turrin se mit à rire.

— Il va être promu.

— Quel poste ? Quand ? demanda Bolan avec intérêt.

— Il est évident qu'il y a quelqu'un qui n'apprécie pas les efforts de Hal au sein *d'OrgCrime*. J'ai l'impression qu'il va se retrouver procureur général adjoint d'un autre district d'ici peu.

— Eh ben, voilà, voilà. Striker, Washington est pourri de l'intérieur, gronda Bolan.

— Toi, tu penses à quelque chose ! déclara Turrin d'une voix accablante.

— Et comment !

— Ne vas pas à Washington, tu m'entends ! La dernière fois que tu…

— Tout doux, tout doux ! interrompit Bolan. Je dois d'abord me tirer de Nolan. Tu n'as plus rien à m'apprendre ?

— Non, rien. J'ai voulu en savoir plus long sur tes amis, mais il n'y avait rien à faire. Rien du tout. S'il y a des complices ici, ils n'en parlent pas.

— OK, si tu étais là, je t'embrasserais, fit Bolan.

— Et puis quoi encore ! s'indigna Turrin.

Bolan rit, raccrocha.

Reprenant son sérieux, il démarra, reprit la route de New Orléans.

CHAPITRE XIV

Le lieutenant Petro se frotta vigoureusement les yeux, s'adressa aux murs de son bureau :

— Il est pas vrai, ce mec.

Jack Petro n'avait jamais connu d'homme qui pouvait mener ce train d'enfer nuit et jour sans repos ni sommeil. Ni un verre d'eau ou quelque chose.

Au début il n'avait pas cru que c'était Bolan qui avait fait le coup dans le Mississippi. Comment aurait-il pu passer la nuit et la matinée à tuer des hommes à New Orléans puis aller jusqu'à Gulfport à temps pour le déjeuner, et y faire encore un massacre d'autres ?

Puis il avait connu les détails de l'incident. Les types avaient encaissé en pleine tête. Tirés comme des lapins par un homme qui se trouvait à presque cinq cents mètres d'eux – la longueur de cinq terrains de foot, nom de Dieu ! Des professionnels qui devaient s'attendre à un attentat ou quelque chose, quoi !

Puis le clou. Bolan avait ouvert les hostilités en tirant sur une balle de golf…

Ça ne pouvait être que Bolan.

Quant à Hal Brognola, le super-agent fédéral, il n'avait pas caché ses sentiments envers Bolan. Il l'adorait ! Il avait voulu l'engager, le faire amnistier, lui remettre une licence de détective… Et l'autre avait refusé ! Il avait refusé l'amnistie, la licence et le droit de continuer à faire ce qu'il faisait, mais dans la légalité. Pourquoi ? Cela indiquait bien que le gars avait un certain caractère, non ? Peut-être avait-il simplement un instinct de mort très poussé… peut-être avait-il *envie* de mourir jeune.

— Eh merde ! s'écria Petro.

Épuisé, il prit le téléphone, composa le numéro de son collègue à la préfecture.

— Qu'est-ce qu'ils font à propos du coup dans le Mississippi ? demanda-t-il à son ami.

— Ils tournent en rond, se lamentent, se prennent la tête dans les mains, répondit l'autre avec cynisme. Comme nous, quoi.

— Logique. Mais qu'est-ce qu'ils font au sujet des indésirables venus du grand Nord ?

— Ah ! Justement, c'est une question intéressante que tu me poses.

— Alors essaye de me donner une réponse aussi intéressante.

— Eh bien, tu sais qu'ils n'ont pas enfreint la loi. Du moins, pas qu'on le sache. Les morts possédaient un port d'arme.

— Valide dans le Mississippi ?

— Oui. Valide aussi en Louisiane.

Petro poussa un petit sifflement, ahuri.

— Qui le leur a donné ?

— On fait des recherches en ce moment.

— Bien sûr.

Petro lança son crayon contre le mur du bureau, furieux, impuissant.

— Ça sera un cul-de-sac, comme d'habitude. Ils ne découvriront rien.

— Tu prends les choses trop à cœur, répondit son ami. Un jour on arrivera à abattre les cloisons.

— Tu parles !

— Remarque, la vision sera tellement hideuse qu'on en remontera d'autres.

Ils faisaient tous deux un métier où le cynisme était de rigueur. Cela leur permettait de conserver un peu d'estime pour leurs supérieurs.

— J'aimerais bien qu'on m'avise des mouvements du groupe de St. Louis, dit Petro.

— On est en rapport avec le Mississippi. Ils essayent toujours de trouver une solution.

— Quelle est notre position officielle ?

— Que le groupe reste où il est pour qu'on le surveille tranquillement. Nous sommes sûrs que sa présence ici est liée à l'arrivée de Bolan. Les deux problèmes n'en font qu'un. C'est pas la peine qu'ils quittent le Mississippi juste pour faire un saut de puce jusqu'en Louisiane.

— Ils viendront de toute façon, déclara Petro.

— C'est aussi le sentiment général qui règne ici. On pense qu'ils se servent du Mississippi comme QG. Au moins on a l'avantage de savoir qu'ils sont dans le coin…

— Grâce à Bolan, interrompit Petro. S'il avait fallu compter sur nos propres services…

— Et on sait aussi qu'ils sont arrivés séparément pendant trois jours. Si l'État du Mississippi leur demande de décamper, ils partiront s'établir ailleurs. Nous, on préfère qu'ils restent où ils sont. On les surveille.

— Ils vont venir à New Orléans pour le carnaval ! s'écria Petro.

— Peut-être, peut-être pas…

— Moi je le sais !

— Qui te l'a dit ?

— Mack Bolan, l'Exécuteur lui-même !

Il y eut un silence, puis :

— Ah oui ? Un vieux copain à toi ?

— Non, un nouveau copain, gronda Petro. Il m'a envoyé un paquet dans le courrier ce matin. C'est effarant. Tu parlais de certaines cloisons, tu vas les voir crouler, mon vieux. Si j'arrive à ne pas perdre ces papiers.

— J'aimerais les voir.

— Tu verras des photocopies, dès que les originaux seront sous scellés et munis d'un engin infernal.

— Dis, tu deviens parano, fit l'ami d'une voix maussade.

— Il y a de quoi. Mais c'est une bonne méthode pour rester en vie.

— Jack… Viens me voir. On trouvera une solution. Et apporte-moi ce matériel.

— Pas question, dit Petro. Je ne bouge pas d'ici. Je m'attends un peu à ce qu'il me rappelle au téléphone. Je veux rester ici au cas où. Tu sais, j'ai l'impression qu'il ne dort jamais, ce type. Moi je tombe de sommeil. J'en ai le tournis.

— Quel type ?

— Bolan, crétin.

— Mais il est dans le Mississippi !

— Il l'était. Il n'y est pas resté longtemps, tu peux me croire.

— Tu penses réellement qu'il va te téléphoner ?

— Eh oui, mon vieux.

— Alors j'arrive.

— C'est ça. Je te montrerai quelque chose d'intéressant. Tu seras sur le cul. Finies les cloisons !

Petro raccrocha brutalement le téléphone. Il alluma une cigarette, tira une longue bouffée, fixa haineusement les murs de son bureau.

« Cerné, emmuré, cloîtré, se dit-il. Voilà pourquoi Bolan avait refusé l'amnistie et la licence ! Il refusait de se laisser handicaper par les limites de l'esprit humain. »

Petro se leva, s'approcha du mur, écrasa violemment la cigarette contre les briques laquées.

— Putains de murs ! gronda-t-il furieusement.

CHAPITRE XV

Bolan prit la route I-10 à Slidell, la quitta à Canal, tourna sur Claiborne et aperçut aussitôt Toni qui l'attendait malgré son retard de dix minutes.

Elle s'était changée et recoiffée, mais il n'eut aucun mal à la reconnaître. C'était une fille extraordinaire. Il avait hâte de la retrouver.

Elle regarda la caravane ralentir près d'elle, l'examina d'un regard ébahi puis monta rapidement à bord en poussant un petit soupir d'aise lorsque Bolan ouvrit la portière latérale en actionnant le mécanisme hydraulique.

— Montez à bord ! appela-t-il.

Il redémarra aussitôt. Elle tituba un peu en remontant vers l'avant. En arrivant dans le poste de pilotage elle dit :

— Chouette ! Très chouette ! Le repos du guerrier, quoi.

— C'est mon arme secrète, répondit Bolan en souriant. Entrez.

Elle se laissa couler dans le siège moelleux à côté de lui, puis se mit à rebondir plusieurs fois pour en éprouver le confort.

— Très sexy, dit-elle.

Puis elle fondit en larmes.

Bolan se tut, dirigea adroitement la caravane à travers les rues encombrées, regagna la route Interstate, prit la direction du Greater New Orléans Bridge. Toni se calma, le regarda longuement puis annonça :

— Voilà, l'hystérie est terminée. Je suis tranquille pour une semaine maintenant.

Elle se frotta vigoureusement les yeux et fit entendre un petit rire nerveux.

— J'ai réussi, Mack ! déclara-t-elle avec fierté. Je suis entrée chez Lanza, je lui ai tout dit. Et il m'a crue !

— Je sais, fit Bolan d'une voix énigmatique. Vous avez été très bien, Toni.

— Comment le savez-vous ? Les circuits ont été coupés. Vous êtes allés à la plage ! c'est impossible…

— J'étais avec vous à chaque instant.

— Moralement sans doute, acquiesça-t-elle gentiment. Mais ne me croyez pas si bête que ça, je sais quand on me… Vraiment ?

— Oh, je n'ai pas fait de spiritisme, Toni. Regardez cet appareil.

Il activa l'écran du périscope.

— On se sert du levier rouge pour le balayage horizontal, du levier noir pour le balayage vertical. Le petit bouton au bas de l'écran permet de régler la mire.

Elle regarda l'écran, incrédule, puis scruta le visage de granit de Bolan. Comprenant subitement, elle activa les leviers en fixant l'écran.

— C'est fabuleux, chuchota-t-elle, émerveillée.

Elle se pencha en avant pour trouver l'immeuble qu'elle avait isolé sur l'écran, voulant le voir sans l'instrument optique.

— Mais cet immeuble est à plus d'un kilomètre et demi !

— Oui. J'ai des bonnes oreilles aussi grâce à ce micro directionnel. Je peux également capter les messages radio.

Il éteignit le périscope, ferma le compartiment où était installé l'écran.

— Je vous ai suivie chez Lanza.

Il lui sourit brièvement.

— Vous êtes très persuasive.

— On m'a dit que je serais capable de vendre un chapelet à un protestant, dit-elle en riant. Il paraît que c'est un don. Il n'y a rien que je puisse vous vendre, Mr. Bolan ?

— Je ne sais pas. Qu'aviez-vous en tête.

— A vous de choisir ce qui vous plaira.

Bolan préféra ignorer l'implication.

— Croyez-vous pouvoir vendre un quart de million de dollars à une petite frappe qui n'en a jamais possédé plus de mille ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Mais qu'est-ce qu'il pourrait offrir en échange de deux cent cinquante mille dollars ?

— Sa vie peut-être. Ou encore le retour de deux amis de Mack Bolan.

— Hourra ! s'écria Toni. Je savais que vous trouveriez ! Vous avez un plan ?

— Un projet, disons. Mais ce sera à vous de jouer une fois de plus.

Il lui jeta un coup d'œil avant de quitter l'Interstate. Elle attendit patiemment qu'il ait pu faufiler la grande caravane à travers les

embouteillages et pris la direction des quais. Il ajouta finalement :

— Ce sera beaucoup plus dangereux cette fois.

— N'essayez pas de me faire peur, on ne m'intimide pas.

— Vous vous croyez suffisamment forte ?

— Plus que suffisamment, fit-elle d'une voix ferme et décidée.

Bolan rit doucement, rangea la caravane à l'ombre d'un entrepôt de Water Street, entraîna la jeune femme dans le compartiment salon à l'arrière, la fit asseoir, la regarda en silence un moment.

Elle le fixa calmement, finit par sourire.

Bolan sourit aussi.

— Vous avez une licence de détective privé ? demanda-t-il.

Elle acquiesça :

— Bien sûr. Sinon nous ne pourrions pas travailler. Il faut absolument être en règle dans notre métier. Nous le sommes. Et agréés dans cet État.

— OK. Vous êtes armée ?

Elle ouvrit son sac, lui montra un petit 25 automatique avec une crosse en nacre.

— J'ai un port d'armes, ajouta-t-elle.

— C'est bon pour la frime, dit Bolan en désignant le minuscule pistolet. Mais si vous avez envie de tuer quelqu'un, il faut lui tirer dans la bouche.

Elle fit la grimace.

— J'espère que je n'aurai jamais à m'en servir. Je le pourrais, ne vous en faites pas pour ça. Rosario m'a fait travailler comme une folle. J'ai dû tirer cent cinquante mille fois sur une cible mouvante. Mais je… Dans la bouche ? Vraiment ?

Il opina.

— A travers les dents. Quand on tire sur quelqu'un il vaut mieux aller jusqu'au bout. Ne faites jamais ces choses à moitié.

Il ouvrit un placard dissimulé où il prit une mallette épaisse.

— Voici les deux cent cinquante mille dollars.

Les yeux dans le vide, elle réfléchissait toujours à ce qu'il avait dit juste avant de prendre la mallette. Elle secoua la tête, le regarda avec sérieux.

— Qui est-ce que je dois aller voir ?

Il prit une liste dans sa poche, la lui tendit.

Elle parcourut la liste du regard, les yeux ronds.

— Tous ces hommes ?

Il acquiesça.

— Ce ne sont pas des premiers communiants, vous savez. Maquereaux, trafiquants, hommes de main, *bookies,* tueurs à gages… J'avais d'autres projets en tête à leur sujet mais…

Toni examina de nouveau la liste.

— Les adresses sont toujours valables ?

— Elles l'étaient ce matin à l'aube. Quelques-uns ont peut-être quitté la ville en vitesse, mais c'est tout. Ces hommes travaillent pour Bonbon Phil Buoni. Votre célèbre Mr. Kirk.

— Qu'est-ce que je leur dis ?

— A vous de trouver le biais. Mais voici la base de votre argument : Phil Buoni n'en a plus pour longtemps. Mack Bolan lui en veut énormément pour avoir kidnappé ses deux copains. Buoni est condamné à brève échéance. Vous pouvez ajouter que Buoni est en train de trahir son capo, Marco Vannaducci. Il s'acoquine à des mauvais éléments new-yorkais. Vannaducci le sait déjà ou ne va pas tarder à le savoir. Ces messieurs vont perdre leur chef. Pis encore, ils vont perdre leur gagne-pain. La guerre se prépare, les rues seront mises à sac. Lorsqu'elle sera terminée, il n'y aura plus aucun territoire digne de ce nom. Vous leur offrez l'occasion de s'en tirer avant la bataille, les poches remplies d'un quart de million.

Très impressionnée, Toni réfléchit à la supercherie.

— Ça marchera, mais est-ce que ces hommes savent vraiment quelque chose ?

— Sans doute pas. Mais ils sont bien placés pour se renseigner. C'est difficile de garder le secret dans ce milieu, surtout quand une pareille somme est en jeu. Puis il y a une éventualité sur laquelle il vaut mieux ne pas compter mais qui existe néanmoins : l'un de ces messieurs détient peut-être Able Group lui-même.

— Ils pourraient s'associer, dit la jeune femme. S'organiser, passer la ville au peigne fin… La chasse au trésor avec un véritable trésor à décrocher. Comment est-ce que je les persuade que le trésor existe vraiment ? Qu'on leur remettra l'argent ?

Bolan sourit.

— Vous allez les appâter. Vous remettrez mille dollars à chaque type auquel vous aurez affaire. Ils ne sauront pas refuser. Vous lui donnerez mille dollars qu'il s'intéresse à la proposition ou pas. Son intérêt grandira. L'argent facile comme ça, provoque toujours une réaction. Bientôt les autres viendront vous trouver. C'est là que ça

deviendra délicat, parce qu'on va vous mentir. Il faut que vous soyez ferme, que vous leur fassiez comprendre que vous représentez Mack Bolan, et que c'est lui qui détient la grosse somme. Il la remettra à celui qui lui rendra ses deux amis en bonne santé.

— Où les restitueront-ils ? Quelle garantie ont-ils de toucher la prime ?

— La parole de Bolan. Ils savent comment je travaille, ils accepteront ma parole. Ils prendront contact avec vous lorsqu'ils auront récupéré Able Group. Ensuite ils recevront des instructions pour procéder à l'échange.

— Vous allez vraiment remettre cette somme à quelqu'un ?

Bolan haussa les épaules.

— Cet argent n'est pas le mien. Je m'en sers lorsqu'il le faut, c'est tout. En ce moment il le faut.

— Et s'ils vous trahissent ? Votre tête est mise à prix.

Il sourit.

— Ce serait plus difficile de toucher cette prime-là. Il y a quelques milliers d'hommes qui ont voulu essayer. Ils sont tous morts. Mais vous pourriez cependant le leur rappeler. Mon offre est plus sûre, plus avantageuse. Vous croyez pouvoir les convaincre ?

— Bien sûr, déclara Toni d'une voix pleine de confiance en elle. J'espère seulement que quelqu'un pourra conclure le marché.

Bolan prit une grosse enveloppe brune dans le placard derrière les boiseries.

— Ça, c'est pour appâter. Soyez généreuse mais ne vous laissez pas duper. Les rues sont déjà peu sûres et cela va empirer. Ne faites aucun marché avec quelqu'un qui ne serait pas sur la liste. Et cette fois-ci je ne pourrai pas jouer les anges gardiens. Je vais être occupé ailleurs, très occupé. Si vous vous faites assassiner, je ne vous le pardonnerai jamais.

Elle rit nerveusement.

— Ça vous ennuierait vraiment, je crois.

— Vous n'en êtes pas plus sûre que ça ? Ce n'est pas flatteur. Écoutez-moi, Toni, vous avez un avantage énorme en dehors de votre beauté, c'est la classe. Les types à qui vous allez avoir affaire, respectent la classe chez une femme. Sinon elle n'est qu'une « nana ». Vous êtes différente. Utilisez intelligemment cette différence et n'ayez pas l'air de les draguer, surtout pas !

Elle baissa les yeux.

— Vous avez surpris mon petit numéro avec Lanza.

— Oui. C'était parfait, vu à qui vous aviez affaire. Lanza est un mafioso, mais c'est un mafioso qui a un peu de classe aussi. Les types sur la liste sont des bêtes, des fauves. Ne leur donnez pas le moindre prétexte de vous traiter en égal. Ils vous dévoreraient.

Bolan détacha la petite chaîne en or et le crucifix qu'elle portait.

— Ils détestent les catholiques aussi ? murmura-t-elle.

— Ils se confessent toutes les semaines pour la plupart. Ce sont tous de bons croyants. Ils sont très pieux pendant une dizaine de minutes chaque semaine.

Il fit glisser une médaille de tireur d'élite sur la chaîne.

— Ils craignent parfois Dieu, mais ils ont une peur incontrôlable de *ça*. Ne cachez pas cette médaille. Mais n'en faites pas trop. Ils la remarqueront et ils comprendront.

— De la classe, en somme, fit Toni avec un sourire malicieux.

Il attacha la chaîne autour de son cou, posa les mains sur ses épaules, l'embrassa sur la bouche puis murmura tout bas :

— Tenez bon.

Elle noua les bras derrière son dos, se lova contre lui pour lui rendre longuement son baiser. Bolan sentait le cœur de la jeune femme cogner dans sa poitrine quand il la serra dans ses bras.

Au bout d'un moment Bolan s'efforça de la repousser doucement, de se dégager du corps qu'il désirait tant.

— Ce n'est pas le moment, fit-il enfin d'une voix rauque.

Longtemps Toni regarda l'homme à côté d'elle, puis elle baissa les yeux en soupirant :

— OK. Je tiens bon.

CHAPITRE XVI

Bolan déposa Toni Blancanales à une centaine de mètres de sa voiture, contrarié d'avoir à l'envoyer seule parmi les fauves. Mais c'était une professionnelle et il pensait qu'elle saurait se défendre.

Après tout, les femmes étaient bien plus habiles en ce domaine que la plupart des hommes ne voulait bien l'admettre. De plus, Toni était une femme exceptionnelle.

Il avait connu d'autres femmes exceptionnelles, d'autres hommes exceptionnels – certains n'avaient pas survécu…

Il refoula ces pensées sinistres, se concentra sur les problèmes qui se présentaient à New Orléans.

Buoni était grillé, il en était sûr. Il n'avait pas encore eu le temps de vérifier les répercussions de la visite de Toni chez Lanza, mais il imaginait fort bien ce qui en résulterait. Favori ou pas, Buoni était soupçonné par ses pairs. De toute façon, en mauvaise posture.

Bolan sourit cruellement en pensant à la situation. A présent on saurait que Jack Petro avait reçu les dossiers financiers de l'empire Vannaducci. Vingt-quatre heures auparavant, ces dossiers se trouvaient entre les mains de Bonbon Phil Buoni. Il les avaient reçus du vieux capo lui-même qui voulait enseigner à son héritier le mécanisme de la machine à sous. L'héritier aurait du mal à expliquer comment il avait perdu les dossiers financiers de la famille. Surtout après l'exposition du complot d'espionnage contre Lanza qui était son rival direct. Est-ce que Lanza savait que Vannaducci préférait Buoni et le préparait pour qu'il reprenne le flambeau familial ?

Buoni n'était qu'une frappe de petite envergure. Bolan l'avait tout de suite compris. Les autres lieutenants de Vannaducci avaient dû le comprendre aussi. Il devait y avoir pas mal de friction au sein du clan.

Buoni était indiscutablement en mauvaise posture.

C'était pis qu'il ne l'imaginait, car il ne savait pas tout. Bolan avait appris que la trahison de Buoni ne lui servait à rien. Il avait étudié le plan de campagne dans la salle de conférences du QG du groupe de St. Louis. Il n'y avait qu'une seule façon d'interpréter le plan. Traditionnellement dans la Mafia, le traître s'arrange toujours pour présenter aux tueurs celui qu'il trahissait. Buoni devait présenter

Vannaducci aux tueurs de St. Louis. Mais Buoni ignorait qu'on avait prévu de l'abattre en même temps que son capo.

Cependant le groupe de St. Louis ignorait la situation délicate de Buoni qui avait bien trop peur de jouer leur jeu à présent. Bolan était sûr que Bonbon Phil était terré quelque part pour éviter de se compromettre davantage et pour chercher le moyen de s'extirper de ses ennuis.

Bolan réfléchit à la situation. L'atmosphère devenait brûlante à New Orléans, la tempête approchait. Comme d'habitude, plus la fièvre montait, plus Bolan devenait de glace.

Bolan détestait jouer au chat et à la souris, mais il fallait bien que quelqu'un s'occupe de la Mafia.

Il imagina la situation qu'il allait provoquer, quitta les rues congestionnées de la ville, trouva un centre commercial, rangea la caravane bien en vue, partit à la recherche d'une cabine téléphonique.

Il allait parler « en clair » et il n'avait pas confiance en son radiotéléphone.

Quelques instants plus tard il s'adressa à la standardiste de l'hôtel qui se trouvait en face de la plage à Edgewater Beach dans le Mississippi.

— C'est urgent, dit-il. Je dois parler à Mr. Stigni du Midwestern Trade Group. Laissez tomber ce que vous faites et trouvez-le moi.

— De la part de qui, s'il vous plaît ? demanda la fille d'une voix nerveuse.

Normalement les standardistes ne demandaient jamais l'identité des correspondants. Normalement elles n'avaient pas la gorge serrée, la voix anxieuse. Bolan aurait parié n'importe quoi que la police avait branché les lignes sur table d'écoute. Dans un sens, il l'espérait.

— Ça n'a aucune importance pour vous, dit-il. Pour lui énormément. Dites-lui que je le demande et qu'il ferait bien de prendre l'appel. Vous comprenez ?

— Oui, monsieur. Un instant, monsieur.

Il fallut plus d'un instant. Bolan alluma une cigarette, la fuma presque entièrement. La standardiste revint au bout du fil.

Elle en bégayait presque.

— Je l'ai trouvé, monsieur. Une seconde, je sonne son appartement.

Bolan la remercia plus gentiment, écouta sonner le téléphone. A la sixième sonnerie Stigni répondit. Apparemment il avait accepté de prendre l'appel.

— Oui, allô ? Qu'est-ce que c'est ? Attention à ce que vous dites, il y a des oreilles qui écoutent !

— Et des yeux qui regardent, Stigni, déclara Bolan. Ciglia est là ?

— Qui est à l'appareil ? Non ! Ne répondez pas.

— Déconne pas, tu connais bien ma voix. Tu m'as assez entendu déconner avec toi dans la salle de conférences à midi. Passe-moi Ciglia.

— Va te faire foutre ! T'es dingue ! Je ne connais pas de Ciglia. Si tu parles du pauvre homme sur lequel tu as tiré…

Bolan ne put s'empêcher de penser au ridicule de la situation, ce désir impérieux de rester incognito alors que tous les flics de l'État savaient qui avait tiré sur qui.

Il ne put s'empêcher de rire mais son rire était glacial, froid et cynique.

— OK, il n'y a pas de Ciglia. Passe-moi le « pauvre homme ». Je te promets que le téléphone ne lui sautera pas à la gueule.

Une voix furieuse rétorqua :

— Qu'est-ce que tu essayes de faire ?

Bien entendu Ciglia avait tout écouté.

— D'avoir une conversation.

— Après ce que tu as fait à midi ? Après ce que tu as essayé de me faire ?

— Je n'ai rien essayé. Je n'étais pas obligé de viser la balle. Je voulais seulement attirer ton attention.

— C'est réussi. OK, que veux-tu ?

— Stigni et moi discutions de la campagne un peu plus tôt…

— C'est un mensonge, murmura Stigni qui se tenait près de Ciglia.

— Et alors ? cracha Ciglia. On peut toujours changer de plan.

— Il vaudrait mieux. Tu as perdu ton contact à l'intérieur.

— Pourquoi est-ce que je t'écoute ?

— Parce que nous avons un intérêt en commun, répondit Bolan. Parce que tu sais que je ne perds pas mon temps à parler inutilement aux types de ton espèce.

— Alors, qu'as-tu à me dire ?

— Fais tes valises et rentre chez toi. Ton homme s'est cassé la gueule. En ce moment il se cache en attendant que tout le monde foute le camp. Le vieux est au courant de tout et il a lâché les fauves.

— Attends une minute. Laisse-moi comprendre… Tu prétends que notre opération est compromise. Et tu parles de notre homme à l'intérieur ?

— C'est ça.

— Je ne suis pas convaincu.

— Disons qu'il ne se gavera plus de bonbons pendant un long moment, Ciglia.

— Je n'ai jamais dit que c'était Ciglia à l'appareil.

Ce n'était qu'une parade pour gagner du temps afin de réfléchir.

— Peu m'importe le nom dont tu te sers. Rentre chez toi. Il n'y a plus rien que tu puisses faire ici.

— J'aimerais savoir pourquoi tu te montres si bon envers nous, euh… Frankie. Pourquoi ce souci ?

— Tu sais très bien que je ne me fais pas de souci pour toi ou tes copains, répondit froidement Bolan. J'espérais que vous vous supprimeriez mutuellement, mais c'est foutu, alors pourquoi tout gâcher ? Le vieux s'est armé jusqu'aux dents. Ses hommes se dispersent dans le quartier français. Ils disposent de soixante gardes à la ferme. Au lieu de t'aider comme prévu, le carnaval va t'exposer. Les rues du quartier français sont congestionnées par les touristes et ça va empirer, Ciglia. Tu seras isolé parmi les autres. Tu ne trouveras personne sur qui faire feu. Les indigènes apparaîtront le lendemain pour te couper la gorge. Ou le surlendemain.

Le chef du groupe de St. Louis réfléchit. La logique de Bolan était irréfutable. Après un long silence Ciglia demanda :

— Comment en sais-tu si long ?

— Je survis parce que je m'arrange pour tout savoir. Et toi ?

— Ne fais pas le malin avec moi ! Mais je ne comprends toujours pas ton motif. Pourquoi me dire tout ça ?

— Ne t'en fais pas, j'y gagne. Pas beaucoup mais un peu.

— Mais quoi ?

Il essayait de pousser l'Exécuteur à parler, à s'expliquer.

La voix de Bolan devint encore plus glaciale.

— Le vieux te ridiculisera. Il aura l'air d'un héros du jour au lendemain. Je n'y tiens pas. Je veux le voir supprimé.

— Mais nous aussi, annonça Ciglia d'une voix nettement plus aimable. On pourrait peut-être en causer. Des intérêts en commun, comme tu as dit.

— Je suis toujours là. J'écoute.

— OK. Supposons que nous faisions marche arrière. Que feras-tu ?

— Moi je ne ferai pas marche arrière.

— Non ?

— Non !

— Ah bon ?… Alors peut-être as-tu raison, dit Ciglia d'une voix sarcastique. Peut-être aurions-nous dû rester tranquillement chez nous ? Mais évidemment nous ne savions pas que le grand méchant loup allait dégager le territoire pour nous.

— Ça ne marche pas de cette façon-là, Ciglia. Je démolis, je ne bâtis pas. Je supprime un territoire, je ne le dégage pas.

— Tu te crois très fort, hein ? cracha Ciglia.

— Je fais de mon mieux pour l'être. Bon, en tout cas, ne vas pas raconter que je ne t'aie pas prévenu. Tu es marqué, Ciglia. La prochaine fois que je te verrai dans la mire, je ne viserai pas une balle de golf. Rentre chez toi. Deviens adulte. Reste en vie. Au revoir.

Les bons conseils de l'Exécuteur furent accueillis par un silence très lourd. Il raccrocha, un sourire sombre sur les lèvres.

Ciglia ne supporterait pas qu'on lui parle comme cela. Il arriverait à New Orléans à tombeau ouvert, peut-être même avant le coucher du soleil.

Bolan régla son appel, se rendit dans une autre cabine téléphonique de l'autre côté du centre commercial.

Le moment était venu de parler au vieux.

CHAPITRE XVII

Une voix d'homme agréable répondit dès que le téléphone sonna.

— Bureau de Mr. Van, Zeno à l'appareil. Qui le demande ?

— En tout cas, ce ne sont pas les PTT, dit Bolan.

— Qui est-ce ? Comment avez-vous eu ce numéro. Vous ne savez pas que vous ne devez pas…

— Calme-toi, Zeno. Bonbon Phil m'a donné le numéro.

Il y eut un silence. Bolan entendit décrocher un autre poste. Puis, prudente, la voix de Zeno :

— Phil est là ? Passe-le moi.

— Il n'est pas ici, fit Bolan. Je croyais qu'il était là.

— S'il n'est pas ici, s'il n'est pas là, où est-il ? demanda Zeno.

Ça commençait à ressembler à un sketch des frères Marx.

— Eh merde, je croyais qu'il était là.

— Qui êtes-vous ? siffla Zeno entre ses dents.

— Écoute, je t'ai assez parlé, annonça Bolan sur un ton badin. Tes idées ne sont pas claires. C'est toi sur l'autre poste, Marco ?

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda une voix grave de vieillard.

— C'est une démonstration, pour te prouver que c'est stupide et enfantin de jouer à « qui est-ce » au téléphone. Les gens devraient parler ouvertement, honnêtement, non ? Phil, par exemple. Ce matin, quand il est arrivé chez toi avec du nougat plein la semelle… S'il t'avait tout de suite avoué qu'il m'avait remis les livres et les dossiers financiers, tu aurais peut-être pu essayer de les récupérer. Mais évidemment il est trop tard maintenant. Tu m'écoutes, Marco ?

— Je t'écoute. La voix semblait encore plus vieille, plus fatiguée. Ça ne peut être qu'un seul type. Exact ?

— Oui, c'est moi.

— Pourquoi me téléphones-tu comme ça ?

— Tu étais au courant pour les livres ?

— J'ai entendu quelques rumeurs. C'est donc vrai ?

— C'est vrai, dit Bolan. J'ai encore quelques conseils à te donner.

— Pourquoi ?

— Disons, par respect pour les personnes du troisième âge. On dit qu'il fait très beau en Italie en ce moment, Marco. Ce serait un bon

endroit pour se retirer, et y mourir tranquillement de sa belle mort.

— Petit malin.

— Plus malin que toi, Marco, en tout cas. Je connais mieux ta famille que toi.

Pour quelle raison le vieux continuait-il à écouter, à se contrôler ?

— C'est vrai ce que j'ai entendu au sujet du Mississippi ? C'est un groupe venu de St. Louis ?

— Oui. Le chef est un jeune loup qui s'appelle Ciglia. J'ai appris qu'il rêve de t'enlever la ferme de River Road. Le groupe débarque ce soir.

— Comment le sais-tu ?

— Je suis allé les voir, je leur ai posé la question.

— J'en ai entendu parler.

— Mais voici quelque chose dont tu n'as pas entendu parler. Ils disposent d'un homme à l'intérieur de ta famille, d'un traître. Ce traître croit qu'il va les aider à te supprimer. Demain, pendant la fête.

— Tu parles ! Je ne te crois pas ! Pourquoi devrais-je te croire ?

— Tu seras l'invité d'honneur d'une fête demain, n'est-ce pas ? Chez Phil Buoni. Tu seras sur le balcon pour regarder le défilé. Tu seras bien placé quand le roi du carnaval passera sous le balcon. Dis-moi, Marco… Moi je n'ai jamais assisté au défilé du carnaval. Comment est-ce, comment cela se passe-t-il ? La folie dans les rues ? Des milliers de gens hystériques qui se frottent les uns contre les autres aussi loin qu'on puisse voir ? Ça doit être un spectacle étonnant, non ? Et le défilé ? Ah, le défilé, ça doit être quelque chose à voir ! Des chars fleuris, des orchestres, des majorettes… Du confetti, des banderoles, des serpentins… Dis, Marco, les gars sur les les chars, ils jettent bien des choses à la foule, non ? Des doublons [i] ? Sais-tu, Marco, qu'un de ces clowns va se tendre vers le balcon de Bonbon Phil un sac de doublons à la main, mais que les doublons ne seront pas des doublons. Et puis… Boum ! Salut, Marco ! Ou du moins, c'est ce que croyait Phil. Mais ce sera, salut, Marco, salut, Phil !

Il y eut un long silence au bout du fil.

Puis la voix calme de Zeno reprit :

— Mr. Van… Je ne sais pas qui est sur la ligne, mais ce qu'il dit se tient, c'est logique et…

— Ta gueule, Zeno ! hurla le vieillard. Ne sais-tu pas qui nous parle ?

— Calme-toi, Marco, dit Bolan. J'en sais plus long que vous sur ce qui se passe ici. Je n'ai jamais trouvé drôle de jouer avec les sentiments et le cœur d'un vieil homme. Même avec celui d'un vieux truand comme toi, Marco. Mais ton petit prince héritier est une pourriture. Il complote depuis longtemps pour te piquer ton empire. Avec Campenaro, ils font des aller et retour New Orleans-New York comme un yoyo. Tout est réglé, tout est mis en place.

— Ils ne pourraient pas, fit le vieil homme d'une voix essoufflée. Ils n'ont pas assez de tripes. Je sais que Phil n'est pas lui-même depuis quelque temps, mais…

— C'est comme ça que tu as bâti ton empire, Marco. En espérant que les choses étaient comme tu voulais qu'elles soient. Tu veux compter dessus et risquer ta vie. D'accord. Oublie ce que je t'ai dit. Je téléphonerai à Ciglia et je lui dirai que tu refuses de me croire. Ensuite je quitterai la ville et je vous laisserai vous débrouiller seuls. Toi tu iras chez Bonbon Phil et tu t'installeras au balcon pour voir le défilé. Moi je partirai en Italie où je lirai ton épitaphe sous le soleil méditerranéen.

— Petit malin, dit lentement Vannaducci d'une voix lasse.

Bolan en profita pour jouer le tout pour le tout.

— Et entre nous, c'est assez dégueulasse ce qu'il a fait à Lanza, non ? Le coup des micros émetteurs. A part Zeno, Lanza est le seul type de ta famille qui te soit vraiment loyal.

— De quoi parles-tu ?

— Tu sais très bien de quoi je parle. Les copains de Phil à New York n'avaient pas confiance dans les comptes que Phil leur a remis, Marco. Ceux que tu lui avais donnés. Bien entendu, il a tout copié. Puis il les a expédiés direct à New York. Les autres voulaient s'assurer que tu ne bernais pas ton petit. C'est pour ça qu'ils ont fait mettre des micros chez Lanza.

— Dis, tu me prends vraiment pour un vieil imbécile, hein ? Tu penses vraiment que je vais croire que tu me dis tout ça par pure bonté ?

— Tu peux tout vérifier, Marco.

— Ah oui ? Comment ?

— Bonbon Phil a disparu, non ? Tu n'as pas pu le joindre depuis ce matin. Tu es resté bloqué devant ce téléphone depuis ce matin, en

espérant qu'il allait te passer un coup de fil pour tout expliquer. Exact ?

— Ah ! Tu crois que c'est une preuve, ça ? Qu'est-ce qui me prouve qu'il n'est pas mort, enfoui sous un buisson ? Ou ligoté et bâillonné dans une chambre d'hôtel ? Pendant ce temps, toi, tu joues au con avec un vieillard. Hein ?

— Il y a toujours un moyen de vérifier.

— Dis toujours.

— Sur la tombe de ma mère, Vannaducci, je te raconte la vérité. Buoni s'est fait passer pour un mec qui s'appelle Kirk…

— Eh merde, j'ai déjà entendu cette histoire !

— C'était la vérité, Marco. Il a embobiné une boîte de détectives privés qui s'appelle Able Group. Les types ont commencé à avoir des soupçons et ils ont refusé de lui remettre les clés du système. Buoni les a kidnappés, il les détient – vivants ou morts – je pense personnellement qu'ils sont morts mais il y a toujours une chance pour que tu puisses les retrouver. Tu sais mieux que moi comment t'y prendre. Mais si jamais ils sont toujours vivants, Marco… Ils pourraient te raconter une histoire intéressante, fais-moi confiance. Réfléchis, le moins qu'ils puissent faire, c'est de t'apprendre ce qu'il en est, d'une manière ou d'une autre.

— Je ne te comprends pas, Bolan. Pourquoi tu me dis ça ? Je connais tes méthodes. Tu essayes juste de nous baiser, de nous forcer à nous battre entre nous. Moi je sais pourquoi tu le fais.

— Bien sûr, c'est vrai, je l'avoue. Mais ce n'est pas moi qui ai foutu la merde chez toi, Marco. C'est comme ça, je n'y peux rien. Tu te fais avoir si tu agis, tu te fais avoir deux fois si tu ne fais rien. En ce qui me concerne, j'aimerais mieux te voir en dehors de tout ça. Tu l'es presque de toute façon. Tu le sais bien, alors soyons adultes. Pourquoi te battre ? Il ne te reste plus rien qui en vaille la peine. Il n'y a plus que des lopes et des traîtres dans ta famille, et tu n'emporteras pas ton empire avec toi, Marco. Emmène Zeno et fous le camp. Va-t'en. Lanza pourra se débrouiller tout seul, il s'est déjà assez enrichi sur ton dos.

— Tu penses que je pourrais ramasser mes billes et foutre le camp comme ça ?

— Je vais te faire une faveur, Marco. Trêve jusqu'à vingt heures. Tu as jusque-là pour partir. Après ce délai, j'oublierai que tu es vieux et malade mais je n'oublierai pas toute la misère que tu as provoquée

à New Orléans. Je te supprimerai, Marco. Je te supprimerai en même temps que les autres.

Il y eut un clic.

La voix de Zeno demanda en chuchotant :

— C'est vrai que les types de St. Louis vont débarquer ce soir ?

— C'est vrai, dit Bolan. Plus de cent types en armes. Ils savent que leur coup en douceur a foiré, alors ils vont y mettre toute la gomme.

— Je ne sais pas pourquoi tu as fait ça, Bolan, mais… Merci.

— Ce n'est pas la peine de me remercier, Zeno. Si je te trouve quand j'y arriverai, je te supprimerai avec les autres.

Bolan raccrocha, fixa un instant le téléphone, les doigts croisés. Il regagna la caravane.

Il savait que le vieux Vannaducci n'abandonnerait jamais la partie sans un murmure.

Et bien entendu il ne pouvait pas accepter, officiellement, ce que lui avait dit Bolan sur Bonbon Phil Buoni.

Mais Marco Vannaducci n'était pas un innocent. C'était un vieillard malade et mourant peut-être, mais il était encore extrêmement dangereux. Il s'était formé sur le tas et n'ignorait rien des coups bas et des techniques de trahison. Au contraire, il y était passé maître et grâce à cela il avait survécu et, plus tard, bâti son empire.

Il allait déclencher une action et le sang coulerait immédiatement dans le quartier français.

Peut-être, peut-être qu'après tout, songea Bolan, pourrait-on dégager les copains d'Able Group des décombres quand tout s'effondrerait…

CHAPITRE XVIII

Bolan en connaissait plus sur Jack Petro que Petro n'en savait sur lui, et ce n'était pas par accident. Il s'était intéressé au jeune détective dès son arrivée dans le Sud. La carrière professionnelle de Petro était bien connue grâce à son travail avec la New Orléans Crime Commission.

Il avait fait son droit mais n'avait jamais voulu devenir avocat. Dès la fin de ses études il était entré dans la police. D'abord il avait effectué une période au sein du FBI. Insatisfait, il avait fait un stage comme enquêteur au service du Congrès. Cela n'avait duré qu'un temps. Ensuite il était entré à la préfecture de l'État en Louisiane. Il y était resté deux années avant son affectation à New Orléans avec le grade de lieutenant-détective.

Il était bien considéré parce qu'il était brillant et inventif, mais parfois les vieux flics de la brigade le lui reprochaient justement, car ils demeuraient fermement convaincus que la loi et l'ordre s'établissaient à coups de trique. Petro disait qu'il fallait adopter une autre technique et on lui répondait qu'il était devenu un assistant social. Lorsque l'occasion s'était présentée, Petro avait été désigné pour servir d'officier de liaison entre le New Orléans Police Department et la New Orléans Crime Commission, un nouvel organisme civil qui menait des enquêtes, faisait des rapports, émettait des recommandations, sans pouvoir agir au nom de la loi.

Jack Petro occupait ce poste depuis lors. Il s'était démené comme un fou à New Orléans puis partout en Louisiane et ensuite dans tous les États-Unis. Il avait fait des discours et avait témoigné devant d'autres commissions. Il avait souvent témoigné devant la Cour fédérale.

Bolan connaissait bien la vie de Petro. Dans les moindres détails. Il savait qu'il était marié à une amie d'enfance, une créole, et qu'il avait deux enfants. Il avait trente-trois ans, il était catholique et il votait pour le parti des démocrates.

Bolan avait eu l'impression qu'il s'agissait d'un homme exceptionnel même avant de lui parler au téléphone.

Il demanda directement le numéro du policier depuis la caravane.

— C’est Bolan. Je pensais que vous vous attendiez à un second appel.

— C’est exact, répondit ironiquement Petro. C’est la moindre des choses, non ? C’est pour ça que je suis resté coincé dans ce trou à rats depuis ce matin.

— J’ai appris que vous avez bien reçu le paquet, dit Bolan.

— Oui, merci. Envoyez-m’en encore deux ou trois comme ça et on aura plus besoin de moi à la préfecture. Où êtes-vous, Bolan ?

— Je me promène en ville, Petro. Vous aviez raison, il y a du monde. Et je me trompais il y aura de la bagarre. J’aimerais bien la contrôler, et vous ?

Le policier resta muet un instant, ébahi.

— Moi ? Oh oui, bien sûr. Euh… Qu’avez-vous à me proposer ?

— Ciglia et ses hommes sont probablement en chemin en ce moment. Ils sont plus de cent. Ça m’inquiète. Ils vont se trouver très à l’étroit dans les rues avec tout le monde qu’il y a. Vous comprenez ?

— Oui. Mais nous avons appris qu’il n’y avait qu’une cinquantaine d’hommes dans le Mississippi.

— Erreur. On ne vous a pas parlé du recrutement sur place. Ils vont débarquer à plus de cent. J’ai appris aussi qu’il y a une équipe spéciale venue de New York pour prêter main forte en cas de besoin. Ce qui veut dire qu’il y aura un convoi. J’ai vu toute une série de limousines dans le parking devant l’hôtel à Edgewater Beach. Ça ne devrait pas être très difficile de repérer le convoi et de le filer. C’est simple, il n’y a pas assez de place en ville pour tous ces gens. C’est tout ce que j’ai à dire là-dessus.

— Oui, je vous ai compris. Vous êtes sûr de tout ce que vous avancez, n’est-ce pas ?

— Aussi sûr qu’on puisse se permettre de l’être. En fait, tout ça est ma faute. J’ai voulu les provoquer, les obliger à venir pour la grande fête de demain. Je ne savais pas que tant de touristes allaient débarquer en si peu de temps. La foule va-t-elle continuer à croître comme ça ?

— Eh oui, soupira Petro.

— OK. Ne parlons plus de ça. Nouveau sujet : J’ai besoin d’un service. Vous pouvez peut-être me le rendre.

Jack Petro se mit à tousser puis répondit :

— Dites toujours. On verra bien.

Rapidement Bolan raconta toute l'affaire Able Group, du commencement jusqu'au moment présent, omettant seulement les vrais noms des disparus. Petro l'écouta avec attention, l'interrompant de temps à autre afin de poser une question. Bolan termina en ajoutant :

— La jeune femme parcourt les rues en ce moment. Si elle fait contact, j'aimerais que vous serviez de messager.

Petro ne dit rien pour un moment puis :

— Si je comprends bien, vous voulez que je remette la rançon si toutes les conditions sont respectées.

— C'est ça.

— Pourquoi moi ?

— J'ai confiance en vous. Cette histoire me touche de près.

— D'accord. Quand nous retrouvons-nous ?

— L'argent sera dans votre bureau dans une heure au maximum. On ne se retrouvera pas.

Le policier émit un petit rire. Un rire caustique.

— On va me foutre à la porte. Vous y pensez ? Ça ne fait rien, laissez tomber. De toute façon je déteste mon bureau, je ne supporte plus les murs. Écoutez-moi, Bolan. A propos des renseignements au sujet du groupe de St. Louis, vous me les avez donnés en pensant que je les retransmettrais aux personnes compétentes.

Bolan rit.

— Je pensais que vous feriez votre devoir parce que vous êtes un bon flic, Petro.

— Et vous ? Qu'est-ce que vous ferez ? Moi j'ai un renseignement à vous donner. Tout un contingent de la police d'État, composé des plus mauvais qu'on puisse imaginer, commence à s'occuper du problème. Les gens dont nous parlions ne seront pas arrêtés à la frontière de l'État, ils seront pris en filature par le contingent. Les flics suivront nos amis et ne feront pas un geste avant qu'un crime soit commis. Mais lorsqu'ils prendront le groupe, il est très probable qu'ils vous prendront en même temps. Vous y avez pensé ?

— Oui.

— Ne prenez pas trop de risques, ami. Je ne suis peut-être pas toujours d'accord avec mes collègues et mes supérieurs quant aux méthodes employées par la police et plus particulièrement par la police d'État, mais ne croyez pas que vous aurez affaire à des charlots. Ces gars-là sont rapides et durs. Ils ne plaisantent pas.

— Je l'espère bien, dit Bolan. Ciglia n'est pas exactement une loppe non plus. Vous avez demandé son casier ?

— Évidemment. Il a fait tout ce qu'on peut imaginer, mais il n'y a jamais eu d'inculpation. J'ai l'impression que l'État du Missouri aimerait bien le voir disparaître. C'est un mauvais. Moi je n'aimerais pas le voir s'installer ici.

— Alors vous pourriez peut-être rendre ce petit service au Missouri. Encore une chose, Petro. Vous connaissez cette ville, vous connaissez les citoyens. Si vous étiez Phil Buoni – en cavale – où iriez-vous pour vous planquer ?

Le lieutenant-détective réfléchit une dizaine de secondes.

— J'irais chez ma petite amie que personne du milieu ne connaît, qui habite Dauphine Street. Il a tant d'ennuis que ça ?

— Oui. C'est vrai que personne ne la connaît ?

— Absolument. Une veuve, très bon genre. Le Gotha et tout. Elle doit penser que c'est excitant de se taper un gangster. Je la connais parce qu'elle est membre du même club que mon épouse.

— Je suis étonné que Buoni ne s'en soit pas vanté, dit Bolan.

— Je ne suis pas de votre avis. Buoni est un vantard, oui. Mais il a un instinct de conservation très poussé. Il est possible qu'il ait pu prévoir ce genre de situation. Je sais en tout cas que sa liaison est très secrète. Je n'en ai jamais parlé dans mes rapports pour ne pas ternir la bonne réputation de la dame en question. Après tout, à quoi ça servirait de rendre public ce genre de détail ?

— J'ai besoin de connaître cette adresse, Petro.

— Pourquoi ?

— Je ferai de mon mieux pour ne pas embarrasser la dame. Mais il se peut qu'elle soit en danger. Je sais que Bonbon Phil risque gros. Donnez-moi l'adresse.

A regret Petro lui indiqua le numéro de la rue et l'étage puis :

— Mais qu'est-ce que c'est que cette situation, Bolan ? Quelle sorte de flic passe sa journée à attendre le coup de fil du fugitif le plus recherché des États-Unis pour échanger des renseignements et des tuyaux ? Quelle sorte de fugitif…

Bolan l'interrompit en riant doucement :

— Quand j'étais petit, mon père m'a fait comprendre que la vie ressemble un peu à une chanson. Ça se chante avec le cœur, pas d'après un manuel de règles que l'on tient perpétuellement à la main.

— Il devait être un type bien, commenta doucement Petro.

— Bonne chance, Jack.

— Vous aussi.

Bolan coupa la communication, tourna son attention vers les problèmes immédiats.

*

* *

Petro se tourna vers son collègue de la préfecture d'État, lui sourit.

— Eh bien ? Tu as entendu. Qu'en dis-tu ?

L'homme haussa les épaules.

— On dirait que c'est un type bien. Mais tu ne devrais pas oublier pour autant qu'il agit en dehors de la légalité, c'est le moins, qu'on puisse dire. Chaque fois qu'il apparaît, la région devient une zone sinistrée.

— Tu devrais téléphoner à ton bureau.

L'homme poussa un soupir, prit le téléphone. Petro se leva, jeta un coup d'œil autour de lui puis dit à son ami :

— Tiens bon, vieux. Si jamais je ne reviens pas… Préviens les miens.

— Mais où vas-tu ?

— Je crois qu'il est temps que je parle à mes supérieurs. Je vais voir le chef.

L'homme sourit, inquiet.

— Tu vas tout lui dire ?

— Presque tout. C'est trop important pour que je ne le mette pas au courant. Reste ici, tu veux ? On ne sait jamais, un petit bonhomme vert avec de longues oreilles pourrait arriver avec un sac plein de dollars. Je ne voudrais pas qu'il reparte avec.

L'ami sourit.

— Je lui offrirai un verre, dit-il en riant.

— Allez ! Passe ton coup de fil. Dépêche-toi, les murs vont tomber un peu partout, il faut en profiter !

L'homme riait encore quand Jack Petro quitta le bureau.

CHAPITRE XIX

Ahuri, le visage incrédule, un policier monté se fraya à grand-peine un passage à travers la marée humaine qui se fendit miraculeusement devant les sabots du grand cheval noir. Il hurla à Bolan :

— Hé ! Vous pouvez pas passer avec ce camion. Vous êtes fou ou quoi ! Reculez, bon Dieu ! Reculez cet engin immédiatement !

Bolan passa le bras par la fenêtre. Il tenait une masse impressionnante de documents et de permis.

— Unité mobile de la télévision, dit-il. Regardez-donc les permis avant de m'engueuler ! Moi je m'en fous, je passe !

— Lire ça ? *Lire ? Ici ?* Vous êtes pas un peu fou, non ? Bon, passez. Mais n'écrasez pas plus de monde que le strict nécessaire !

— Et si vous me frayiez un chemin ?

— Oh oui, bien sûr ! Comment je m'y prends ? Je leur balance du crottin sur la tête ? Allez, passez ? Klaxonnez et roulez doucement !

Bolan suivit les instructions du policier et parvint à parcourir une dizaine de mètres en autant de minutes, rangea la caravane dans un espace au milieu des décombres d'un immeuble qui avait brûlé récemment, au cœur même du quartier français.

Un orchestre noir marquait le pas juste devant son capot. Les musiciens portaient un uniforme bariolé et jouaient à tue-tête l'air *Basin Street Blues*.

Le croisement où se trouvait le policier monté paraissait être le bout du monde tant il y avait de personnes dans la rue.

Quelqu'un envoya une sucette à travers la vitre. Bolan fit un signe de la main au généreux inconnu dans la vague humaine, se mit la sucette dans la bouche. Puis il remonta la vitre, ferma la caravane à clé de l'intérieur.

Et dire que le carnaval commençait le lendemain !

D'autres véhicules essayaient tant bien que mal de fendre la foule, le klaxon coincé. L'un d'entre eux, un camion de livraison chargé de caisses de bière, attirait particulièrement l'attention des fêtards. L'orchestre noir était resté bloqué derrière ce camion qui fut bientôt recouvert d'une grappe humaine.

Le policier commença à se frayer un passage vers le camion, croyant sans doute qu'il arriverait à le libérer.

Il fallait voir les gens pour y croire !

Bolan secoua la tête, sortit de la caravane du côté du mur brûlé. Il s'était rangé de façon à ce que personne ne puisse passer entre le mur et la paroi de la caravane. Il passa à l'arrière de la caravane, mit en route le groupe électrogène pour faire vrai, puis tendit plusieurs faux câbles le long du véhicule. Ça n'avait aucun sens, mais cela rendait sa présence plus vraisemblable.

Il avait collé d'immenses lettres sur les côtés de la caravane : Unité Mobile Télévision.

Ainsi l'Exécuteur installa son QG au cœur même de la folie du carnaval.

La journée tirait à sa fin, la nuit commençait à tomber et apportait une nouvelle dimension à l'atmosphère déjà insensée.

Son pied heurta une bouteille d'alcool de pomme vide, quand il remonta dans la caravane.

Il retira ses vêtements, enfila la combinaison noire, choisit les armes dont il aurait besoin dans la bonbonnière de Bonbon Phil Buoni.

Il prit l'Auto-Mag et quelques balles supplémentaires qu'il mit dans sa poche, puis il ressortit.

Tout le monde était déguisé. Bolan aussi.

*

* *

Le quartier français est en fait la vieille ville et possède tout le charme d'une époque historique. Les rues sont étroites, sinueuses, faites pour des cavaliers, et forment des *canyons* exquis. Les immeubles anciens sont en général construits sur trois étages et une multitude de balcons en fer forgé surplombe la rue.

Il y a toujours un contraste étonnant entre l'extérieur et l'intérieur de ces vieilles demeures. Une façade craquelée et décrépite cache souvent des appartements splendides. C'était le cas de l'hôtel particulier de Dauphine Street.

Même la façade était plus belle que les autres. Pourtant les volets étaient gondolés et les balcons semblaient basculer dans le vide. Il y avait une grande cour intérieure, invisible de la rue à cause d'un grand mur crépi dont le portail était gardé par deux immenses Noirs

en costume zoulou, qui disposaient de la liste des invités et veillaient scrupuleusement à ne laisser entrer aucun inconnu.

Des balcons surplombaient la cour. Une fête se déroulait à l'intérieur et les invités, tous déguisés, faisaient autant de bruit que la foule dehors. Parfois leurs cris parvenaient même à noyer la cacophonie incessante des passants. Les trois étages étaient brillamment éclairés, et Bolan put voir bon nombre d'invités sur le grand escalier en fer forgé qui partait de la cour et montait aux balcons des différents étages.

Il décida de ne pas essayer de forcer le portail mais de se laisser entraîner par la foule jusqu'à la prochaine rue transversale, là il trouva une entrée de service, monta jusqu'au toit qu'il parcourut jusqu'à la maison mitoyenne, puis il s'arrêta sur le toit de l'hôtel particulier.

Se laissant glisser sur un balcon ombragé au troisième étage, il attendit un moment pour s'habituer à la pénombre puis il entra dans une chambre vide sans faire trop de bruit.

La fête se passait essentiellement au rez-de-chaussée où cinquante à soixante personnes buvaient, riaient, criaient.

Il y avait un petit groupe de musiciens dans un coin mais malgré leurs efforts ils ne parvenaient pas à faire passer une note à travers le vacarme, et de toute façon il n'y avait pas assez de place pour danser.

Bolan était à peine entré qu'il remarqua une chose anormale : une certaine odeur. Un frisson lui parcourut l'échine et il sentit les poils se dresser sur sa nuque.

L'enfer n'était pas loin !

Ce n'était pas une pensée, c'était l'instinct qui le lui disait.

Il avança, suivit son instinct et l'odeur – l'odeur épouvantable des suppliciés – et en trouva la source dans un petit cagibi de rangement situé entre les troisième et deuxième étages dans l'escalier. Blancanales et Schwarz !

Ils n'étaient pas en bon état mais ils n'étaient pas encore réduits à l'état de *turkey,* ces semblants d'êtres humains qui ont subi toutes les tortures possibles et imaginables pratiquées par les bourreaux de la Mafia.

Ils étaient à moitié assis, adossés au mur, le corps recroquevillé, les pieds et les mains attachés.

Leurs vêtements étaient imprégnés de sang coagulé, de vomis, de sueur, d'urine.

Il y avait du sang frais par terre, qui avait dégouliné du cadavre d'un homme allongé entre eux. Ils étaient conscients mais à peine, et ni l'un ni l'autre n'avait la force de repousser le mort. Bolan reconnut immédiatement celui-ci, qui était l'un des courriers de Buoni.

Bolan traîna le petit homme plus loin puis coupa les cordes qui entouraient les membres endoloris de ses amis, commença à les masser pour faire circuler le sang.

Schwarz ne pouvait plus ouvrir les yeux tellement il avait les paupières enflées. Son nez saignait et ses lèvres étaient tuméfiées et craquelées.

Blancanales n'était pas en meilleure forme mais au moins il pouvait voir et parvint à prononcer quelques paroles indistinctes.

— Pour l'amour de Dieu, Pol… murmura Bolan.

— Ça va, sergent, ça va…

Il continua à parler mais Bolan ne put comprendre un mot tant sa langue était gonflée par manque d'eau et ses lèvres craquelées par les coups. Bolan se pencha tout près de Blancanales.

— Allez, Pol, dis-moi encore… Quoi ?

— Il… Il a pris… Toni.

— Qui ?

— Kirk… Il y a une minute… Elle est venue nous chercher.

Il jeta un regard vers le mort.

— Avec le petit gars-là. Kirk l'a tué, il a emmené Toni…

— Ne bouge pas ! cracha Bolan. Je reviens !

Il sortit en courant.

Il aurait été impossible de repérer Buoni dans cette foule bigarrée, mais Bolan vit tout de suite Toni.

Ils montaient par l'escalier extérieur vers le balcon au troisième étage. Buoni tirait la jeune femme dans son sillage.

Bolan dégaina l'Auto-Mag, tendit l'immense pistolet.

— *Bu-oni !*

L'homme se figea sur place, saisissant immédiatement un pistolet énorme et jeta un coup d'œil rapide par-dessus son épaule.

Il aurait pu tirer mais la peur le fît hésiter une demi-seconde puis il colla le canon de son arme contre la tête de Toni, hurla :

— N'approchez pas, Bolan ! Laissez-moi !

Bolan ne bougea pas. Mais l'Auto-Mag semblait avoir d'autres idées et cracha sa fureur terrifiante. La tête de Bonbon Phil se fendit,

percée de part en part par la balle gigantesque. Il n'avait pas eu le temps de faire un seul mouvement.

Il était mort avant même que le pistolet ne soit tombé de ses doigts, puis il s'affaissa lentement. Son cadavre se coinça entre les marches et la balustrade.

Toni se retint péniblement, les jambes défaillantes, gémit :

— Oh, mon Dieu…

Les fêtards dans la cour avaient entendu le coup de feu. Ce roulement de tonnerre leur avait cloué le bec. Muets, ils fixèrent le cadavre ensanglanté qui dégoulinait sur les marches, les yeux exorbités.

Subitement une femme retrouva la voix, poussa un cri d'effroi strident. Une autre suivit son exemple, et la fête se termina par une bousculade insensée pour gagner la sortie.

Bolan avait attrapé Toni par le bras, l'avait attirée à l'abri sur le balcon du deuxième étage. Il fixa la foule, l'Auto-Mag encore à la main.

— Sortez d'ici, tous ! fit-il. Vous serez en danger d'une minute à l'autre si vous ne partez pas !

Un homme ivre gloussa bêtement mais un second déclara :

— Il est sérieux…

— Mais c'est Mack Bolan ! s'écria un homme d'une voix étonnée.

Jamais une fête ne s'était terminée aussi rapidement. Une seconde la foule dévisagea Bolan, la seconde suivante elle se lança dans la rue sous le nez des zoulous ahuris. D'autres gagnèrent la sortie arrière en traversant l'hôtel particulier.

Toni reprenait son souffle. Elle bégaya enfin :

— Je, je… Je les ai trouvés, Mack…

— Je sais, Toni. Ils s'en tireront. Appelle la police. Demande Petro… Le lieutenant Jack Petro. Dis-lui ce qu'il trouvera ici. Demande une ambulance !

— Je… Je…

— Allez, fais vite ! Et ne les quitte pas avant l'arrivée de la police, tu comprends ? Quoi qu'il arrive !

— Mais qu'est-ce qui pourrait *encore* arriver ?

— D'autres, dit Bolan.

Il eut à peine le temps de prononcer le mot que les autres arrivèrent. Quatre tueurs passèrent le portail de la cour, poussant les zoulous devant eux.

Puis Richard Zeno entra.

Bolan poussa la jeune femme vers l'intérieur.

— Tout de suite ! chuchota-t-il.

Elle lui jeta un coup d'œil reconnaissant puis disparut à l'intérieur.

Bolan revint sur le balcon.

— Tu es en retard, Zeno, appela-t-il. La fête est finie.

Cinq paires d'yeux fixèrent le canon du 44, mais pas un homme ne fit un geste.

— Tu ne peux pas nous tuer tous, Bolan ! s'écria Zeno.

— Je n'y tiens pas de toute façon, répondit Bolan. Pas encore. J'ai obtenu ce que je voulais ici. Je crois que vous veniez faire la même chose. Je vous propose une trêve, le temps de foutre le camp.

— Tu as eu Phil ?

— Il est là.

— Envoie-le.

Bolan poussa le cadavre du pied. Le corps tomba au milieu de la cour avec un bruit mat, rebondit comme une poupée de son.

Sans un mot ni un signe, les hommes de Zeno s'emparèrent chacun d'un membre, ramassèrent l'héritier occis, l'emportèrent sans cérémonie.

Zeno les suivit jusqu'au portail, leva un visage impassible, contempla Bolan une seconde puis les suivit.

Presque aussitôt Bolan entendit retentir avec insistance un klaxon tandis que la limousine redémarrait dans la foule.

C'était triste d'une certaine façon. Pas la mort de l'ignoble Bonbon Phil Buoni, mais l'échec complet du rêve d'un vieillard.

Et ce rêve calciné allait maintenant se muer en cauchemar…

CHAPITRE XX

Bolan resta aussi longtemps que possible auprès de ses amis pour les aider, les soulager, les réconforter, mais lorsqu'il entendit les sirènes de police secours qui essayaient de remonter la rue devant l'hôtel, il disparut par le même chemin qu'il était venu; il regagna les toits.

Il retourna dans la caravane, choisit d'autres armes pour un combat moins discret, remonta sur les toits. Il se servit des pistes élevées une heure et demie durant, traversant le quartier français de part en part, cherchant les mafiosi. Et quand il les trouva, il les exécuta. Il ne rencontra pas une seule fois un flic, et on n'eut le temps de lui rendre son feu que deux fois.

Il s'agissait surtout du menu fretin et de la racaille du milieu de New Orléans, que le capo assiégé n'avait pas cru suffisamment important pour l'épargner. Bolan ne les épargna pas.

Le seul sujet d'importance que Bolan trouva avait déjà reçu la visite des hommes de Vannaducci. C'était Enrico Campenaro, l'ambitieux chef des tueurs qui avait trahi son maître. Il aurait passé un moins mauvais moment entre les mains de Bolan. Les autres l'avaient découpé en morceaux, puis lui avait tranché la tête qu'ils avaient ensuite posée sur un bocal de poissons rouges, et qui grimaçait comme un horrible masque de carnaval.

Bolan avait vu assez de sang pour le reste de sa vie. Malgré le massacre systématique de tant d'hommes, la foule ne s'en était pas aperçue et la joie des fêtards n'en était pas diminuée d'un iota.

Dès qu'il put s'éloigner de la foule, il composa le numéro de Petro sur son poste mobile.

Petro répondit immédiatement.

— C'est vous, j'espère.

— Oui, dit Bolan d'une voix lasse. J'ai presque fini. Comment vont les deux amis ?

— Ils vont s'en tirer. Affamés, déshydratés, incroyablement battus et torturés, mais les médecins disent qu'ils s'en remettront. Il y a une heure je ne pensais pas que ce serait possible. Ils n'auront pour ainsi dire pas de séquelles, sauf le grand, Morales. Il risque de perdre un tympan et il a un rein en mauvais état. Il pourrait le perdre si le rein

ne recommence pas à fonctionner bientôt. Je pense qu'ils ont eu une drôle de chance. Ils sont aussi de mon avis. Euh… La jeune femme est…

— Est quoi ?

— Elle est amoureuse d'un certain fugitif qui ne pourra lui donner que des soucis. C'est bête, hein ?

— Elle s'en remettra aussi.

— Sans doute. Cependant moi j'ai un problème.

— Un seul ?

— Un qui me préoccupe plus que les autres. La rançon. A qui revient-elle ?

— A un mort. Donnez-la à sa famille.

— Quelle famille ? Le pauvre bougre n'avait personne au monde et on ne connaît même pas son vrai nom. Il se trouve qu'il était un des hommes de Buoni, et le seul à part son chef qui était au courant de l'enlèvement. La maîtresse de maison ne s'en doutait pas une seconde. Elle s'est évanouie rien qu'à l'odeur de la pièce. Ces petits cagibis sont fermés depuis des années. Je sais personnellement que c'est la vérité.

— Et que faisait-il pour Buoni, le petit gars ?

— Il faisait des courses, portait des messages, allait lui acheter des bonbons. Vous pensez, il parlait à peine l'Anglais, il vivait dans le quartier espagnol. Votre amie m'a dit qu'il avait aidé Buoni à les attacher, c'est tout. Il ne les avait plus jamais revus avant ce soir. Il pensait qu'ils se trouvaient dans l'hôtel de Dauphine Street mais il n'en était pas sûr.

— Toni est un bon détective, commenta Bolan.

— Oui. C'est un malentendu stupide, tragique…

— Personne n'a confirmé la raison de l'enlèvement ?

— Vos amis ne sont pas encore à même de donner des détails mais ils m'ont dit à peu près ce qui s'est passé. C'était bien comme vous pensiez. Ils trouvaient que ça sentait la supercherie. Ça ne leur a pas plu et ils ont refusé de remettre la clef du système entre les mains de Bonbon Phil. Surtout après avoir écouté la bande d'essai. Buoni a pris peur. Il ne pouvait pas les relâcher parce qu'il avait peur qu'ils parlent. Et il ne voulait pas les supprimer avant d'avoir appris comment utiliser les micros. En plus il ne pouvait pas dire à ses nouveaux employeurs qu'il avait raté son coup. Il voulait tirer des renseignements de nos amis à coups de trique. Quel cinglé ! Il les a

laissés là sans nourriture, sans eau, à pourrir dans leurs propres excréments. Affreux ! Moi je ne comprends pas comment ils ont tenu le coup si longtemps. Au fait, ces hommes… Ce sont un peu plus que…

— Laissez tomber, Petro, interrompit Bolan.

— Mais il me semble avoir déjà entendu parler d'eux…

— Laissez tomber, je vous dis.

— Bon, d'accord. C'est tout ce que j'avais à dire. Alors qu'est-ce que je fais du sac ? Moi, une somme pareille, me fout la trouille. Ne me laissez pas cet argent entre les mains.

— Ce n'est pas mon argent. Il vient des fonds d'Able Group.

— Ah. Ah je vois. Bon je le leur donnerai.

— Bien. Parlons d'autre chose. Qu'est devenu le groupe du Mississippi ?

— Eh bien, le groupe provoque un immense embouteillage sur l'Interstate en ce moment. Un contingent de la police de New Orléans l'a arrêté sur la rampe descendante de Canal. On leur a dit que la ville était déjà pleine de monde, de faire demi-tour, de repartir tranquillement.

— Des flics de la ville, hein ? demanda Bolan.

— Oui, c'est le chef lui-même qui commandait.

— Comment a-t-il su ?

— Je lui ai dit. Il a failli m'arracher la tête. Puis il a tout de suite pris des mesures.

— Vous m'avez dit qu'il y avait un embouteillage ?

— Oui. Ciglia a fait un discours d'une heure sur les droits des citoyens et la liberté en général. Il voulait passer à tout prix.

— Quand sont-ils repartis ?

— Juste avant votre coup de fil.

— Je vois. Quelle direction ?

— Vers l'ouest. J'ai entendu… Euh… J'ai entendu dire qu'ils ont pris Airline Highway puis Jefferson Parrish.

— Direction sud ?

— Oui. D'après ce que j'ai entendu. C'est le chemin de River Road.

— Eh oui, fit Bolan.

— N'y allez pas.

— Pourquoi. La police d'État les file toujours ?

— N'y allez pas, c'est tout.

— Ce serait aussi bien. Il n'y a plus rien à faire à New Orléans.

— Ça c’est sûrement vrai. On me dit qu’ils ne s’en sortent plus à la morgue. Les cadavres arrivent si vite qu’on leur demande de prendre place dans la salle d’attente. Ils sont dans un état assez étonnant aussi.

— Qu’est-ce qui est étonnant ?

— Mais leurs blessures. Ils ont tous encaissé dans la tête. Le front, la bouche, le nez, les yeux, les oreilles, celui qui leur a tiré dessus ne voulait pas plaisanter. Il y a un type qui a été très affairé ce soir.

— Il n’y en avait pas qu’un, Petro, dit Bolan d’une voix fatiguée. Personne ne quitte tranquillement l’association que je ne nommerai pas. Marco a fait place nette dans les rangs et il croit sûrement avoir réussi son coup. Il ne lui reste que les survivants fidèles. Il s’est barricadé à présent et, à mon avis, il est plus fort que jamais.

— Je ne crois pas, répondit doucement le flic. L’empire a disparu dans les flammes du carnaval. Il ne s’en relèvera jamais.

— Il n’y a qu’une façon de s’en assurer, déclara Bolan.

— La vôtre ?

— Oui, la mienne.

— N’y allez pas. Vous avez déjà pris assez de risques. Cent vingt hommes. Voilà comment finira l’empire. Ils s’en chargeront à votre place.

— Ça recommencerait. Ils sont pires qu’une salamandre, ils n’ont même pas besoin de cendres pour renaître.

— Vous avez probablement raison, hélas ! dit l’officier de police. Mais je tenais aussi à vous dire que les dossiers que vous nous avez remis vont aider à épingler bon nombre d’associés. Les profiteurs marginaux qui se disent honnêtes citoyens. Ils contribuent au carnage. On aura leur peau.

— Ne les manquez pas, dit Bolan. Continuez le travail.

— C’est bien ce que j’ai l’intention de faire.

— Petro, vous êtes un type très bien. Merci pour tout.

— Vous aussi. Faites attention, hein, ne baissez pas les bras.

— Jamais, dit Bolan. Jamais.

Surtout pas maintenant.

Marco n’était pas encore mort…

CHAPITRE XXI

Il y avait seize longues limousines rangées sur River Road devant la ferme de Vannaducci, tous feux éteints, moteur coupé. Deux autres voitures étaient montées dans l'allée privée jusqu'au portail où elles s'étaient immobilisées, moteur au ralenti, phares allumés.

Bolan se dit que c'était un conseil de guerre, ou au moins une négociation…

Il dépassa lentement la file de limousines dans la caravane, examinant les hommes à l'intérieur grâce à des projecteurs infra-rouge.

Les conducteurs étaient tous derrière le volant, cigarette aux lèvres. Il y avait aussi un ou deux hommes dans chaque voiture. En tout trente ou quarante hommes, pas davantage.

C'était illogique. Où étaient les autres ?

Vannaducci n'aurait jamais permis à un tel nombre d'entrer chez lui ou même de pénétrer la zone de sécurité. Non, ce n'était pas normal.

*

* *

Il y avait une ambiance tendue, électrique, dans la bibliothèque au niveau supérieur de la maison. Le vieux faisait les cent pas sur un tapis ovale derrière le bureau. Frank Ebo s'était assis au coin du bureau et tenait un appareil de téléphone. Mais il ne parlait à personne.

Il n'y avait qu'une source de lumière : une petite lampe au fond de la pièce, avec un voile posé dessus pour tamiser la clarté.

Le chef d'Algiers, Harry Scarbo, un petit homme au visage rond qui mâchonnait perpétuellement un cigare éteint, se tenait près des rideaux, une paire de jumelles collée aux yeux.

Rocco Lanza faisait de même près de l'autre fenêtre.

Zeno, accompagné par Ralph Pepsi, était descendu jusqu'au portail pour parlementer avec les envoyés de New York. Il s'était également fait accompagner par deux gardes armés de mitraillettes.

Vannaducci qui faisait les cent pas s'arrêta un instant, demanda :

— Combien de voitures déjà ?

Ebo tourna la tête vers son patron, répondit doucement :

— Au moins une quinzaine. Peut-être plus.

— Ce Bolan ne nous a pas menti, hein ? fit le vieil homme.

C'était au moins la cinquième fois de la soirée qu'il disait cette phrase.

Ebo secoua la tête, se remit à écouter l'appareil.

— Alors qu'est-ce qu'ils font maintenant, Harry ? hurla Vannaducci à Scarbo.

— C'est fini, dit l'homme d'Algiers. Zeno revient. Mais il y a quelque chose de neuf dehors, un autobus ou quelque chose… Non, une caravane.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? gronda Ebo. Ils arrivent en car maintenant ?

Vannaducci fixa le capitaine de sa garde.

— Raccroche, tu veux !

Ebo secoua la tête.

— Non, ils sont partis le chercher, Marco. Mais il répondra la même chose. Ils ont tous peur. Tous ces amis très puissants. Merde ! C'est dans les coups durs qu'on s'aperçoit qui sont les amis, qui sont les charlots.

— C'est nous qui l'avons fait élire, dit Lanza en se retournant de la fenêtre pour scruter Ebo. Il ferait bien de se montrer coopératif.

— Soyons réalistes, marmonna Ebo. C'est mauvais. Dès que les choses ne vont pas, les gens foutent le camp, se mettent au vert.

Vannaducci poussa une série de jurons, reprit sa marche.

Lanza n'était pas satisfait. Il fit deux pas vers Ebo, gronda :

— Écoute, raccroche. Il ne vient pas. Ne reste pas là comme si tu étais un mendiant. On réglera nos comptes avec lui plus tard.

Ebo jeta un coup d'œil sur le capo.

— Marco ?

— Oui, raccroche. Appelle la Floride.

— Putain ! explosa Lanza. Qu'est-ce que la Floride peut faire pour nous en ce moment ? Nous sommes en Louisiane, Marco ! Et ce sont des gars de New York qui frappent à la porte en bas !

— Je veux que les flics viennent me dégager le jardin ! hurla le vieil homme. Je paie mes impôts, non ! Je contribue à la charité, je subventionne leurs campagnes ! Je veux qu'on vienne tout de suite !

— Tu ne feras jamais venir les flics de Floride, Marco.

— Tu serais surpris de savoir ce que je pourrais faire venir de Floride, Rocco ! Maintenant fous-moi la paix ! Frank, appelle la

Floride !

Le capitaine de la garde composait déjà le numéro.

— Eh merde ! s'écria Lanza.

— Eh merde toi-même, glapit le vieux. Ouvre-donc les yeux et les oreilles, petit ! Tu apprendras peut-être quelque chose. Comment contrôle-t-on une ville, crois-tu ? Avec des coups de fil. Un mot par ci, un mot par là… Entre amis. Voilà comment ça se passe.

Harry Scarbo annonça depuis son poste :

— La caravane est de retour. Je crois qu'elle remonte l'allée. Je ne vois pas… Les arbres, Marco, pourquoi as-tu fait planter tant d'arbres ? Oui, c'est une caravane genre chasse-pêche…

Ebo leva les sourcils.

— Ils se servent parfois de ces engins pour…

Il se tut subitement, écouta le téléphone.

— Je me fous de quoi ils se servent…

Zeno arriva au trot et annonça sans préliminaire :

— Ils ne veulent pas parler, Marco. C'est un ultimatum. C'est Alfred Damio en bas, il dit que…

— Bien sûr, bien sûr, interrompit Vannaducci. New York. Il était avec mon ami d'antan, feu Freddie Gambella. Eh bien, comment se porte Al ?

— Je te dis que c'est un ultimatum, Marco. Ce mec est mauvais comme la gale et il n'a pas la moindre intention de faire le coup des bons souvenirs. Il t'invite à sortir. Il prétend que c'est fini pour toi ici. Il dit aussi qu'ils sont tous d'accord à New York, que le temps du changement est venu. Il paraît que ton successeur est là, qu'il t'attend. Il dit…

— Qu'est-ce qui te prends de me parler comme ça ? hurla Vannaducci.

— C'est pas moi, Marco, c'est eux.

— Mais je veux dire eux ! On m'envoie une petite frappe merdique avec un message pareil !

— Mais c'est pas tout, dit Zeno. Ils disent que tu as une heure pour débarrasser le plancher. Il y a un avion qui t'attend.

— Un *avion ?* Pour aller *où ?*

— Costa Rica, marmonna Zeno.

— Eh merde ! Ah, les petits fumiers, ronchonna Vannaducci. Dire que j'ai assisté à leur baptême pour la plupart…

Hagard, Ralph Pepsi entra en courant, glissa sur le tapis avant de s'arrêter respectueusement près de la porte. Ebo leva les yeux sur le jeune homme.

— Quoi maintenant ?

— Ils s'approchent du mur ouest ! J'ai envoyé quelques hommes pour soutenir...

— Combien sont-ils ?

— Je ne sais pas ! On m'a dit vingt à trente, à pied ! J'ai envoyé l'équipe de Pat. Est-ce que je...

Harry Scarbo qui s'était retourné vers la fenêtre, s'écria :

— Doux Jésus !

Au même instant un éclair vif illumina l'obscurité et une explosion assez proche fit vibrer les vitres.

— Qu'est-ce que c'est ? cria Vannaducci.

— Un canon ! annonça Scarbo d'une voix incrédule. Il y a un canon sur ce machin !

*

* *

Effectivement il y avait sur le toit de la caravane, qui n'était pas équipé seulement d'un matériel électronique, une tourelle camouflée, contrôlée de l'intérieur grâce à un système de visée incorporé aux caméras vidéo, armée de quatre fusées.

Lorsque la caravane avait commencé à remonter l'allée, tous les hommes dans les limousines l'avaient regardée avec intérêt mais n'avaient rien dit.

A mi-chemin Bolan activa le lance-missiles. Une grille apparut immédiatement sur l'écran vidéo, avec des graduations de distance.

L'allée était longue et étroite. Il y avait à peine la place pour que deux voitures normales puissent se croiser. De grands arbres bordaient la voie et les branches et le feuillage surplombaient le passage. L'effet était celui d'un tunnel.

Dans la ligne droite la cible apparut. C'était le portail en fer forgé, fermé avec de grosses chaînes, gardé par deux hommes en armes.

Les deux limousines étaient remontées le plus loin possible, s'étaient arrêtées sur la droite. Les portières étaient restées ouvertes.

Deux hommes se tenaient entre les voitures et parlaient. Les autres étaient restés à l'intérieur et se préparaient à repartir. De petits jets jaillissaient des tuyaux d'échappement, et s'ajoutaient à la brume nocturne.

Un type s’approchait du portail en courant, il venait de la maison, et les deux types qui parlementaient se retournèrent pour regarder Bolan.

La grille du portail se trouvait exactement en face de la caravane, plein centre sur l’écran. Bolan avait le pied posé sur la pédale qui commandait le tir des fusées. A une centaine de mètres du portail il écrasa la pédale. Une fusée traversa la nuit, laissant sur son passage une épaisse traînée orange.

Le portail disparut entièrement dans l’immense explosion. Les deux limousines furent happées par les flammes et disparurent aussi.

De l’autre pied Bolan écrasa l’accélérateur, et la caravane bondit à travers le carnage.

CHAPITRE XXII

La caravane passa à travers le portail à toute vitesse sous une pluie de gravats brûlants, cachée par les flammes et la fumée. Elle continua à rouler vers la maison sans ralentir.

Des hommes affolés brandissaient des armes, poussaient des cris stridents, le visage déformé par la peur et la rage, s'écartaient vivement pour céder le passage au char de guerre. Certains ne purent esquiver à temps et leurs corps disloqués retombèrent sur les massifs fleuris.

Des coups de feu partaient en tous sens de toutes parts. Des balles passèrent à travers les parois de la caravane comme une ruche d'abeilles en folie.

Bolan aligna la seconde cible, l'entrée de la ferme, fit feu. Les portes de la ferme disparurent dans une tempête de feu et de gerbes de flammes. Des hommes jaillirent de la fournaise en criant de peur et de douleur. Les flammes continuèrent à grimper à l'intérieur de la maison, à consumer le cœur même de l'empire. D'horribles ombres tordues dansaient sur les murs. A l'ouest éclatèrent les premiers coups de feu de la bataille pour la suprématie de New Orléans. Des rafales de mitraillettes percèrent la nuit, tonnèrent à travers champ, entrecoupées d'ordres de combat.

Le char de guerre décrivit un cercle dans l'allée, contourna la zone sinistrée de l'entrée, roula en douceur sur la pelouse impeccable puis fit demi-tour pour s'immobiliser devant la troisième cible, une fenêtre à peine éclairée au dernier étage à l'angle sud-est. Bolan écrasa de nouveau la pédale meurtrière puis quitta la caravane à toute vitesse avant que la fusée ne soit arrivée au bout de sa course. Il se mit à courir derrière la traînée orange du missile qui fit sauter toute une partie de l'angle de la maison, délogeant une quantité d'hommes démembrés, de blessés et de morts qui tombèrent dans le jardin avec tous les meubles de la bibliothèque.

Il y eut une seconde explosion à l'intérieur de la maison, sans doute une fuite de gaz, et la vieille bâtisse trembla de toute sa structure. Des flammes grimpaient partout, des traînées de fumée sortaient des fenêtres brisées.

Bolan trouva la partie supérieure du visage de Rocco Lanza dans un massif de géraniums. A plusieurs mètres il reconnut le corps déchiqueté de Richard Zeno qui était allongé à côté d'un tas difforme et rondouillard. Entre les mâchoires calcinées il y avait un cigare, curieusement éteint.

Il y avait d'autres morceaux de cadavres sur le gazon, mais aucun signe de Vannaducci, le seul qui avait toujours voulu mourir et être enterré dans sa ferme.

Bolan plongea à travers un trou noir et béant qui avait été une belle et ancienne porte. Il trouva Vannaducci en haut d'un escalier en acajou, la tête ensanglantée et noircie, mais toujours en vie et s'efforçant de se lever en s'agrippant à la balustrade.

— Moi je ne vais nulle part, marmonna le vieil homme.

— C'est vrai, Marco, dit Bolan. Nulle part.

Il lui envoya une balle du 44 entre les yeux. Le véritable roi du carnaval et de New Orléans mourut comme il avait vécu – en essayant de survivre.

Frank Ebo apparut au sommet de l'escalier, titubant, aveugle, ensanglanté. Il cria d'une voix de mourant :

— Marco ! Marco !

— Il est ici, Ebo, dit l'Exécuteur.

Il donna la même mort au vieux garde du corps fidèle qu'il avait donnée à Vannaducci. L'impact fit éclater le crâne d'Ebo, le fit basculer en arrière au cœur des flammes.

Bolan saisit Vannaducci par un pied, le traîna dehors, le déposa sur l'herbe, accrocha une médaille de tireur d'élite sur sa poitrine puis partit chercher d'autres cibles.

Il en trouva six presque aussitôt, vingt mètres plus loin. Un groupe de soldats, tous épuisés et légèrement blessés, remontait vers les ruines de la ferme.

Ils s'arrêtèrent immédiatement en voyant le terrifiant guerrier vêtu de noir. L'un d'entre eux dit d'une voix morne et défaite :

— Oh merde ! C'est vous, Bolan ?

— C'est moi, répondit Bolan d'une voix de glace. Comment se passe la bataille ?

— C'était affreux. Les poulets s'en sont mêlés… Putain ! C'est à croire que tous les flics de la Louisiane s'y trouvent.

— Tu es Johnny Powder, non ?

— Oui. Écoutez, laissez-nous partir. On est battus.

— Allez-y, commanda Bolan.

Il se tourna, repartit vers la caravane, monta à l'intérieur, démarra et s'engagea sur le chemin qu'il avait emprunté pour venir. Il passa près des voitures calcinées et sortit par le portail détruit. Une fois sur la route il accéléra.

Il lui restait une fusée, mais il n'en aurait plus besoin. Le convoi du Mississippi roulait à fond de train sur River Road, mais Bolan s'en fichait éperdument, il savait ce que les hommes de St. Louis trouveraient au bout de la route.

Une fois bien dégagé, il brancha la radio sur les fréquences utilisées par la police, et se dirigea vers la folie douce et paisible de New Orléans.

Dieu merci, c'était fini.

ÉPILOGUE

Il roulait vers l'est à une allure confortable sur Airline Highway lorsqu'il éteignit la radio, alluma une cigarette et recommença à respirer comme un être normal.

Le bip-bip du téléphone mobile le surprit, le fit sursauter. Personne ne l'avait jamais appelé, c'était impossible, il n'avait jamais donné le numéro à qui que ce soit.

Il ignora le signal un moment puis ramassa l'appareil en poussant un soupir.

Une voix de femme, ravie, ne lui donna pas le temps de s'identifier.

— Tu vas bien ?

— Oui, ça va, répondit Bolan à Toni Blancanales. Comment as-tu fait pour connaître mon numéro d'appel ?

— Je suis montée dans ton truc, tu te rappelles ? répondit gaiement la jeune femme. Tu ne penses pas que j'aurais laissé passer une pareille occasion tout de même.

Bolan rit, reprit d'une voix fatiguée :

— Je m'en vais, Toni.

— Où ?

— Est, ouest, je n'en sais rien. Où je pourrais faire quelque chose.

— Sans même te reposer ?

— Je me repose en roulant, dit-il avec simplicité. Les gars vont bien ?

— Oh oui. Ils prennent déjà du bouillon.

— Formidable. Euh… Nous nous sommes déjà dit au revoir. Alors…

— J'ai une proposition à te faire.

— Non.

— Si. Je suis un chauffeur extraordinaire. Je suis cultivée, prudente, j'ai mon permis de conduire. Je demande seulement qu'on me nourrisse et qu'on m'héberge.

— Non, Toni, soupira Bolan. Désolé.

— Juste une partie du chemin ? Cent kilomètres ? Dix ?

Bolan rit doucement.

— Ce n’est pas prudent de voyager avec moi. Il y a des gens qui me tirent dessus.

— C’est affreux. Tu vis mal.

— Oui, mais c’est une question d’habitude. C’est plus fort que moi.

— Je vois. OK, cent mètres. Cent petits mètres. Tu peux me prendre au même endroit. J’y suis déjà.

Il poussa un soupir.

— Écoute, Toni, cent mètres deviennent un kilomètre, et un kilomètre en devient cent. Avant de s’en apercevoir…

— Arrive tout de suite, bon sang !

Il se remit à rire.

— Je ne plaisante pas ! Je te dénoncerai ! Je passerai un coup de fil à ce dangereux flic Petro et je lui donnerai ton numéro privé si tu n’arrives pas dans vingt minutes !

Bolan continua à rire, soupira, s’avoua vaincu.

— OK, tu m’as convaincu. Le même endroit. J’espère seulement que le défilé du carnaval n’y arrivera pas avant moi. Tu as ce qu’il faut pour voyager ?

— Des chaussures, mon sac, un slip et une chemise de nuit. J’aurai besoin d’autre chose ?

— Non, je ne crois pas. Si, beaucoup de cœur.

— Ne t’en fais pas, j’en ai assez pour nous deux. Je t’attends. Je t’en prie, dépêche-toi.

Elle raccrocha. Bolan réfléchit à l’horreur de la journée puis la bannit de son esprit. Il lui faudrait vingt minutes pour arriver au lieu du rendez-vous.

Vingt minutes ?

Il écrasa l’accélérateur.

Dix minutes !

---

[i] Monnaie d’or espagnole.